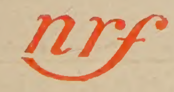
NNÉE Nº 240 1er SEPTEMBRE 1933

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



NCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

LIBRAIRIE GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84



R. DU C. SEINE 35.807

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

. P. ARCHAMBAULT. Témoins du spirituel .. .. 15 fr.
. J.-D. BERESFORD. Le tableau lacéré. Prix. .. .. 12 fr.
. F CARCO. Palace-Egypte .. 15 fr.
. J. DECIZY. Un loup dans la bergerie. Prix. .. .. 12 fr.
. L. DUMUR. La Fayette nous voici ! Prix .. .. 15 fr.
. R. ESCHOLIER. La Place Royale et Victor-Hugo. . .. . 15 fr.
. A. DE FALGAIROLLE. L'Espagne en République .. .. 12 fr.
. P. VON HAHN. Les yeux du soldat inconnu. . .. . 15 fr.
. JÉRÔME K. JÉRÔME. Eloge de ma paresse .. .. 12 fr.
10. R. LEHMANN. L'Invitation à la valse. Prix. .. .. 12 fr.
11. KATHERINE MANSFIELD. La Mouche. Prix. .. .. 15 fr.
12. H POURRAT. Les sorciers du canton. Prix. .. .. 15 fr.
13. SOMERSET MAUGHAM. Le Paravent chinois.. .. .. 15 fr.
14. W. B. SEABROOK. Aventure aérienne. Prix. .. .. 15 fr.
15. G. STEIN. Américains d'Amérique. Prix. .. .. 24 fr.
16. A. TCHAPYGINNE. Stenka Razine. Prix. .. .. 15 fr.
17. E. TCHIRIKOFF. Jeunesse. .. 9 fr.

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

. BRIDGE. Les 102 donnes d'un grand match .. .. 12 fr.
. X. DE HAUTCLOCQUE. A l'ombre de la croix gammée .. .. .. 15 fr.
. LORWIN. L'Internationalisme et la classe ouvrière .. .. .. 30 fr.
21. A. MAHAN. Marie-Thérèse d'Autriche 1717-1780 .. .. 25 fr.
22. G. SUAREZ. Les hommes malades de la paix .. .. 15 fr.
23. SIR BASIL THOMSON. La chasse aux espions .. .. 18 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

. H. BRÉMOND. Histoire littéraire du sentiment religieux en France. T. XI. Le Procès des Mystiques. .. 45 fr.
25. T. DUFOUR. Correspondance générale de J.-J. Rousseau. T. XIX. 45 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (9)

Les conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 276 et 277 du cahier d'annonces

(Le bulletin à remplir est à la page suivante)

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, Bd RASPAIL, PARIS (7e)

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr. ....
à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans votre maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :
— votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
— votre Circulaire de livres en souscription,
— votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants : ....
....
....
....

Notez de m'envoyer automatiquement dès leur publication les ouvrages nouveaux des auteurs suivants : ....
....
....
....
....

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — sur papier alfa — velin — Hollande — Japon — Chine.

Mes illustrateurs préférés sont : ....
....

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant dans les catégories suivantes : Droit — Philosophie — Sociologie — Technologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique — Médecine — Sports — Sciences — etc...

Je désire recevoir en moyenne .... volumes par mois pour une dépense d'environ .... par mois. Envoyez-moi le relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom .... SIGNATURE

Adresse ....
....

nrf VIENT DE PARAITRE

HENRI POURRAT

LA GRANDE CABALE

LES SORCIERS DU CANTON

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **15** fr.

Les sorcelleries semblent des mystères grossiers, plus faciles à démêler que ceux qui nous assiègent à toute minute et qu'il nous faut bien refuser de voir. Elles nous attirent non véritablement par leurs obscurités mystérieuses, mais par la lumière que nous espérons y porter.

J'ai tâché d'amasser les dépositions, de voir telle baraque croulante, tel château abandonné, surtout de me faire faire le portrait vivant de ces particuliers un peu suspects ; celui là à l'œil vairon qui voulait le mal, ou ce guérisseur barbu, tout bon, tout brave, ou cet autre mêlé de blanc et de noir qui avait des pouvoirs étranges. Curieuse enquête : des naïvetés amusantes, souvent des énigmes.

On n'aurait jamais cru retrouver ainsi vivante, parmi les prés, les bois, une antiquité morte de sorciers et de mages. Trouvailles d'antiquaires, plaisirs un peu puérils du pittoresque ? Mais aussi plaisir de démêler, si singulières, si naturelles, les démarches de l'esprit humain.

En tout cas, à travers ces vieilles histoires de couleurs, histoires de sorts jetés, de chars renversés sur les chemins de la montagne, de malheurs villageois et de prodiges absurdes, on voit travailler la grande imagination populaire. Puis, par-delà les explications douteuses, on retrouvera d'autres mystères, de plus loin que les mystères qui se débrouillent.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE" UNE ÉDITION SUR PAPIER PUR FIL LAFUMA-NAVARRE 1 20 EXEMPLAIRES A 45 FR.

DU MÊME AUTEUR :

LES JARDINS SAUVAGES .. .. **12** fr.
LES MONTAGNARDS .. .. **9** fr.
LE MAUVAIS GARÇON, *roman* .. .. **12** fr.
LA COLLINE RONDE (en collaboration avec JEAN L'OLAGNE). .. **12** fr.
LA LIGNE VERTE .. .. **12** fr.
LE BOSQUET PASTORAL .. .. **15** fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA

REVUE

REVUE MENSUELLE DE L

DIRECTEUR (19

Directeur : GASTON GALLI

PARAI

Publiera

LES DANAÏDE

JOURNAL D'UN VOY

LA LÉGENDE DE PRAKRITI, par P. C.

DÉCHIRÉ, par LEON-PAUL FARGUE

TEXTES de PAUL VALÉRY

DÉLICE D'ELEUTHÈRE, par JULIEN BENDA

ACTUALITÉS ÉTERNELLES, par MAX JACOB

NOTES SUR LES ANIMAUX, par PAUL LÉAUTAUD

LES DEUX ÉTUDIANTS, par PIERRE JEAN JOUVE

LA GRANDE ÉPOPÉE FRANÇAISE, par DENIS SAURAT

CHRISTOPHE, par G. RIBÉMONT-DESSAIGNES

MÉDITERRANÉE, par PANAIT ISTRATI

PHÈDRE A REBOURS, par CH. A. CINGRIA

LE FAUTEUIL ROUGE, par FRANZ HELLENS

CLAVICULES D'UN GRAND JEU, par RENÉ DAUMAL

BUFFON, par JEAN STROHL

BAYLE, par BERNARD GROETHUYSEN

LES POÈTES DANS LA RÉVOLUTION RUSSE, par B. GORIEL

ANDRÉ SUARÈS, par GABRIEL BOUNOURE

QUELQUES CHAPITRES DE LA VIE DE MAX JACOB, par ROBERT GUIETTE

LLE

NÇAISE

CRITIQUE — 21e Année

JES RIVIÈRE

en chef : JEAN PAULHAN

MOIS

nement :

ON FERNANDEZ

UE, par MICHEL LEIRIS

Le rédacteur en chef reçoit le **vendredi** de 3 heures à 7 heures

---

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe* de *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19.....

	France	Union postale	Autres pays	*
* Ci-joint *mandat — chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (*majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile*).				*Édition de luxe :*
	* 100 fr.	115 fr.	125 fr.	. . . UN AN
				Édition ordinaire :
	56 fr.	65 fr.	72 fr.	. . . UN AN
	30 fr.	35 fr.	38 fr.	. . . SIX MOIS

......................................, le .... 193.....

Nom .... SIGNATURE)

....

Adresse .... **Rayer les indications inutiles.*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, Rue Sébastien-Bottin, anciennement 13, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. Adr. télég. : Enerefene Paris.— R.C. Seine 35-807

nrf BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE



BULLETIN DE COMMANDE ET DE SOUSCRIPTION



Veuillez noter ma souscription à :

.... Ex. de **STENDHAL, II** (LA CHARTREUSE DE PARME — LAMIEL) . . . . . . à Fr. 48

.... Ex. des **ESSAIS DE MONTAIGNE** . à Fr. 68

* * *

Envoyez-moi d'ores et déjà :

.... Ex. de **BAUDELAIRE, I** . . . . à Fr. 45

.... Ex. de **BAUDELAIRE, II**. . . . . à Fr. 4[illegible]

.... Ex. de **POE** . . . . à Fr. 4[illegible]

.... Ex. de **LACLOS** . . . . à Fr. 4[illegible]

.... Ex. de **STENDHAL, I** (LE ROUGE ET LE NOIR — ARMANCE) . . . . à Fr. 4[illegible]

.... Ex. de **VOLTAIRE** . . . . à Fr. 4[illegible]

.... Ex. de **RACINE** . . . . à Fr. 4[illegible]

.... Ex. de **MOLIÈRE** (2 volumes). . . . . . . à Fr. 10[illegible]

.... Ex. de **LA FONTAINE** . . . . à Fr. 4[illegible]

.... Ex. de **ROUSSEAU** . . . . à Fr. 4[illegible]

.... Ex. de **MUSSET** . . . . à Fr. 4[illegible]

A .... , *le* ....

(SIGNATURE)

Nom ....

Adresse ....

....

nrf ***Achetez, Souscrivez chez votre Libraire***

MARCEL AYMÉ

LA JUMENT VERTE

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne .. .. **15** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (II)

On penserait volontiers devant ce tableau grouillant, à une énorme kermesse de Téniers.

Le Coupe Papier, Le Matin, 16-7-33.

Le récit démarre à une telle allure, avec une force comique, une puissance d'évocation telles, qu'on n'imagine pas que l'auteur puisse longtemps soutenir ce rythme ; mais il le soutient, et ce roman qui n'est pas court, se boit à grands coups... Tous les personnages du livre sont d'une réalité si hurlante qu'on croit à eux dès le premier instant. Je me persuade volontiers que voici un des meilleurs ouvrages qu'on ait jamais écrit chez nous sur les paysans.

Pierre Bost, *L'Europe Nouvelle*, 29-7-33.

Il y a, dans cette veine champêtre, du folklore et du Rabelais.

Le véritable intérêt du livre est, pour une part, dans les commentaires de la Jument Verte, dans ses théories amoureuses, dans toute cette dialectique fort imprévue, dont elle enveloppe ses observations érotiques ; et il est surtout à mon sens, dans ces tableaux de vie campagnarde, peints d'une si franche couleur et en traits si vigoureux. Il est certain que Marcel Aymé est un de nos meilleurs écrivains comtois, et sans considérations de province, un des conteurs les plus originaux de l'heure présente.

Auguste Bailly, *Candide*, 27-7-33.

Le talent de M. Marcel Aymé, participe ensemble de l'épopée, du poème pastoral, du roman et plus d'une fois, il s'y mêle le pur imaginaire et le fantastique. C'est pourquoi, même et surtout pour ce genre du roman, c'est un talent complet.

Jamais conte rustique n'a été exact, impitoyable, concret, minutieux et vivant comme *La Jument Verte*.

M. Marcel Aymé écrit une langue savoureuse, claire et qui cependant n'est qu'à lui. Il y mêle, avec un tact où rien ne sent l'artifice, l'humour, la sympathie, l'exactitude et une poésie ailée. Il amuse le curieux, séduit le philosophe, comble le moraliste et ravit l'honnête homme, en le scandalisant un peu. Il serait temps qu'on s'aperçût que c'est un des meilleurs écrivains de sa génération.

Gonzague Truc, *L'Action Française*, 3-8-33.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

QUELQUES ASPECTS DE LA MENTALITÉ PRIMITIVE

L'usage s'est introduit récemment d'appeler « primitifs » les « sauvages » de jadis. Mot malheureux, qui prête à l'équivoque. Les Australiens, Peaux-Rouges, Papous, etc., ne sont ni plus ni moins « primitifs » que nous, au sens habituel de ce terme. Leurs civilisations n'ont pas moins de millénaires derrière elles que les nôtres. Il est vrai qu'elles sont sans histoire. Mais nous-mêmes, connaissons-nous nos origines un peu lointaines ? Que savons-nous de nos ancêtres d'il y a seulement huit mille ans ?

Il paraîtrait donc plus sage de ne pas employer un mot qui, pris à la rigueur, ne signifie rien ici. Mais, à ne pas se conformer aux habitudes courantes, on trouve aussi des inconvénients. J'userai donc, comme tout le monde, du terme « les primitifs » en désignant par là, d'une façon purement conventionnelle, les sociétés humaines les moins élevées dans l'échelle, et les plus éloignées de nous par leurs mœurs et leurs institutions.

***

La mentalité de ces primitifs diffère-t-elle de la nôtre, et à tel point qu'elle doive faire l'objet d'une étude spéciale ? Cette question, lorsqu'elle a surgi, il y a quelque vingt ans, a surpris, séduit, irrité. Elle troublait à l'improviste la quiétude d'une conviction traditionnelle, qui n'avait jamais senti le besoin de se légitimer par des preuves. Blancs, jaunes, rouges, noirs, les hommes ne sont-ils pas partout semblables au point de vue mental ? Le bariolage de leurs mœurs, de leurs civilisations, de leurs oripeaux, dont on s'est tant amusé au XVIIIe siècle, n'avait jamais suscité le moindre doute touchant l'identité foncière de la nature humaine, sous toutes les latitudes et à toutes les époques. Ce postulat implicitement admis faisait figure d'axiome. Demander tout d'un coup sur quoi il se fonde, et s'il ne conviendrait pas d'y renoncer, devait paraître presque choquant.

En fait, si l'on n'entoure pas tout de suite cette idée nouvelle des réserves indispensables, si l'on n'a pas soin de la délimiter avec précision, elle risque fort d'être rejetée d'emblée, comme un paradoxe qui ne vaut pas la peine d'être discuté. Les primitifs n'ont-ils pas leurs religions, leurs techniques, et leurs arts, qui forcent parfois notre admiration ? Leurs mythes, leurs légendes, leurs contes, leurs proverbes ne les montrent-ils pas capables, tout comme nous, d'invention poétique, de finesse, de pénétration, de bon sens, d'ironie et d'humour ? Plus d'une de leurs langues, pour la richesse et la beauté des formes, soutient la comparaison avec les nôtres. Dans les écoles des missions, leurs enfants, assis sur les mêmes bancs que les petits blancs, ne paraissent leur être inférieurs en rien, au moins jusqu'à un certain âge. Comment maintenir sérieusement que ces gens ont l'esprit fait autrement que nous ?

Il importe donc avant tout de fixer le sens que l'on donne à « mentalité ». Entend-on par ce mot la structure fondamentale de l'esprit ? — En ce cas, en effet, le

problème ne se pose pas. Cette structure ne peut être que semblable chez tous ceux qui portent le nom d'hommes — comme au point de vue anatomique ils doivent avoir le même squelette, et au point de vue physiologique les mêmes fonctions. Vérité (ou plutôt truisme) plus qu'évidente.

Mais, sans contester le moins du monde cette identité structurale de tous les esprits humains, ne peut-on concevoir que les fonctions mentales ne s'exercent pas partout et toujours de la même manière ? Leurs modes d'activité, dans une société donnée, dépendent encore, plus ou moins directement, d'un grand nombre d'autres conditions : en premier lieu, du milieu physique et social où les individus naissent et grandissent, des croyances et des traditions qui s'imposent ainsi à eux, des habitudes mentales que l'éducation et l'exemple leur font contracter, bref de l'ensemble des représentations et des sentiments collectifs dont se compose l'atmosphère spirituelle qu'ils respirent. Qu'un Arunta de l'Australie centrale, un Papou de la Nouvelle-Guinée, un pygmée de l'Afrique équatoriale, tout « primitif » qu'il soit, possède les caractères essentiels de l'*homo sapiens*, et que son esprit, par conséquent, soit constitué comme celui des autres humains, nul n'y contredit. Mais il ne s'ensuit pas que son activité mentale passe par les mêmes voies que la nôtre, obéisse toujours aux mêmes règles, ni que, pour en rendre compte, notre psychologie et notre logique doivent suffire. Peut-être cette mentalité se distingue-t-elle au contraire par des caractères qui lui sont propres, et convient-il, au lieu de l'assimiler en principe à la nôtre, de l'étudier directement dans les croyances, les institutions et les pratiques où elle se manifeste.

Constater ce fait, et procéder méthodiquement à l'analyse de ces caractères par où la mentalité primitive se révèle nettement différente de celle qui nous est familière, n'équivaut pas à creuser entre les primitifs

et nous un fossé infranchissable, comme entre deux humanités radicalement diverses au point de vue mental : conception non moins contraire au bon sens qu'à l'expérience. Mais c'est la promesse — et déjà plus qu'une promesse, — d'un enrichissement précieux des sciences de l'homme. Jusqu'à ces derniers temps, la psychologie, la logique, la morale même n'avaient fait porter leurs recherches que sur « l'homme adulte, blanc et civilisé », selon une expression célèbre. Ce qu'elles établissaient à son sujet était regardé comme valable également pour tous les hommes, quelles que fussent leur race et leur couleur, au risque de demeurer schématique et abstrait. A partir du moment où la mentalité primitive fait l'objet d'une analyse indépendante, les perspectives se modifient. La science ne se trouve plus en présence d'un seul et unique type humain : elle peut employer la méthode comparative, souvent si féconde, et s'appliquer à l'étude des différences autant, sinon plus, que des ressemblances. Ne méconnaissant plus les diversités que présentent les esprits humains dans la réalité concrète, elle s'élargit, et sur certains points, elle se renouvelle.

Les résultats déjà acquis, et les espérances qu'il est permis de concevoir sont liés, pour une grande part, au développement considérable qu'ont pris les connaissances ethnologiques. Les siècles passés, du moins jusque vers la fin du dix-neuvième, voyaient les sociétés primitives dans un lointain presque fabuleux. On ne les connaissait qu'à travers des renseignements fragmentaires, en général peu précis, et rarement sûrs. On ne leur demandait guère que d'exciter et de satisfaire une curiosité en quête de distraction, ou de prêter à des comparaisons satiriques. Tout au plus un Montaigne, un Locke, un Fontenelle, un Diderot avaient-ils pressenti l'intérêt que l'étude des croyances et des mœurs des

« sauvages », et l'analyse de leur vie mentale peuvent avoir aux yeux du philosophe et du savant.

Aujourd'hui, nous n'en sommes plus là. Les distances qui paraissaient immenses se sont incroyablement raccourcies. Le monde terrestre a rapetissé ; les continents se sont rapprochés. En même temps, tout un ensemble de circonstances politiques et économiques concourt à faire ressortir, chaque jour davantage, l'importance des populations indigènes, dont on se souciait peu autrefois, et la nécessité de pratiquer, à leur égard, une politique prévoyante et équitable. Les puissances coloniales, presque sans exception, ont compris maintenant qu'à cette condition seulement elles pourront mettre en valeur, comme on dit, leurs possessions d'outre-mer. Elles savent que, surtout dans les régions tropicales, elles n'y réussiront pas sans le bon vouloir et la collaboration des indigènes. Il faut donc se les concilier, et comment y parvenir si, faute de connaître les institutions, les croyances, les façons de sentir et de raisonner, bref, la mentalité de ces primitifs, l'administrateur blanc risque constamment de les blesser dans ce qu'ils ont de plus cher et de plus sacré ?

De là, l'attention croissante que l'on prête, un peu partout, à ce genre d'études, et, par exemple, la faveur dont jouit en France, auprès du monde colonial, l'Institut d'Ethnologie, fondé il y a quelques années à l'Université de Paris. Préoccupations analogues chez nombre de missionnaires, tant catholiques que protestants. Ils se sont convaincus que, pour se dévouer utilement à la conversion des indigènes, il fallait commencer par une étude approfondie de leurs croyances, de leurs traditions, de la vie mystique qu'ils cachent souvent avec un soin jaloux, bref de leurs habitudes mentales. Ainsi vient au jour un nombre toujours croissant de documents, d'enquêtes, de notes ethnologiques sur les tribus primitives des diverses parties du monde. Travaux de

valeur inégale sans doute, mais parmi lesquels il en est d'excellents.

Jointes aux faits authentiques qui se trouvaient déjà dans les meilleures des anciennes relations, ces données récentes, soigneusement triées et critiquées, ont permis d'ouvrir, avec quelque chance de succès, un chapitre nouveau de la science de l'homme : description et analyse de la mentalité primitive.



Lors de mes premières recherches sur ce sujet, s'il m'est permis d'y faire allusion, je ne suis pas parti de l'idée que cette mentalité fût uniforme, pour l'essentiel, dans les sociétés inférieures. J'admettais, avec Durkheim et son école, que la mentalité d'une société donnée est étroitement solidaire de ses institutions : là où celles-ci sont autres, celle-là doit l'être aussi. C'était une vue de l'esprit. L'expérience ne l'a pas vérifiée. Au contraire, au fur et à mesure que j'acquérais une connaissance des faits plus étendue et plus exacte, et que je savais mieux les comparer, je voyais se préciser de plus en plus nettement des tendances, des habitudes, et une orientation communes à la mentalité des sociétés primitives les plus différentes et les plus éloignées les unes des autres.

Cette constance des traits généraux — qui n'exclut pas, à peine est-il besoin de le dire, une diversité très riche dans la physionomie spirituelle des sociétés et même des individus — se fait sentir, parfois d'une façon saisissante, jusque dans le détail de croyances et de pratiques très particulières. Comme il s'agit de tribus qui vivent les unes sous l'équateur et les autres non loin du pôle, cette rencontre ne peut guère s'expliquer ni par la communauté d'origine, ni par la diffusion ou par l'emprunt. Force est donc d'admettre, semble-t-il, que des processus mentaux semblables ont eu lieu dans

chacune d'elles. Partis des mêmes expériences, les esprits les ont senties et interprétées de la même manière ; ils sont passés par les mêmes chemins, pour aboutir à des représentations et à des usages très analogues. Un exemple, entre beaucoup, fera toucher du doigt cette concordance surprenante.

Un des premiers missionnaires danois au Groenland, Hans Egede, rapporte que les Eskimo s'abstiennent de trop pleurer leurs morts. « Si le défunt, dit-il, est l'objet de trop de lamentations et de larmes, ils pensent qu'il souffrira davantage du froid là où il est. » Dans sa *Vie des Eskimo*, Nansen fait allusion à ce passage de Hans Egede, et paraît penser que cette croyance persiste encore aujourd'hui. « Ce que le mort possédait, par exemple son kayak, ses armes, ses habits, ou, s'il s'agit d'une femme, ce qui lui servait à coudre, son couteau, etc., tout cela est mis sur sa tombe, ou près d'elle ; ou bien, si le corps est jeté à la mer, on dépose ces objets quelque part sur la plage. Cela semble dû en partie à la peur que leur inspirent les « appartenances » du mort, et à leur répugnance à en faire usage ; en partie aussi, comme le dit Hans Egede, à la crainte que la vue de ces objets, qui leur rappellerait un cher disparu, ne les fasse pleurer ; car, s'ils pleurent trop les morts, ils pensent que cela les fait souffrir du froid. »

J'avais pris note de ce trait, sans y attacher d'autre importance. Quelque temps après, dans les contes populaires des Papous de l'île Kiwaï (Nouvelle-Guinée anglaise) recueillis par G. Landtman, je fus arrêté par le récit suivant. Un homme, du nom de Gaméa, « avait perdu successivement ses deux fils, et il ne pouvait cesser de les pleurer. Les deux « esprits » (c'est-à-dire les deux morts), le voyaient, chaque fois qu'il venait pleurer sur leur tombe, mais lui ne les voyait pas. Un jour, ils vinrent le trouver pendant son sommeil, et ils lui dirent : « Père, vous pleurez trop. Je vous vois à chaque instant.

Je veux aller là où tous les autres morts demeurent, mais vous pleurez trop, cela m'empêche de m'y rendre. » — Gaméa se réveilla et dit à sa femme : « J'ai rêvé que tes deux fils étaient venus, et qu'ils me disaient : « Nous ne pouvons pas, nous deux, nous rendre au séjour des autres morts ; vous feriez mieux de cesser de nous pleurer. » A ces mots, la femme de Gaméa se mit à pleurer ; mais, dans la suite, elle et son mari cessèrent leurs lamentations. Ils n'allaient plus pleurer sur la tombe de leurs enfants ; mais lorsqu'ils étaient dans leur jardin ou dans leur plantation de cocotiers, ils pensaient à leurs fils, et ils les pleuraient. »

Voilà donc, sous l'équateur, le pendant assez exact de ce dont Hans Egede a été témoin dans une région arctique. Ici et là, on croit qu'en ne cessant pas de pleurer les morts, les survivants leur causent, dans l'autre monde, de nouvelles souffrances. Les morts viennent les trouver, c'est-à-dire leur apparaissent en rêve, pour les prier de s'abstenir désormais de tant de larmes. Hans Egede ne spécifie pas de quels morts il s'agit ; il dit simplement qu'ils sont exposés au froid. Son observation est sommaire. Dans le conte papou, plus détaillé, nous voyons un père et une mère inconsolables d'avoir perdu leurs deux fils l'un après l'autre, et ce dont ces enfants viennent se plaindre, c'est que les lamentations de leurs parents les empêchent d'entrer au séjour où se rendent les morts de leur tribu.

Or, dans un recueil récemment paru *(Bulletin* 98 *du Bureau d'Ethnologie de l'Institut Smithsonien, à Washington)* un conte des Cochiti (tribu indienne du Nouveau-Mexique) développe ce dernier thème, avec un grand luxe de détails caractéristiques, dont je prends la liberté de reproduire les plus instructifs.

« Une femme avait perdu successivement ses deux filles. Elle ne sortait plus de chez elle, et pleurait toute la journée. Elle ne prenait plus aucun soin de sa per-

sonne. Elle ne se lavait plus les cheveux ; elle ne coupait plus ses franges qui finissaient par lui pendre jusqu'au menton.

« La fille morte récemment n'était pas allée là où vont les Indiens quand ils meurent, parce que sa mère ne cessait pas de la pleurer. Le chef de l'autre monde dit alors : « Pourquoi cette jeune fille ne peut-elle pas entrer là où nous sommes tous ? » Il désigna deux messagers pour la ramener à sa mère. Ils ne devaient pas se rendre à son village, mais seulement informer la mère du mal qu'elle causait à son enfant dans l'autre monde. Ils avaient charge de lui apprendre qu'elle devait oublier sa fille, et ne plus penser à elle à l'avenir. Le chef remit l'enfant aux deux messagers, et leur dit : « Emportez-la. » Les franges de la jeune fille lui pendaient jusqu'au menton ; elle avait la figure sale et couverte de mucosités. Chaque fois que la mère se mouchait en pleurant, toutes les mucosités qui lui sortaient du nez, elle les projetait sur le visage de sa fille ; et lorsque la mère avait cessé de couper ses franges, celles de l'enfant s'étaient allongées comme les siennes.

« Les messagers vont trouver la mère. Ils lui disent : « Dormez-vous ? — Non. — Levez-vous, et regardez votre fille, car, à cause de vous, elle ne peut pas entrer là où nous allons tous, nous autres Indiens. Mais, si vous aimez votre fille de tout votre cœur, lavez-vous, et coupez vos franges avant le jour. Du même coup, vous laverez votre fille. — Ils l'emmenèrent voir son enfant. Elle essaya de la joindre et de la prendre dans ses bras, mais sans y parvenir. Alors elle pleura aussi fort qu'elle put. Ensuite elle leur dit : « Je ferai comme vous dites, car j'aime ma fille de tout mon cœur. » Elle se lave, elle se coiffe. Quand ce fut fait, on devait la conduire dans l'autre monde, afin qu'elle y vît de nouveau sa fille, (cette fois en bon état)... Le chef la vit approcher, et dit : « La voici qui vient. » Alors il lui dit : « Nous vous

avons fait venir pour voir votre fille. Vous savez le mal que vous lui avez causé tandis que vous la pleuriez ; mais maintenant elle est avec nous tous. »... La mère voit ses deux filles. La plus récemment morte se trouvait là, bien nettoyée et bien habillée, parce que sa mère s'était lavée... Celle-ci retourne au monde des vivants. Pendant son absence, on l'avait crue morte, et tout était déjà préparé pour son enterrement. »

Ainsi, dans la pensée des Indiens Cochiti, comme dans celle des Papous de Kiwaï, et celle des Eskimo du Groenland, il est préjudiciable au bien-être des morts dans l'autre monde qu'ils soient pleurés trop longtemps. Par affection pour eux, leurs proches doivent s'efforcer de les oublier, et y réussir. Sans doute, en cherchant bien, nous trouverions encore ailleurs la même croyance, plus ou moins consciente et reconnaissable. Par exemple, lorsqu'on demande aux primitifs pourquoi ils détruisent, par le feu ou autrement, les effets personnels d'un mort, entre autres raisons de cette coutume presqu'universelle, ils allèguent souvent que la vue de ces objets renouvellerait continuellement leur chagrin, et les empêcherait d'oublier. Mais pourquoi il importe de ne plus penser aux morts, ils ne le disent pas, et peut-être ne le savent-ils plus eux-mêmes. Les faits cités tout à l'heure suppléent à leur silence. A la vue des « appartenances » d'un mort chéri, la douleur se ravive, on se lamente tout haut, les larmes coulent. Or cette affliction des survivants, et les signes par lesquels elle se manifeste, exercent sur les morts intéressés une influence funeste. Elle les expose au froid, pensent les Eskimo. Elle les empêche de rejoindre au séjour des morts ceux qui les y ont précédés, disent les Papous et les Indiens Cochiti. Rien de plus grave pour un mort que d'être ainsi incapable de prendre sa place parmi les siens, que d'être ainsi exclu de son clan. Cet isolement dans l'autre monde n'est pas moins

redoutable pour lui que pour un chrétien d'être damné.

On demandera peut-être comment le chagrin d'une mère qui ne se console pas peut avoir cet effet sur la condition de son enfant chez les morts. Mais, du point de vue de la mentalité primitive, il n'y a rien là d'inexplicable, ni même de singulier. A ses yeux, les sentiments violents, les désirs, les aversions, bref ce que j'ai appelé les « dispositions » des personnes humaines, — comme aussi celles des autres êtres vivants, et même des objets selon nous inanimés — sont autre chose encore que des états subjectifs, de nature proprement psychique. Ce sont en même temps des sortes de forces autonomes, des influences semi-physiques, dont l'action s'exerce, même à distance, sans que personne le sache, et souvent à l'insu de celui en qui elles se produisent. Telles sont l'envie, la jalousie, la convoitise, le mauvais vouloir à l'égard de quelqu'un, la colère, la rancune, la haine, et autres « dispositions » de même nature. Aussi redoutables parfois que le mauvais œil, dont elles ne diffèrent pas essentiellement, elles ensorcellent comme lui leur victime, et ne la frappent pas moins sûrement [1]. Rien de surprenant donc, si une « disposition » telle qu'un profond chagrin, une douleur incoercible, qui se manifeste par des cris, des larmes, des lamentations, des sanglots continuels, retentit dans l'autre monde sur l'état du mort trop pleuré.

Qu'en cette circonstance, comme dans une infinité d'autres où les morts sont aussi de plain-pied avec les vivants, ils soient exposés comme eux à l'influence d'une « disposition », ce trait s'accorde avec l'idée que la mentalité primitive se fait de la condition des morts, et de leurs rapports avec ce monde-ci. D'après elle, si

1. On trouvera de nombreuses preuves de cette croyance, très répandue, aux chapitres II et III de l'ouvrage récemment paru : *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive.*

les morts ne sont plus présents parmi nous, ils n'ont cependant pas cessé de vivre. Ils continuent d'exister, mais ailleurs. Personne n'imagine qu'ils ne soient plus. Un missionnaire de l'Afrique équatoriale, le P. Daigre, a donné de cette croyance une formule aussi exacte que pittoresque. Pour les primitifs, écrit-il, « la mort est une passerelle ». Ceux qui l'ont franchie et qui vivent désormais de l'autre côté, on les appelle des morts.

Passerelle à sens unique, ajouterai-je, au moins dans la généralité des cas. Pourtant il arrive que des vivants se rendent au pays des morts, et en reviennent, (surtout en état de « trance » ou en rêve — ce que l'on voit et ce que l'on éprouve en rêve n'étant pas moins réel que si l'on était éveillé). Si quelqu'un voit en songe des personnes qu'il sait mortes, il croira souvent, de bonne foi, être allé leur rendre visite, ou bien qu'elles sont venues causer avec lui, pour l'informer de leurs désirs ou de leurs exigences ; et il s'empressera, s'il le peut, de les satisfaire. Parfois aussi les morts se manifestent sous forme d'animaux. Je ne puis que mentionner la croyance très fréquente à la réincarnation, qui fait de la condition des morts un état transitoire entre deux existences terrestres.

Il nous est difficile, pour bien des raisons, d'entrer dans l'idée que le primitif a de la survie. Nous en sommes éloignés, en particulier, par notre conception de la personnalité, qui lui est étrangère. Dans nos sociétés, une âme humaine individuelle possède une valeur absolue. Qu'elle doive être sauvée, ou perdue, sa destinée ne concerne qu'elle seule. Chez les primitifs, chacun a sans doute un sentiment vif interne de son individualité, mais il ne se la représente pas nettement en tant que séparée de celles des autres personnes de son groupe (famille, clan, tribu). Il ne se sent lui-même que dans une sorte de symbiose avec eux. Nous

aussi, sans doute, nous sommes enserrés de toutes parts, dans cette vie, par les mille liens de la solidarité sociale. Mais cette solidarité, si développée qu'elle soit, laisse cependant place à un sentiment, parfois très énergique, de la personnalité individuelle, qui prend conscience d'elle-même, et au besoin s'affirme violemment. Tandis que, dans les sociétés primitives, elle est à la fois moins complexe et de caractère plus impérieux, plus organique. Les individus y sont, au sens littéral du mot, des « membres » du corps social.

A cela, l'incident qu'est la mort ne change rien. Que le primitif soit d'un côté de la passerelle ou de l'autre, il ne peut pas se sentir existant ailleurs que dans son groupe. Mort, il va rejoindre les ancêtres et les parents qui, avant lui, ont quitté le pays des vivants. Il y retrouvera son statut personnel : il y sera homme, ou femme ; chef, ou personne du commun ; chasseur, pêcheur, etc. Le groupe des morts se recrute par les décès, celui des vivants par les naissances, qui sont en réalité, dans nombre de sociétés, des réincarnations. A vrai dire, les deux groupes n'en font qu'un. L'ethnologue américain Fewkes n'avait pas tort d'appeler les morts « les autres membres du clan ».

On comprend dès lors la place extraordinaire qu'ils tiennent dans les préoccupations des primitifs, et comment, dans bien des cas, un culte des morts est sorti de l'organisation des rapports entre eux et les vivants. Beaucoup de missionnaires, en parlant des ancêtres, disent « les dieux ». A des moments définis, les morts ont besoin des vivants, à d'autres, les vivants invoquent l'aide ou la pitié des morts : un échange de bons procédés, d'égards, de services a dû s'établir. Je ne saurais donner ici une idée, même sommaire, de ce commerce, dont l'importance est capitale. D'ailleurs, les primitifs ne parleront pas des morts d'une façon globale. Ils distinguent souvent ceux qui ont

disparu depuis longtemps, et que personne ne se rappelle : ces ancêtres forment une sorte de masse ou de magma, comme un aggloméré, que les Bantou du Sud-Est désignent par un mot spécial ; — puis ceux qui sont morts depuis quelques années et que l'on n'a pas encore eu le temps d'oublier ; — et enfin ceux qui viennent seulement de partir, dont les chairs ne sont pas entièrement décomposées, et dont on n'a pas encore célébré les dernières funérailles. Suivant les cas, les devoirs et l'attitude des survivants diffèrent. D'autre part, quand il s'agit d'un chef, ou d'un homme important par son âge et par sa situation dans le clan ou la tribu, on ne se permettrait pas la moindre négligence. On ménage sa susceptibilité, on l'honore comme il convient. Lui refuser la moindre parcelle de son dû serait fort imprudent. Mais si le mort n'était qu'un enfant, une jeune fille impubère, un adolescent non initié, on n'a pas grand'chose à en craindre, et l'on s'en tient strictement aux cérémonies de deuil indispensables.

Parfois c'est sur les désirs présumés des morts, ou sur le respect de leurs droits imprescriptibles qu'une tribu se règlera au moment de prendre les décisions les plus graves. Par exemple, dans l'ancienne colonie allemande de l'Afrique du Sud-Ouest, entre les blancs et la tribu des Herero, des difficultés s'étaient élevées, qui ne purent pas être résolues pacifiquement. Elles aboutirent à une guerre d'extermination. Une des causes qui contribuaient le plus à envenimer la querelle échappait aux Allemands. Les Herero refusaient absolument de leur livrer un certain nombre de têtes de bétail qu'ils s'étaient engagés à fournir. Et cependant, ils l'auraient pu, semblait-il, s'ils avaient voulu. Ils en avaient une quantité suffisante ; on le savait. Les Allemands voyaient là une mauvaise foi et une obstination impardonnables. Mais, comme l'a expli-

qué le missionnaire Irle, c'était interpréter tout de travers la conduite des Herero, par ignorance de leurs véritables motifs. Les animaux en question appartenaient à des chefs morts récemment, dont la propriété restait aussi inviolable que de leur vivant. Ce bétail était sacré. Les Herero ne pouvaient donc pas en disposer, ni, à plus forte raison, le livrer pour s'acquitter de leurs dettes. Ils voyaient bien à quoi leur refus les exposait. Mais l'idée d'abandonner ce bétail aux Européens, à défaut d'autre, leur paraissait abominable. Si, par impossible, ils l'avaient fait, la vengeance des morts eût été encore plus terrible que les horreurs dont les blancs, désappointés et furieux, allaient se montrer capables. Entre deux maux, ils choisissent le moindre. Ils craignent moins d'offenser des vivants si redoutables, que d'irriter leurs chefs morts.



Nous touchons ici à l'une des caractéristiques essentielles de la mentalité primitive. A ses yeux, le monde invisible a plus d'importance que celui de l'expérience sensible. Le primitif se préoccupe avant tout des puissances, des forces occultes, des influences, des « esprits » de toutes sortes, innombrables, dont il se sent entouré, et dont il sait que son bonheur ou son malheur dépend à chaque instant. Il n'ignore pas que les phénomènes de la nature suivent un cours régulier. Dans la pratique, il sait s'y conformer et l'utiliser pour la satisfaction de ses besoins. Mais, en même temps, il est persuadé que ce cours peut être modifié, à tout moment, par l'intervention de forces surnaturelles. Tout ce qui arrive d'extraordinaire, d'insolite, rapporté aussitôt à une cause de ce genre, lui révèle l'action d'une puissance invisible. Nous avons dit quelques mots de l'influence qu'il attribue aux

« dispositions », et de celle que possèdent les morts. Voici encore un ou deux témoignages relatifs à cette tournure mystique de la mentalité primitive.

Un Australien, qui est parti le matin à la chasse, dispos comme à l'ordinaire, rentre à son camp défait, abattu, prostré. Il se couche, et il attend la mort, qu'il sait inévitable et prochaine. Que lui est-il arrivé ? — Il a senti que la graisse de ses reins, c'est-à-dire le principe de sa vie, lui a été volée. A moins qu'on ne découvre tout de suite le sorcier qui a fait le coup, et qu'on ne l'oblige à l'avouer, et à défaire ce qu'il a fait, en remettant en sa place cette graisse des reins, si elle est encore intacte, l'homme est perdu. Il n'y a aucun espoir de le sauver. Pourtant on ne voit pas de plaie, sa peau ne porte aucune trace de blessure. Par où la graisse des reins a-t-elle été extraite du corps ? — C'est la première question que nous ne manquerions pas de poser. Mais ni l'intéressé, ni aucun des siens, qui sont au désespoir, ne songe à se le demander. Ce point est pour eux sans intérêt. Le sorcier qui a le pouvoir de ravir la graisse des reins, a aussi celui de parfaire son opération sans qu'elle laisse de traces. Cela va de soi, et ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

Ailleurs, dans les cas de maladie grave, il arrive souvent que le « docteur », après avoir fait son diagnostic mystique, procédé aux danses et aux incantations rituelles, recourt à un traitement qui consiste en un massage prolongé de la partie malade, accompagné de violents efforts de succion. Au bout d'un certain temps, il a réussi : il retire de sa bouche un fragment d'os, un insecte, ou un caillou que son énergique succion a extrait du corps du patient. Celui-ci est guéri, puisque le véhicule de la force spirituelle qui le rendait malade, ou, comme on l'a dit, la « maladie matérialisée », est sortie de lui. Il va rapidement retrouver ses forces.

Un jour, un blanc venait d'assister à une cure de ce genre, dont l'assistance était très édifiée. Il examine avec grand soin la peau du sujet, à l'endroit où le docteur l'a sucée. Il n'y trouve pas la moindre plaie, ni la plus petite ouverture. Il en fait poliment la remarque. Par où l'insecte, le fragment d'os, ou le caillou est-il donc sorti ? Cette question n'émeut nullement le docteur. Il hausse les épaules, et répond que, puisque le mal n'avait pas eu besoin d'un orifice pour entrer dans le corps, il ne lui en fallait pas non plus pour le quitter. L'insinuation du blanc prouve seulement qu'il ne comprend rien à la nature de la maladie. S'il en avait une idée juste, c'est-à-dire celle du docteur et de tous les indigènes, il verrait que la thérapeutique employée était la seule qui pût conduire à la guérison.

L'Européen s'attache à des constatations matérielles sans importance. Mais, en réalité, tout se passe sur le plan mystique. La maladie est l'effet d'une force invisible, introduite dans le corps du patient sous la forme d'un petit objet magique. Seule, une autre force invisible — celle dont dispose le docteur — peut la combattre utilement, c'est-à-dire expulser ou extraire le mal et son véhicule. Comme l'a très bien dit Mary Kingsley, « dans toute action qui s'exerce, un esprit agit sur un esprit ; donc l'esprit du remède agit sur l'esprit de la maladie. »

A cette orientation mystique de l'esprit correspond nécessairement une vue de la réalité ambiante où les forces surnaturelles, les influences invisibles de toutes sortes sont toujours prêtes à occuper le premier plan, Un observateur a noté que, chez les primitifs, « le sens de la causalité reste faible ». Remarque fondée, si par là il veut dire qu'ils ne se soucient pas beaucoup de rechercher ce que nous appelons les causes secondes.

les antécédents constants, conditions nécessaires et suffisantes de l'apparition des effets. Pour eux, en effet, les véritables causes sont ailleurs, dans la région des forces et des influences invisibles. Un homme, passant sur un sentier, est tué par la chute d'un arbre. Ce n'est pas un accident : selon les primitifs, il n'y a pas de hasard. Quelle est donc la cause de la mort de cet homme ? L'état de l'arbre, dirions-nous, mort lui-même, qui en a amené la chute. Non, dira le primitif : ce n'est pas là une cause suffisante. L'homme a été la victime d'un sorcier qui l'avait « condamné », et qui a fait en sorte qu'il se trouve là juste à l'instant où l'arbre s'écroulait, et que l'arbre tombe à la minute précise où l'homme passait. Mais l'arbre n'est ici qu'un instrument docile au service du sorcier. Celui-ci aurait aussi bien pu faire dévorer sa victime par un lion, ou par un crocodile, la faire mordre par un serpent, frapper d'un coup de lance dans une rixe, se noyer en traversant une rivière, etc.. Ces moyens « interchangeables », entre lesquels le sorcier choisit, à son gré, ne sont pas de véritables causes. Seule, mérite ce nom la puissance spirituelle du sorcier qui les emploie.

Tout malheur a ainsi une cause mystique. Récemment, en Afrique équatoriale française, quatre personnes périssent dans une case incendiée par la foudre. Le chef du village fait rechercher, par les moyens habituels, qui est le sorcier responsable. On le découvre, et il est mis à mort. L'autorité française fait passer le chef en jugement. Il donne pour excuse qu'il a dû demander au féticheur de désigner les auteurs de l'accident.

« Mais il me semble, dit le juge, que l'auteur était la foudre, tout simplement.

— Elle n'était pas tombée sur la case pour rien. »

Aux yeux de l'administrateur blanc, la cause de la mort des victimes est le feu du ciel : il n'y a pas à

chercher plus loin. Pour le chef indigène, cette cause n'explique rien. Elle n'est pas vraiment cause. Qui a fait tomber la foudre juste sur cette case où des gens s'étaient abrités ? Evidemment un sorcier, qui s'est servi d'elle pour les tuer, comme il aurait pu employer un autre moyen quelconque.

Le « sens de la causalité » n'est donc pas « faible » chez ces primitifs. Mais il ne se manifeste pas toujours chez eux sous la même forme que chez nous, et surtout, il se satisfait autrement.

Tant que le cours de la nature se déroule dans l'ordre accoutumé (le soleil se lève et se couche, les phases de la lune se succèdent, le feu brûle, la pluie tombe, etc.), ils règlent leurs diverses activités sur cet ordre, sans en faire un objet de réflexion, et encore moins, de recherche. Que les choses soient telles, qui s'en étonnerait ? Et qui s'y intéresserait, aussi longtemps que l'ordre ne se dément pas ? Attitude d'esprit qu'ils prennent sans y penser, très voisine de celle de l'Indien à qui l'on demandait s'il n'était pas disposé à rendre un culte au soleil, dont les bienfaits lui conservaient la vie. « Pourquoi s'occuper de lui, répondit-il, puisqu'il ne nous fait que du bien ? » Pareillement, si rien ne dérange les séquences régulières des phénomènes, la mentalité primitive ne voit pas de raison de s'y arrêter, excepté dans la mesure où les nécessités de la pratique l'exigent. Mais que quelque chose d'extraordinaire, d'insolite, apparaisse, aussitôt le besoin d'explication, qui sommeillait, se réveille. La catégorie affective du surnaturel entre en action.

Or c'est là, pour les primitifs, une expérience qui se reproduit constamment. Il n'est pas de jour où ils ne croient apercevoir dans l'apparence, dans la façon d'être, dans le comportement des êtres qui les entourent, l'intervention de forces et d'influences invisibles qui se manifestent ainsi. Par exemple, si un ani-

mal, sauvage ou domestique, a des allures tant soit peu singulières — une poule qui chante comme le coq, une chèvre qui grimpe sur le toit de la hutte ou qui mange ses excréments, un bœuf qui dans le kraal frappe la terre de sa queue, etc. — ces animaux sont des porte-malheur. Ils ensorcellent leur maître. Il faut qu'il s'en défasse au plus vite. En plusieurs régions de l'Afrique du Sud, le lion qui attaque l'homme n'est pas un « vrai » lion ; ailleurs, le crocodile qui entraîne sa victime au fond du fleuve n'est pas un « vrai » crocodile : des sorciers ont revêtu la forme de ces animaux. Même attitude, à plus forte raison, quand il s'agit de catastrophes ou de fléaux dont toute la tribu ressent les effets. Un tremblement de terre, ou un raz de marée a désolé le pays ? — C'est, dira-t-on en Indonésie, qu'un inceste a été commis. — La pluie s'obstine à ne pas tomber, ou des averses torrentielles ruinent les plantations ? Sans doute les ancêtres sont irrités et font sentir ainsi leur colère. — Des maladies règnent, les morts se multiplient ? Des sorciers sont à l'œuvre ; il faut les démasquer.

Pour des esprits ainsi orientés, qui, automatiquement, pour ainsi dire, interprètent comme on vient de le voir tout ce qui les frappe et met en action la catégorie affective du surnaturel, ce qui importe le plus, ce n'est pas de connaître les lois des phénomènes, dont ils n'ont guère l'idée, et dont ils se soucient peu, pourvu que l'ordre se maintienne. C'est de savoir, aussitôt qu'apparaît quelque chose d'insolite, quelle force invisible est intervenue ; à qui elle en a, et où elle tend. C'est aussi de prévoir, s'il est possible, celles qui vont peut-être tout à l'heure faire échouer ou réussir leurs entreprises. Comment y parvenir, sinon en interrogeant le monde surnaturel lui-même ? De là l'abondance extraordinaire des moyens dont ils disposent pour entrer en relation avec lui : songes,

naturels ou provoqués, pour se mettre en contact direct avec les morts et les esprits, séances de shamanisme, observation et consultation des présages, et des augures, et enfin pratiques divinatoires, dont leur ingéniosité a su produire des formes étonnamment variées. Ce qu'ils ont de plus cher au monde n'est-il pas continuellement suspendu à la réponse de l'oracle ? Un missionnaire du Transvaal faisait un jour des reproches à des indigènes qu'il surprenait à consulter les osselets, comme ils font en toute occasion. « Tu as ta Bible, tu la lis, lui répondit l'un d'eux : ce qu'elle est pour toi, nos osselets le sont pour nous. »

***

Peut-être est-ce dans l'action que l'orientation mystique de la mentalité primitive apparaît le plus nettement. Sans doute, pour atteindre les fins qu'ils se proposent à l'ordinaire, pour la chasse, la pêche, la guerre, la navigation, les plantations, la fabrication des armes et des engins, etc., les primitifs, en général, ont mis à profit ce que leur enseignait l'expérience. Souvent nous ne pouvons qu'admirer ce que leur industrie sait tirer des pauvres moyens dont elle dispose, et comme leurs techniques sont bien adaptées aux conditions de leur milieu : la construction des maisons de neige des Eskimo, par exemple, celle de leurs kayaks, leur habileté à la chasse du phoque, etc. Cependant, si efficaces que semblent leurs méthodes et leurs procédés, jamais les primitifs ne s'en contenteront. Car, avant tout, le succès dépend de la bonne volonté et de la faveur des puissances invisibles intéressées. Tant qu'on ne sera pas sûr de les avoir obtenues, il reste douteux, et probablement impossible. Quelles que soient la patience et l'adresse du chasseur, si les phoques ou les caribous ne sont pas bien disposés

pour lui, et ne consentent pas à se laisser prendre et tuer, les journées passeront, sans qu'il en aperçoive un seul. Ou, s'il en voit, il les manquera. Les Indiens de la Nouvelle-France, même pressés par la faim qui les tourmentait eux, leurs femmes et leurs enfants, attendaient parfois plusieurs jours avant de partir à la chasse. Il fallait d'abord avoir vu en songe le gibier qu'ils allaient poursuivre : alors seulement ils savaient que ces animaux prenaient pitié d'eux, et se laisseraient atteindre. Sans cette garantie, il ne valait pas la peine de partir.

Le rôle des techniques, tout important qu'il soit, reste donc subordonné. Si bien construits que soient les engins, si habile qu'en soit l'emploi, ils ne sauraient, à eux seuls, assurer le résultat désiré. En dernière instance, il dépend du concours des puissances invisibles. Si elles le refusent, tout l'effort aura été dépensé en vain. Selon l'expression d'un observateur américain, « jamais le succès n'est obtenu par des moyens naturels ».

En conséquence, en même temps que les techniques positives, et inséparable d'avec elles dans la pensée des primitifs, une technique mystique a dû naître et se développer. Partout les rites de toutes sortes, cérémonies, danses, incantations, prières, pratiques ascétiques, formules, charmes, etc., ont pullulé. Avant qu'une expédition puisse se mettre en route, il faut que les chasseurs, et souvent aussi leur famille, se soumettent à de nombreux tabous, jeûnes, prières, exécutent certaines danses, aient eu certains rêves, observé certains présages. Quand le gibier est en vue, d'autres rites doivent être accomplis. De leur côté, les femmes, restées à la maison, sont astreintes à maints interdits. Si elles s'y soustraient, elles compromettent le succès de la chasse, et la vie même de leur mari. Enfin, l'animal une fois abattu, de nouveaux rites sont indispensables

pour l'apaiser, et afin que ses congénères veuillent bien, à l'avenir, permettre comme lui au chasseur de les capturer.

Chez certains Papous de la Nouvelle-Guinée ex-allemande, « rien ne s'entreprend jamais sans mettre en œuvre des moyens magiques : charmes pour la chasse, charmes pour la guerre, pour les oiseaux, les poissons, les porcs, les échanges, les plantations, le tonnerre, les éclairs, la pluie, les tremblements de terre, les femmes, la danse, les remèdes, le diagnostic, charmes pour combattre les charmes... Si l'on veut prendre des animaux au piège dans des fosses, il est nécessaire de prononcer d'abord sur elles des formules magiques. A tel point que, jusqu'à ces dernières années, les gens au nord du Sattelberg ne creusaient pas de fosses à prendre des sangliers, pour cette unique raison qu'ils ne savaient pas de formules ! Sans elles, ajoute le missionnaire, — pour leur entendement de Papous, c'est l'évidence même — il ne fallait pas penser à en prendre. »

Une attitude analogue s'observe presque partout. Un missionnaire italien au Congo, Cavazzi, il y a plusieurs siècles, en avait déjà démêlé la raison ; il avait trouvé, pour l'exprimer, une formule profonde. « Outre les cérémonies déjà décrites, dit-il, chaque noir en invente d'autres, selon ce que son caprice lui dicte, pour toutes les circonstances domestiques ; et il les observe rigoureusement, à cause de l'appréhension invincible qu'il a de ne pas réussir sans cela : *comme si ces cérémonies étaient les causes effectives du résultat qu'il poursuit.* »

Pareillement, la victoire dans un combat ne dépend pas seulement, ni surtout, du nombre des guerriers, de leur valeur, de l'armement, de l'habileté du chef, etc., mais de la supériorité de ses charmes magiques sur ceux de l'ennemi. De même, pour que le docteur

sauve un malade, il faut et il suffit que son arsenal mystique, ou que les « esprits » à son service soient plus puissants que ceux du sorcier qui a causé la maladie.

Là où la possession d'une grande quantité de bétail procure à son maître prestige et pouvoir, ces avantages ne vont pas sans danger. On ne conçoit pas qu'il ait pu acquérir sa richesse par des moyens « naturels ». Pourquoi est-il plus constamment heureux que les autres dans ses entreprises ? Pourquoi son troupeau est-il plus nombreux, moins décimé par les épizooties ? Ce bonheur qui se ne dément pas est suspect. Cet homme a dû faire un pacte avec des puissances occultes. De là au redoutable soupçon de sorcellerie, le passage est immédiat. Aussi sera-t-on souvent, dans ces sociétés, plus désireux de dissimuler sa richesse que vain de l'étaler.

***

Par suite de cette disposition constante de la mentalité primitive à ne situer les causes vraiment efficientes que dans le monde des puissances invisibles, la limite de ce qui est croyable pour elle se trouve reculée au-delà de ce que nous oserions imaginer. En maintes occasions, de bons observateurs n'ont pu assez s'étonner de ce qu'ils appellent une extraordinaire crédulité. Des Eskimo ne doutent pas qu'au cours d'une séance à laquelle ils assistent en spectateurs, leur shaman ne se rende au fond de l'Océan, et ne s'y entretienne avec la Mère des animaux marins, ou qu'il ne prenne son vol et ne traverse les airs jusqu'à la lune. Cependant, durant toute la séance, le corps du shaman n'a pas cessé d'être sous leurs yeux. Un Australien sera persuadé que, sans qu'il s'aperçoive de rien, un sorcier, à plusieurs kilomètres de distance,

lui soustrait un peu de son sang et introduit dans son corps un petit os pointu qui le fera mourir. Presque partout, dans les sociétés primitives, les cures opérées par les « docteurs » comportent des « trucs » si enfantins, ou même des fraudes si grossières que, pour ne pas les voir, pense l'Européen, il faut vraiment que les assistants le fassent exprès. Et pourtant, en d'autres occasions, ces mêmes indigènes, qui ne manquent ni de jugement, ni de finesse, ne se laisseront pas facilement duper.

En fait, dès que des puissances invisibles, surnaturelles, sont présumées en action, il n'est pas de prodige, de miracle, si invraisemblable qu'il nous paraisse, devant quoi les primitifs se cabrent. Ils accepteront tout, avec la docilité la plus déconcertante. Aussi bien, au nom de quoi pourraient-ils refuser ou marchander leur créance aux opérations du shaman et du docteur ? Ils n'ont ni l'idée, ni le sentiment d'un ordre de la nature qui serait rigoureusement inviolable. Ils savent, au contraire, que des forces et des influences invisibles viennent, à chaque instant, en interrompre ou en modifier le cours habituel. De là, leur prétendue « crédulité ». Il serait plus exact de dire, comme on l'a fait, que le « sens de l'impossible » leur manque.

Je demandais il y a quelque temps à un jeune instituteur indigène du Dahomey, chrétien, et fort instruit, ce que signifiait pour ses compatriotes leur riche folklore animal : non pas les contes comiques et satiriques, dont l'objet évident est d'amuser et de faire rire ; mais ceux où l'on entend les animaux parler, raisonner, discuter, se conduire en tout comme des humains, et où on les voit se transformer en hommes, et *vice versa*. — « On considère ces contes, me dit-il, comme des histoires vraies, et qui sont effectivement arrivées. » Un peu surpris, j'insistai, mais je ne pus obtenir d'autre réponse. A la réflexion, l'étonnement

s'atténue et disparaît. « Comment les Dahoméens, si intelligents, se dit-on d'abord, peuvent-ils vraiment croire de pareilles choses ? » — Ils ne les croiraient pas, en effet, si, en toutes circonstances, ils obéissaient aux mêmes habitudes mentales que nous. Nous oublions que souvent ils en ont d'autres, qui sont propres à la mentalité primitive. Celle-ci, qui ne conçoit pas le monde inorganique régi par des lois nécessaires, ne se représente pas davantage les formes et les fonctions des êtres vivants comme immuables dans chaque espèce. Des puissances surnaturelles peuvent toujours intervenir pour les modifier, et l'on ne saurait dire d'aucune métamorphose qu'elle soit exclue. Dès lors, qu'y a-t-il d'impossible à ce que des animaux parlent et raisonnent, à ce qu'un crocodile prenne la forme humaine, ou un homme celle du crocodile ? Ne sait-on pas que les sorciers sont capables de se transformer ainsi quand ils veulent ? Hier encore n'en a-t-on pas pris sur le fait ? Lorsqu'ils raisonnent ainsi, les primitifs suivent leur pente habituelle. Leur demander de faire preuve, en ces matières, du même sens critique que nous, c'est fermer les yeux sur l'orientation permanente de leur esprit.

Si donc on voulait donner de la mentalité primitive une vue d'ensemble, rapide, comme à vol d'oiseau, on pourrait dire, en isolant une de ses tendances les plus caractéristiques : « Ce sont des esprits pour qui le merveilleux des contes est réel, et le réel parfois aussi merveilleux que les contes. » L'exemple qui suit en apporte une preuve singulière.

Un certain nombre de contes, provenant des régions les plus diverses (Australie, Nouvelle-Guinée, Afrique noire, Amérique du Nord, contrées arctiques, etc.), parlent d'animaux fabriqués, c'est-à-dire d'ours, de crocodiles, de chevaux et d'autres encore, en bois,

en neige, etc. A un moment donné, ces animaux deviennent vivants, et souvent ils vont aussitôt s'acquitter d'une mission meurtrière dont les a chargés celui qui les a faits. Ainsi, dans un conte papou de la Nouvelle-Guinée, l'ours fabriqué par une femme irritée va massacrer tous les habitants d'un village dont elle a à se plaindre. Si disposés que soient les auditeurs à admettre bien des prodiges, se peut-il qu'ils prennent ce conte pour une histoire « vraie » ?

Nous avons peine à le croire. Pourtant, tout récemment, un excellent ethnologue, qui faisait partie d'une expédition sur le fleuve Sépik (Nouvelle-Guinée ex-allemande), a été témoin de l'incident suivant. Le chef d'un village est venu porter plainte auprès des explorateurs. Sa petite fille avait été happée par un crocodile, et, selon lui, cet animal avait été fabriqué par un sorcier à quelque distance en amont. Le sorcier avait mis à l'eau son crocodile en bois, en lui enjoignant de descendre le courant, pour aller saisir la petite fille et la dévorer. « Il était tout à fait inutile, ajoute l'auteur du récit, d'expliquer à ce chef que le crocodile n'avait été ni fabriqué, ni envoyé exprès par le sorcier. » Que lui dire en effet ? Que, pour beaucoup de raisons, plus décisives les unes que les autres, un animal en bois ne saurait devenir un être vivant capable de comprendre et d'exécuter un ordre ? Mais précisément, à ses yeux, une telle transformation ne comporte rien d'impossible, et les raisons du blanc sont sans valeur. Elles portent sur le « comment » de la transformation. Or, par quel processus l'animal en bois est-il devenu capable de respirer, de nager, de happer et d'entraîner sa victime, le chef ne se le demande pas, et la question lui est indifférente. Son attention est fixée sur l'attentat mystique qui a ôté la vie à son enfant. Il sait, comme tout le monde, qu'un crocodile qui attaque l'homme est un sorcier qui a trouvé

bon de prendre cette forme pour arriver à ses fins, ou du moins l'instrument docile du sorcier qui lui désigne sa victime. Dans le cas présent, celui-ci ne s'est pas adressé à un animal déjà vivant. Il a préféré en faire un, et l'animer. Comment le chef l'a-t-il su ? Peut-être par un rêve, ou par la divination.

Cette croyance paraîtra moins étrange si l'on se souvient que les primitifs ne mettent pas la même distance que nous entre les objets inanimés et les êtres vivants. Ainsi, ils croient souvent le succès de leur travail, ou de leurs entreprises, subordonné en quelque mesure aux « dispositions » des instruments et des armes qu'ils ont fabriqués eux-mêmes. Le chasseur adressera une prière à son arc et à ses flèches, ou à son fusil, pour qu'il tire juste, le pêcheur à son canot et à ses filets, etc...



Reconnaître que l'esprit des primitifs manque souvent du sens de l'impossible, équivaut à dire qu'il n'a pas alors les mêmes exigences logiques que le nôtre. Non pas qu'il soit jamais dépourvu des principes logiques inhérents par nature à tout esprit humain. En présence d'une contradiction flagrante pour eux, les primitifs réagissent comme nous. Ils refusent leur assentiment avec la même énergie. Mais dans nombre d'affirmations et de croyances où se trahit pour nous une contradiction évidente, ils n'en sentent aucune. D'où vient cette tolérance ? Est-il possible de rendre compte de cette caractéristique frappante de leur mentalité ?

En fait, dans les cas dont il s'agit, leur esprit se satisfait de « participations » qui demeurent, pour le nôtre, plus ou moins inintelligibles. On en a vu plus haut un exemple, dans le conte des Indiens Cochiti.

Une participation unit la fille morte à sa mère vivante. Ce que celle-ci fait ou ne fait pas affecte sa fille aussitôt. Au moment où la mère se mouche en pleurant, des mucosités souillent la figure de l'enfant. Si elle ne coupe plus les franges de ses cheveux, celles de sa fille s'allongent. On pense au mot de Madame de Sévigné, écrivant à la sienne : « J'ai mal à votre poitrine. » Les primitifs le prendraient à la lettre. Pour eux, il exprimerait un fait, qu'ils trouveraient naturel.

Il est malaisé d'expliquer en peu de mots, et autrement que par des exemples, comment la mentalité primitive se représente, ou, pour mieux dire, sent ces participations. Elles consistent surtout en ceci, que les êtres, les objets, les faits peuvent être, d'une façon incompréhensible pour nous, à la fois eux-mêmes et autre chose qu'eux-mêmes. D'une façon non moins incompréhensible, ils émettent et ils reçoivent des forces, des qualités, des vertus, des actions mystiques, qui se font sentir hors d'eux, sans cesser cependant d'être où elles sont. L'opposition de l'un et de plusieurs, du même et de l'autre n'implique pas la nécessité d'affirmer l'un des deux termes si l'on nie l'autre, et inversement.

Un homme sera à la fois telle personne dans son village, et un certain animal dans la forêt voisine, et tout ce qui arrivera à l'un affectera aussi l'autre. Si l'homme est blessé, l'animal le sera, juste au même endroit de son corps ; si l'animal est tué, l'homme meurt. Tout se passe comme si ces deux êtres distincts, de forme différente, n'étaient en réalité qu'un seul et même être, présent en deux points à la fois. La croyance à cette sorte de participation, appelée bi-présence, est extrêmement répandue. En voici un cas très net, chez des Nagas du Nord-Est de l'Inde :

« Un jour, écrit l'administrateur anglais, M. Hutton, les anciens d'un grand village Ao vinrent me deman-

der la permission d'enchaîner un certain individu du village pendant qu'ils chasseraient un léopard qui leur causait beaucoup d'ennui. L'homme en question qui, soit dit en passant, était converti au christianisme, se présenta aussi, pour protester contre la requête des anciens. Il dit qu'il regrettait vivement d'être un homme-léopard. Il n'avait pas voulu l'être, et ce n'était pas sa faute. Mais, puisqu'en fait il l'était, ne fallait-il pas que son corps de léopard tuât pour manger ? S'il ne le faisait pas, lui-même et le léopard mourraient. L'enchaîner, lui, et donner la chasse au léopard, ce serait, dit-il, un assassinat pur et simple. — Pour en finir, j'accordai aux anciens la permission d'enchaîner l'homme et de chasser le léopard ; mais j'ajoutai que si l'homme mourait à la suite de la mort du léopard, celui qui aurait percé l'animal de sa lance serait, bien entendu, jugé et sans doute pendu pour assassinat, et les anciens poursuivis comme complices. Là-dessus, les anciens, à l'unanimité, refusèrent de profiter de ma permission. » Tout le monde est si convaincu que l'homme et le léopard ne sont qu'un même individu en deux corps, que l'administrateur est obligé de conformer sa décision à la croyance commune.

D'autres primitifs admettront non pas seulement la biprésence, mais, sans plus de difficulté, une véritable multiprésence d'un même individu. Témoin le fait suivant, observé dans une tribu de la Rhodesia du Nord. « Quelque temps après la mort du vieux chef Sezongo, nous visitâmes son tombeau, et nous vîmes des gens qui balayaient la hutte où il est enterré. Il y avait une tortue dans la hutte, et on nous informa que c'était Sezongo. Les gens avaient gratté un peu de la terre de la tombe, et mis à découvert un tesson qu'ils déplacèrent, faisant ainsi apparaître l'orifice d'un roseau. C'est par ce roseau, disaient-ils, que la tortue était venue. Leur pensée, en réalité, était que

des vers avaient monté le long du roseau, et s'étaient changés en tortue. Nous apprîmes, dans la suite, que deux lionceaux avaient apparu dans la hutte, et on accepta comme un fait que Sezongo était devenu deux lions. Un an plus tard, environ, une troupe de lions, au nombre de dix ou douze, se montra une nuit, et fit trembler la terre de ses rugissements. Elle fit une forte impression sur les gens. Ils dirent que ces lions étaient venus de loin saluer les deux lions qui étaient Sezongo.

« Quelque temps après, le fils de Sezongo eut lui-même un fils, et on eut la preuve que cet enfant était le vieux chef revenu sur la terre.

« La question se pose alors à l'Européen — elle ne vient pas à l'esprit de l'indigène : — « Où est Sezongo ? Dans le tombeau où on lui rend un culte aujourd'hui ? Dans la tortue ? Dans les lions ? ou dans le gamin qui court par le village ? Il semble qu'il y ait chez les indigènes une curieuse confusion de pensée... »

Assurément — si nous rapportons cette pensée au type logique qui pour nous fait loi. Mais, du point de vue de la mentalité indigène, elle n'est pas confuse. Qu'un même être soit à la fois un, deux, ou même plusieurs, c'est une participation dont elle a eu souvent l'expérience. Elle n'y trouve rien de choquant. Bien qu'en d'autres circonstances elle se conforme aux exigences logiques que nous considérons comme inviolables, elle admet cependant, comme allant de soi, une multitude de participations qui nous paraissent aussi peu acceptables que les précédentes. C'est en ce sens qu'on l'a appelée « prélogique ». Ce caractère, inséparable au fond de son orientation mystique, est sans doute ce qui la rend si souvent déconcertante et plus qu'étrange à nos yeux.

Pourtant, au moment même où nous apercevons le plus distinctement l'écart entre cette mentalité

et la nôtre, nous ressentons pour elle un intérêt qui n'est pas de pure curiosité, ni non plus uniquement scientifique. La description et l'étude de ses traits essentiels éveillent en nous une résonance lointaine, comme si des fibres secrètes se mettaient à vibrer sourdement. Ne s'agirait-il pas peut-être, sous le nom de mentalité primitive, de tendances et d'habitudes actives au plus profond de nous-mêmes, rebelles à l'analyse, irréductibles à la pensée claire, et que nos psychologies et nos logiques n'ont jamais tirées de l'ombre ?

Ces éléments de la vie mentale, plus affectifs qu'intellectuels, le progrès de la pensée réfléchie et critique a pu, dans nos sociétés, les tenir en respect, les refouler, les discipliner. Il ne les a nullement extirpés. En admettant que ce fût possible, serait-ce de tout point désirable ?

L. LÉVY-BRUHL

Le Minihic. Août 1932.

MON ROI

Dans ma nuit, j'assiège mon Roi, je me lève progressivement et je lui tords le cou.

Il reprend des forces, je reviens sur lui, et lui tords le cou une fois de plus.

Je le secoue, et le secoue comme un vieux prunier et sa couronne tremble sur sa tête.

Et pourtant, c'est mon Roi, je le sais, et il est bien sûr que je suis à son service.

Cependant la nuit, la passion de mes mains l'étrangle sans répit. Point de lâcheté, j'arrive les mains nues et je serre son cou de Roi.

Et c'est mon Roi, que j'étrangle vainement depuis si longtemps dans le secret de ma petite chambre ; sa face d'abord bleuie, après peu de temps redevient naturelle, sa tête se relève, chaque nuit, chaque nuit.

Dans le secret de ma petite chambre, je pette à la figure de mon Roi. Ensuite j'éclate de rire. Il essaie de montrer un front serein, et lavé de toute injure. Mais je lui pette à la figure sans discontinuer sauf pour me retourner vers lui et éclater de rire à sa noble face, qui veut garder de la majesté.

C'est ainsi que je me conduis avec lui ; commencement sans fin de ma vie obscure.

Et maintenant je le renverse par terre, et m'assieds sur lui, son auguste tête disparait ; mon pantalon rude aux taches d'huile, et mon derrière — puisqu'enfin c'est son nom — se tiennent sans embarras sur cette face faite pour régner.

Et je ne me gêne pas, ah non, pour me tourner à

gauche et à droite, quand il me plaît et plus même, sans m'occuper de ses yeux ou de son nez qui pourraient être dans le chemin. Et je ne m'en vais qu'une fois lassé d'être assis.

Et si je me retourne, sa face imperturbable règne ; toujours.

Je le gifle, je le gifle, je le mouche ensuite par dérision comme un enfant.

Cependant il est bien évident que c'est lui le Roi, et moi le sujet, son sujet depuis toujours.

A coups de pied dans le cul, je le chasse de ma chambre. Je le couvre de déchets de cuisine et d'ordures. Je lui casse la vaisselle dans les jambes. Je lui bourre les oreilles de basses et pertinentes injures, pour bien l'atteindre à la fois profondément et honteusement, de calomnies à la Napolitaine, particulièrement crasseuses et circonstanciées, et dont le seul énoncé est une souillure dont on ne peut plus se défaire, habit ignoble fait sur mesure : Le purin vraiment de l'existence.

Eh bien, il me faut recommencer le lendemain.

Il est revenu. Il est là ! Il est toujours là ! Il ne peut pas déguerpir pour de bon. Il doit absolument m'imposer sa maudite présence royale dans ma chambre déjà si petite.

Il m'arrive trop souvent d'être impliqué dans des procès. Je fais des dettes, je me bats au couteau, je fais violence à des enfants, je n'y peux rien, je n'arrive pas à me pénétrer de l'esprit des Lois.

Un tribunal se réunit alors, que le Roi préside ; car il veut partout dominer en personne.

Quand l'adversaire a expliqué ses griefs, le Roi écoutant à peine mes raisons reprend la plaidoirie de l'adversaire qui devient dans sa bouche auguste le réquisitoire, le préliminaire terrible du jugement qui va me tomber dessus.

A la fin seulement il apporte quelques restrictions futiles.

L'adversaire jugeant que c'est peu de chose, préfère retirer ces quelques griefs subsidiaires que le tribunal ne retient pas. Il lui suffit amplement d'être assuré du reste.

C'est à ce moment que le Roi reprend l'argumentation, depuis le début toujours comme s'il la faisait sienne, mais en la rognant encore légèrement. Cela fait, et l'accord établi sur ces points de détail, il la reprend encore entièrement, et, l'affaiblissant ainsi petit à petit, d'échelon en échelon, de reprise en reprise, il la réduit à de telles billevesées, que le tribunal honteux et les magistrats au grand complet se demandent comment on a osé les convoquer pour de pareilles vétilles, et un jugement négatif est rendu au milieu de l'hilarité et des quolibets de l'assistance.

Alors le Roi, sans plus s'occuper de moi que si je n'étais pas en question, se lève et s'en va impénétrable.

Dans ma petite chambre beaucoup d'animaux ont passé. Mais dans quel état ! Le lion y entre la tête basse, pochée, cabossée comme un vieux paquet de hardes. Ses pauvres pattes flottent. Il progresse on ne sait comment, mais en tout cas comme un malheureux.

L'éléphant entre dégonflé et moins solide qu'un faon.

Ainsi du reste des animaux.

Aucun appareil. Aucune machine.

Telle est ma petite chambre où mon inflexible Roi ne veut rien qu'il n'ait malmené, confondu, réduit à zéro, où moi cependant j'ai appelé tant d'êtres pour être mes compagnons.

Même le rhinocéros, cette brute qui ne peut sentir l'homme, qui fonce sur tout (et si solide, taillé en roc !), le rhinocéros lui-même un jour entra en brouillard presque impalpable, évasif et sans résistance... et flotta.

Cent fois plus fort que lui était le petit rideau de la

lucarne, cent fois plus que lui, le fort et l'impétueux rhinocéros qui ne recule devant rien, que lui mon grand espoir.

Je lui avais sacrifié ma vie d'avance. J'étais prêt.

Mais mon Roi ne veut pas que les rhinocéros entrent autrement que faibles et dégoulinants.

Une autre fois peut-être leur permettra-t-il de circuler avec des béquilles... et, pour les circonscrire, un semblant de peau, une mince peau d'enfant qu'un grain de sable écorche.

C'est comme cela que mon Roi autorise les animaux à passer devant lui. Comme cela seulement.

Il règne ; il ne tient pas aux distractions.

Cette petite menotte rigide dans ma poche, c'est tout ce qu'il me reste de ma fiancée.

Une menotte sèche et momifiée (se peut-il vraiment qu'elle fût à elle), à ma toute belle fiancée. C'est tout ce qu'il m'a laissé d'Elle.

Il me l'a ravie. Il me l'a perdue. Il me l'a réduite à rien.

Dans ma petite chambre, les séances du palais sont tout ce qu'il y a de plus misérable.

Même les serpents ne sont pas assez bas, ni rampants pour lui, même un pin immobile l'offusquerait.

Aussi ce qui paraît à sa Cour (à notre pauvre chambre!) est-il si incroyablement décevant que le dernier des prolétaires ne saurait l'envier.

D'ailleurs qui d'autre que mon Roi, et moi qui en ai l'habitude, pourrait saisir quelque être respectueux dans ces avances et reculs de matière obscure, ces petits ébats de feuilles mortes, ces gouttes peu nombreuses qui tombent graves et désolées dans le silence ?

Imperceptibles sont les mouvements de Sa face, imperceptibles.

HENRI MICHAUX

LETTRES GALANTES ET PITTORESQUES SUR L'ÉGYPTE

M. de Saint-Priest, ambassadeur du Roi à la Sublime Porte, avait emmené avec lui à Constantinople le jeune comte d'Entraigues, son neveu, qui, « pénétré de la lecture des anciens auteurs de la Grèce, » se disait « épris de l'ardent désir de parcourir les lieux qui les virent naître. » Ayant voué une admiration sans réserve aux républiques antiques, il ne voyait de bonté qu'en elles. Disciple de Rousseau et de Voltaire, M. d'Entraigues avait de bonne heure renoncé aux communs préjugés. Il ne croyait à rien, méprisait tout le monde, sauf lui-même. La seule ingénuité qu'il eût gardée était pour les choses de l'amour. Il aimait les femmes et rien ne le régalait tant qu'une anecdote libertine. A Péra, il se lia avec Alexandrine Ghika, princesse valaque, marchande à la toilette, favorite de la Sultane, qui, étant au fait de tous les galants mystères du sérail, contait mille historiettes salaces. Lesbos et Sapho firent oublier à M. d'Entraigues Lacédémone et Lycurgue. Sans cesse fourré chez la princesse, on le rencontrait avec elle par la ville et les faubourgs, à la campagne, si souvent qu'on en jasait, et tant que M. de Saint-Priest jugea expédient de rappeler à son neveu que Constantinople n'était point le terme, mais la première escale de ses voyages. M. d'Entraigues se remit en route pour l'Égypte. Il y passa deux mois et n'oublia point Alexandrine Ghika. Pour lui plaire il écrivit la relation de son voyage en Orient sous forme de lettres, dans lesquelles il se montrait tour à tour galant et libertin, philosophe, naturaliste, et toujours docte et véridique. Ces lettres eussent connu un grand succès, si M. d'Entraigues n'avait pas été indifférent à la gloriole littéraire. Il raconta ce qu'il avait vu. Il critiqua, dans les salons, les mœurs de Constantinople et du Caire, un peu comme Usbeck avait frondé celles de Paris. Le suffrage de ses amis lui suffit, il n'en rechercha point d'autre. M. d'En-

traigues se classe parmi les meilleurs auteurs qui ont écrit sur l'Égypte, Volney, Sonnini, Browne et Hope, qu'il a précédés. Son témoignage, demeuré inédit, est d'autant plus précieux qu'il révèle des particularités sur Ibrahim et Monrad qu'on chercherait vainement ailleurs, aussi bien dans les rapports des Consuls du Roi que dans les chroniques du cheikh el Djabarti.

AURIANT

A Alexandrie, 1779.

La ville d'Alexandrie est habitée par plusieurs peuples qui se sont presque naturalisés et qui diffèrent cependant extrêmement par leur caractère. Les naturels du pays, restes infortunés échappés au glaive des Sarrasins, s'appellent Coptes ; ce sont les plus malheureux des hommes, avilis et, il faut l'avouer, fort méprisables. Leur religion est un mélange des opinions de Dioscore et d'Eutychès. Ils n'ont, dans le fait, aucune croyance. L'excès de l'ignorance les conduit à l'indifférence des philosophes, mais cependant ils retiennent quelques cérémonies qu'ils observent avec soin, croyant fermement qu'elles suffisent au salut. La friponnerie de leurs prêtres les engage à les multiplier. Ces misérables *papas* n'entendent pas même la langue sacrée de leurs livres et prononcent leurs prières sans savoir ce qu'ils disent, en cela assez semblables à quelques évêques de France. Les Arabes des déserts de la Lybie s'établissent souvent à Alexandrie. Ce sont d'aussi mauvais mahométans que les Coptes sont de mauvais catholiques. Ces Arabes sont très différents pour le caractère de ceux de la côte orientale du Nil, chez lesquels on trouve quelques vertus. Ceux de la Lybie n'en ont aucunes. Voilà ceux qui composent la plus grande partie du peuple d'Alexandrie. Le temps n'a point affaibli ni effacé le caractère que leur donne l'antiquité. Ce peuple inconstant, avide, fripon, lâche, insolent, adroit, souple, peut se reconnaître encore au

tableau que César traça de leurs vices pendant son court séjour en Égypte. Les Turcs forment une très petite partie de la population. Quelques-uns viennent s'y établir pour être les correspondants des négociants de Constantinople. Le reste n'est qu'un amas de fils d'esclaves affranchis et la plus grande partie est incorporée dans la milice... La ville est commandée par deux agas. L'un réside au château qui est à l'entrée du Port-Neuf et est subordonné à l'aga de la ville. Celui-ci est nommé par les beys du Caire qui le déposent fréquemment. Il a inspection sur le civil et le militaire. Quant à la police, un cadi, envoyé de Constantinople, ou du moins élu par le mufti, y rend la justice distributive. La justice criminelle est du ressort de l'aga qui a droit de vie et de mort. Pour le maintien de la police de la ville, il y a un officier nommé *ouali* qui parcourt les rues la nuit, arrête les gens suspects, les fait frapper sous la plante des pieds, les conduit dans les prisons, mais ne peut les faire mourir sans l'ordre de l'Aga. Sa seule déposition suffit pour constater le crime et ce seul privilège fait tout le revenu de sa charge par la terreur qu'il inspire et les avanies qu'il exige. Toute la milice est aux ordres de l'aga, mais l'aga est vraiment aux siens. Toute sa force, que la loi ne modère jamais, cède à la leur quand ils se réunissent, et c'est toujours aux dépens du pauvre peuple que l'on achète son pouvoir, que ceux-ci excitent des murmures et que l'on trouve le moyen de les apaiser. Le Grand Douanier d'Égypte, qui réside au Caire, envoie ici un de ses lieutenants pour exiger les droits prescrits sur les marchandises. C'est avec cet officier que les consuls étrangers ont le plus de relations. Son autorité s'étend à tout parce que son maître est le dépositaire des trésors des Beys, qu'il est toujours en faveur et que sur sa seule plainte il arrive souvent que les agas soient déposés.

Les mœurs des Coptes, celles des Arabes et des sol-

dats sont très dissolues. Cette ville est un vrai séjour de débauche. Ce n'est pas que la jalousie s'y affaiblisse pour tout ce qui concerne les harems. La même rigueur assure aux femmes une sagesse forcée, mais la ville est peuplée d'une multitude de filles de joie soit coptes ou habitantes des rivages du Nil qui viennent ici exercer leur métier. Nulle gêne ne contraint leurs lascives inclinations avec les Arabes ou les Turcs, mais un chrétien ou un franc, surpris avec ces femmes, court risque de la vie et n'échappe au bourreau qu'à force d'argent. Ces filles amoureuses des Européens les accablent d'agaceries, elles les suivent, les excitent par les gestes les plus expressifs. Dès qu'elles ne sont pas aperçues par les Turcs, elles lèvent leur voile et souvent lèvent à la fois tous ceux qui cachent leurs attraits. Il n'en est aucune, même dans le rang le plus vil, qui ne connaisse toutes les ressources de la plus exquise volupté et ce sont leurs talents qui les font valoir à nos yeux plus que leur figure qui paraît bizarre aux étrangers. Toutes les naturelles du pays sont grandes, bien faites, leur teint est très basané et leurs traits réguliers. Leurs yeux vifs et ardents annoncent le tempérament brûlant qui les anime. Jusqu'ici la nature semble les avoir bien partagées, mais une parure du pays gâte leur visage et le rend difforme. Dès qu'elles ont douze ans, elles se peignent le menton depuis la lèvre inférieure jusqu'au col en bleu de roi. Cette couleur est si mordante qu'une fois appliquée elle ne s'efface jamais...

Souvent les Turcs les prennent dans leur harem et les enferment un mois ou deux. Ils en jouissent jusqu'à satiété et les rendent ensuite au public. Un Franc hasarderait sa tête s'il se donnait une telle licence. S'il jouit de quelques-unes, ce n'est que la nuit et fort à la dérobée, à moins qu'il ne l'introduise dans l'okel de la nation, dans lequel l'ouali ne peut pénétrer.

Par un hasard singulier, j'ai trouvé ici les deux

Pachas : Izzet qui part et Ismaïl qui arrive pour le remplacer. Les Beys sont infiniment mécontents d'Izzet, ils le chassent. Ismaïl est désespéré qu'on l'ait tiré de sa chère retraite de Scio pour l'envoyer pompeusement en exil au Caire ; ainsi l'un et l'autre voient l'Égypte avec chagrin. Comme Izzet est très surveillé par les Beys, et que pendant qu'il attend le vent favorable pour partir on ne lui laisse voir personne, j'ai pris le parti, le lendemain de mon arrivée, d'envoyer chez lui mon drogman lui offrir vos respects et les assurances de votre soumission et votre zèle pour ses intérêts, lui faisant ajouter que l'étranger chargé de lui apporter ces paroles l'était aussi d'une pelisse que vous le priez d'accepter et aurait des objets de conséquence à lui communiquer. Il répondit à mon drogman qu'il me verrait à l'heure même, sans les chiens du Caire qui le gardaient ; mais que si je voulais me rendre chez lui à minuit, il me recevrait et m'écouterait avec le plus grand plaisir. A minuit, suivant les instructions qu'il avait données au drogman, je m'habillai en *schoudar* et allai avec Selim vêtu comme moi et mon drogman me présenter à la porte du Pacha. On nous laissa entrer sans rien dire. Les gens du Pacha nous conduisirent sur le champ à l'appartement où il m'attendait avec son fils. En m'approchant de lui, je baisai humblement sa veste, il me releva et me fit asseoir auprès de lui, mon drogman à genoux entre nous deux, et Selim à deux pas de moi, debout...

Il m'a dit qu'il avait cinq vaisseaux chargés d'argent, et qu'avec cela on attendait la mort ou le viziriat et qu'il aura l'un ou l'autre. Il m'a fait revêtir d'une pelisse d'hermine, et m'a renvoyé après une audience de vingt-cinq minutes, après m'avoir dit que le vizir actuel n'avait qu'une tête de cheval, qu'il fallait la détacher pour lui faire place...

Le lendemain j'eus une audience publique d'Ismaïl

Pacha, maintenant Pacha du Caire. J'avais à lui remettre les lettres de l'ambassadeur de France et votre recommandation. A sa porte étaient plantées les trois queues de cheval au bout de la pique dorée. Je fus d'abord introduit chez le kiaya du Pacha qui m'offrit le café, sorbet et parfums, puis la pipe que je refusai, ensuite douze officiers du Pacha vêtus en drap d'or vinrent me prendre pour me conduire à l'audience du Pacha. La chambre où il se trouvait était petite et cependant remplie d'esclaves, le Pacha assis sur son divan et le cadi à genoux à peu de distance de lui. Je m'approchai et me prosternai devant ce sot pour baiser sa veste, ce qu'il ne me laissa pas faire et il m'ordonna de m'asseoir. Je lui donnai la lettre de l'ambassadeur qu'il fit lire par son secrétaire à genoux devant lui. Quand cela fut fait, on lui tendit la vôtre et mon drogman en vous nommant le pria de la lire lui-même. Oh ! si vous aviez vu son étonnement, sa fierté l'abandonna ; il la lut trois fois et, ayant fait éloigner le cadi et le secrétaire, il me fit signe de m'approcher. Le drogman se mit à genoux entre nous deux et alors ce ne furent que protestations pour la princesse Ghika. Jamais Turc ne s'humilia à cet excès, et l'on voit bien que celui-là a couru des dangers en sa vie. Il implora votre crédit sur la Scha-Mirhinia, il me dit mille choses que je n'entendais pas, quoiqu'on me les traduisît ; je répondis en général et vis bien que cet Ismaïl était fait pour être au plus le valet du Pacha Izzet. Il me fit offrir sorbet, café, parfums et une pelisse d'hermine. Au moment de me retirer, je lui baisai sa veste et lui demandai sa protection dans mes voyages. Il me la promit. En sortant je trouvai encore les gens du kiaya qui me conduisirent dans sa chambre. L'accueil du maître avait animé le kiaya. Il me fit boire café, sorbet et parfumer. Jamais de ma vie je n'ai tant bu en si peu de moments. Je restai près d'une heure avec ce kiaya. Après un demi quart

d'heure il fit sortir tous ses esclaves et ne fit rester qu'une vingtaine de jeunes gens de quinze ou dix-huit ans très jolis, et soit que la nature les eût favorisés, soit qu'ils colorassent leurs visages, ils avaient des physionomies célestes. Ils exécutèrent plusieurs danses très lascives devant nous. Ce pauvre Ismaïl a des goûts un peu vifs, mais ils ne sont pas pour votre sexe. Je vis que le kiaya n'était pas moins empressé que lui. Leurs danses me parurent agréables. Ils s'embrassaient avec grâce, se baisaient avec assez de volupté et le feu de leurs regards exprimait l'ardeur des passions et la langueur des désirs. Le kiaya m'en offrit, si je trouvais quelque figure qui me séduisait... En vérité il me persécuta pour faire un choix, au point qu'enfin il me demanda quel était au moins celui de tous que je trouvais le plus joli. Je lui en désignai un et à l'instant il lui donna l'ordre de me baiser les mains, de m'embrasser et de danser devant moi, ce qu'il fit avec grâce ; je me laissai embrasser, enfin il fallut sortir après avoir donné une montre au kiaya et trente sequins à ses jeunes esclaves. Je revins chez moi ; à peine y étais-je arrivé que le même jeune esclave que j'avais trouvé et désigné pour être le plus agréable vint, conduit par un eunuque noir, m'apporter un *kereket* de la part du kiaya. Dès qu'il fut dans ma chambre et qu'il m'eut offert ce *kereket*, l'eunuque sortit et le laissa seul avec nous. Vous ne pouvez imaginer et je ne puis vous décrire tout ce qu'il fit en notre faveur : il se déshabilla, je le laissai faire, puis il se mit à danser seul une danse singulière pour les attitudes lascives et voluptueuses qu'il dessinait, Selim le regardait et il me parut même que ce n'était pas sans quelque sentiment de plaisir. A son âge la nature se trompe, on aime tout ce qui paraît aimable et les grâces du jeune âge sont celles de la volupté. La figure d'un enfant de seize ans n'a point l'empreinte de la mâle figure de l'homme. Tout annonce le plaisir,

la tendresse, la mollesse se peignent dans leurs regards, et sans les marques qui séparent les sexes, à l'âge de Selim, on ne peut décider auquel une jolie figure appartient. Ajoutez à cela que ces enfants du kiaya et ceux qui s'appliquent aux mêmes plaisirs ont l'art de rapprocher leurs manières de celles du sexe auquel ils veulent enlever les droits. Les recherches les plus voluptueuses leur sont familières. Voilà les excuses de Selim pour le plaisir qu'il prit à voir danser cet enfant.



Rosette, sur le Nil.

Le Pacha Ismaïl m'a envoyé chercher par son kiaya et m'a dit qu'il partait dans deux heures pour se rendre au Caire et qu'il avait ordonné qu'on me fournît deux chameaux pour mon voyage et six mulets pour moi et mes gens. Nos préparatifs ont été bientôt faits et nous avons joint le Pacha Ismaïl à demi-lieue d'Alexandrie. Il voyageait fort lentement, il marche toujours en cérémonie jusques au Caire où il doit faire son entrée comme Pacha, Vizir du Royaume d'Égypte. Six chameaux couverts de housses écarlates portant chacun deux timbales de cuivre doré grosses comme un muid ouvraient la marche. Ils étaient conduits par des esclaves à pied et à côté de chaque timbale était assis un esclave avec sa baguette pour frapper son instrument. Après cela venaient douze ou vingt trompettes sur des chameaux dont les queues et les crins étaient teints avec du henné rouge. Chaque instrument jouait l'air qui lui plaisait et cet horrible tintamarre formait la musique du Pacha ; elle était digne du Sabbat. Après ces musiciens paraissaient vingt chaoux du Pacha à cheval, en grand bonnet haut de deux pieds. Ils escortaient la seconde queue du Pacha ; la première étant partie la veille pour s'emparer du terrain où était tendue la tente

du Pacha. Un Bey du Caire, vêtu de blanc, avec un chapeau blanc fait en pain de sucre, et entouré de plus de cent esclaves vêtus de neuf, ayant tous des ceintures couvertes de plaques de vermeil, précédait le Pacha qui était assis dans une litière couverte d'écarlate et, entourée de franges d'or ; deux chameaux la portaient, et autour de cette litière cinquante valets, lui portant l'un des sorbets, l'autre des parfums, l'autre la pipe, enfin tout ce que pouvait désirer le Pacha, formaient une espèce d'enceinte. A leur faîte était la maison du Pacha que son kiaya commandait. Elle était composée de sept cents personnes toutes assez bien vêtues. A la suite de sa maison étaient les danseurs arabes que le Bey avait amenés. Ils se relevaient pour aller danser sans cesse autour de la litière du Pacha. Ceux qui étaient fatigués revenaient joindre la troupe qui restait à l'arrière-garde. Nous étions placés à la queue après les danseurs, à côté des danseuses de Mektoubé, village fameux sur la rive du Nil où toutes les femmes arabes n'ont d'autre profession que d'être danseuses et débauchées. Elles nous offraient un spectacle vraiment curieux et qui eût fort effarouché les anciennes timorées. Les plus renommées étaient portées sur des chameaux, couvertes de longs voiles noirs et sur ces voiles était attachée une multitude de sequins. Ces sequins annoncent à quel taux il fallait payer leurs services. Il est certain qu'elles sont exactes à ne pas s'écarter du prix que leur matrone a fixé et celle qui porte sur son voile deux cents sequins ne se donnerait jamais pour cent cinquante. Elles étaient dix-huit ainsi couvertes ; celles-là ne dansent que devant le Pacha, le kiaya, ou le Bey et ne se découvrent que dans sa tente. Mais celles qu'un long usage des plaisirs a rendues au public, celles qui n'ont plus que des appâts flétris que l'art seul peut faire valoir vont à pied, découvertes, et dansent tout le long du chemin ; elles se prostituent à tous ceux qui ont un écu à leur donner et

achèvent ainsi leur carrière. Elles sont accablées de toutes sortes de maux et vivent rarement au delà de quarante ans. Celles qui résistent à tant de fatigues deviennent à cet âge-là matrones et élèvent des jeunes filles auxquelles elles apprennent les éléments de la volupté. Elles sont toutes de très belle taille, mais un teint basané et ce menton bleu de roi, qui est la parure de toutes les femmes de l'Égypte, éloignent d'elles les Européens. Les gens du Pacha ne se gênaient point et notre présence leur en imposait peu. Souvent au milieu du chemin un esclave donnait à celle qui lui agréait une piastre, la conduisait à deux pas hors de la route, enlevait son voile, déchirait ses vestes et jouissait d'elle à notre vue.

Notre première journée devait être de quatre lieues, nous allions coucher à la Madié, à moitié chemin de Rosette. Nous traversâmes pour y arriver une vaste plaine déserte, couverte de palmiers qui croissent au milieu des sables ; pendant une heure et quart nous marchâmes sur un aqueduc de briques bien conservé et qui fut bâti par les Alexandrins pour porter de l'eau aux Bicquiers, ville actuellement éloignée de cinq lieues d'Alexandrie, mais qui touchait à son faubourg quand Alexandrie fleurissait dans toute sa splendeur. En face de la Madié, qui n'est qu'un mauvais caravansérail élevé au milieu des déserts, est une petite rivière que nous traversâmes ; sa source vient d'un étang placé à demie lieue de la Madié et qui communique avec le Nil. Sur la rive de la Madié était dressé le camp du Pacha. Sa première queue était déjà plantée à la porte de sa tente. Tout son cortège le conduisit chez lui, on planta les deux autres queues à côté de la première, la dernière était portée immédiatement devant sa litière ; quand il fut dans sa tente, le Bey et le kiaya y entrèrent. Les gens dressèrent les apprêts du dîner et un officier turc avec deux chaoux nous menèrent dans le caravansérail

et nous donnèrent pour logis une vaste écurie où nous établîmes nos chameaux, nos mules et nous-mêmes. Le cuisinier dressa notre petit ménage dans un coin et apprêta un dîner très sobre. Nous étions partis d'Alexandrie à neuf heures du matin, à six heures nous arrivâmes à la Madié. Le Pacha après avoir fait ses prières et son ablution m'envoya un tchocadar pour me dire de venir lui baiser sa veste, je me rendis sur le champ chez lui. Je fus frappé du coup d'œil magnifique qui s'offrit à mes regards en entrant dans sa tente. Elle était très vaste, doublée en damas cramoisi, toute couverte de franges et de galons d'or ; deux candélabres de vermeil étaient placés à l'entrée de la tente, portant chacun trente lampes. La tente était entourée d'un divan turc et les carreaux étaient de brocart de perse, or et argent. Le Pacha était dans le coin, entre le Bey et le kiaya, mais lui seul avait les jambes croisées, les autres étaient assis sur leurs talons. Je m'approchai de lui après m'être prosterné jusques à terre au milieu de la tente et vins me placer à genoux à côté de lui ; il me donna sa manche à baiser et me demanda si j'étais fatigué, je le remerciai de ses bontés et l'assurai que ce court trajet ne pouvait assurément pas me lasser. Il me fit asseoir à côté du Bey et me dit : « Tu peux t'asseoir en chrétien, car tu n'es pas fait à l'usage turc. » Je profitai de sa permission avec grand plaisir et sans laisser mes jambes pendantes, je les croisai. On servit alors le café et les sorbets, après quoi il appela mon drogman, qui se tenait à genoux entre moi et le Pacha, et lui dit : « Conduis ce *bezodie* chez mon kiaya auquel je vais ordonner de l'amuser », alors je me levai et sortis avec les mêmes cérémonies que j'observai à mon entrée. A sept heures et demie du soir nous fûmes chez le kiaya qui est le fils d'Isaac Oglou, vékil du Capitan Pacha à Scio, homme fort riche et très aimable pour un Turc. Il me reçut à merveille et parla beaucoup de vous à Selim,

ensuite il ordonna qu'on fermât sa tente, c'est-à-dire que les janissaires en défendissent l'entrée et qu'on fît entrer les danseuses. Ces danseuses étaient au nombre de neuf et choisies parmi les plus renommées. Elles firent d'abord quelque difficulté pour lever leur voile, mais le kiaya leur dit qu'elles eussent à obéir, que j'étais le *musaphir* du Pacha et qu'on les jetterait dans la rivière à la moindre résistance ! Cette manière pressante les décida et les voiles furent levés. J'avoue que je n'en trouvai aucune de jolie. Elles étaient faites comme des nymphes, mais ce teint noir et ce menton meurtri auraient refroidi un satyre, si le satyre eût été français. Elles se mirent à danser : une jouait d'une espèce de fifre et les huit autres sautaient. C'est d'un pareil spectacle que la pudeur doit fuir et où le tempérament le plus froid doit s'enflammer à l'aspect lascif des postures incroyables de ces femmes. Celles de Constantinople sont des écolières. C'est ici qu'on peut connaître le chef-d'œuvre de l'art de la volupté. Rien ne peut égaler le désir qu'elles inspirent, si ce n'est celui qui paraît les agiter. Deux danseuses commencèrent leurs exercices devant les six autres qui paraissaient immobiles. Ces deux premières actrices avaient soin de se poursuivre, de se fuir, de s'agacer, enfin une d'elles se renversa et fit semblant de tomber, mais dans une telle posture que sa tête se trouvant en arrière, son corps portait sur ses mains. Les jambes ne touchaient plus terre, vous voyez nos danseuses de corde imiter ce tour assez souvent, alors sa danseuse se plia sur son corps, se replia vingt fois autour de ses reins, elle l'entourait comme un lierre entoure un ormeau. Les autres danseuses semblent s'émouvoir à la vue d'un tel spectacle. Après mille passes, mille positions voluptueuses on les voyait l'une succomber après une vive résistance, l'autre appeler un amant timide, celle-ci ranimer par ses caresses un amant épuisé, et l'autre enfin jouir

à la fois de tous les délices de l'amour... Non, je le soutiens, non, il n'est pas possible qu'il existe dans le monde un seul homme à l'abri des transports que ces danseuses excitent ; on oublie leur figure, le cœur brûle, l'imagination s'embrase. Un tel spectacle est vraiment trop fort pour la raison humaine. Ah ! dieux ! quels souvenirs il rappelle à ceux qui ont connu les plaisirs, quels désirs elles allument dans les cœurs trop jeunes encore pour avoir connu de pareils délices. Leurs yeux brillent du feu des passions, la langueur de leurs mouvements annonce les besoins qui les tourmentent, il n'est pas un seul de leurs gestes qui ne dicte la volupté et parmi les tableaux multipliés qu'elles offrent, quel cœur peut n'être pas séduit !...



Alexandrie, 1779.

J'espérais qu'en faveur de la protection dont m'honorait Ismaïl Pacha du Caire, Djezar pacha de Suez m'accueillerait avec bonté. Je m'abusais étrangement... J'envoyai Adanson demander audience au Pacha. Il lui répondit qu'il ne me l'accorderait pas sans avoir reçu mes présents. Ce début n'annonçait rien de bon, je lui envoyai une montre, vingt aunes de satin et du café. Quand il eut reçu le tout, il dit à Adanson : « Tu peux faire venir ton chien de maître. » Je me hâtai de répondre à cette obligeante invitation et me rendis chez lui. En entrant dans une grande cour qui précède sa maison, je le vis à une fenêtre donnant des ordres à ses soldats et faisant fouetter deux de ses esclaves. Le Pacha nous cria de rester à la porte. Nous nous arrêtâmes. Ces infortunés reçurent deux cents coups de fouet et furent emportés couverts de sang et prêts à expirer. Pendant l'exécution nous voulûmes savoir de quel crime ces enfants pouvaient être coupables. Adanson s'en enquit

et on lui apprit que c'était parce qu'on les avait surpris couchés ensemble. Après cette exécution on nous mena devant ce farouche pacha. Il était assis, je m'approchai et baisai le bas de sa robe. Après m'être relevé je crus comprendre par un signe qu'il me fit qu'il me disait de m'asseoir et je m'assis, mais à peine étais-je placé qu'il se retourna, la fureur peinte dans ses regards et il me dit : « Chien de Franc, lève-toi. Un coquin de ta nation doit-il s'asseoir devant un Turc ! » A l'instant je me relevai, la rage dans le cœur, mais j'étais seul, entouré de bourreaux et je me tus. Quand je me fus placé devant lui, je lui fis remettre la lettre d'Ismaïl, je m'attendais qu'elle adoucirait ce barbare. A peine la lut-il, il me demanda ce que je voulais, je lui dis que je désirais qu'il me permît de m'embarquer sur un vaisseau turc qui partait dans deux jours pour Suez. « Si le maître du vaisseau ne craint pas le *cattivo vechio*, tu es le maître d'aller avec lui, à condition que tu me donnes vingt piastres et que tu sortes de chez moi. » Dans l'instant je comptai les vingt piastres et sortis. Le soir je me rendis à bord du vaisseau turc, je payai soixante piastres pour la grande chambre et revins au logis. La ville de Suez ne m'offrait aucun objet d'intérêt, j'attendis impatiemment le moment du départ. La veille, à six heures du soir, faisant porter mes effets à bord, je m'aperçus que le bâtiment était surchargé. Vous savez que les Turcs sont les plus mauvais hommes de mer qui existent. C'est encore pis dans la mer Rouge. La navigation, dangereuse par elle-même dans ce golfe rempli d'écueils, de bas-fonds, dans une mer dont on n'a point encore de carte exacte, devient encore mille fois plus périlleuse à cause des mauvais bâtiments turcs avec lesquels on y navigue et des pilotes ignorants qui les conduisent. Chaque soir on jette l'ancre, on ne part qu'avec le vent le plus favorable, et malgré ces précautions il périt tous les ans plusieurs navires. Afin d'obvier

à ces inconvénients, le Grand Seigneur voulut alléger les vaisseaux que les Turcs chargeaient toujours outre mesure. L'avidité les étourdit sur tous les dangers. En conséquence le Grand Seigneur a publié un hatti-chérif par lequel il est défendu à ses vaisseaux de charger au delà d'une certaine ligne tracée sur le bâtiment et qu'on nomme la perceinte ; dès que le bâtiment est enfoncé jusqu'à cette ligne on ne peut plus rien y embarquer. Le Pacha de Suez est obligé de visiter lui-même les bâtiments, il leur délivre un certificat s'ils sont en règle et les punit s'ils ne le sont pas, c'est-à-dire il devrait faire tout cela, mais vous verrez comment il s'acquitte de ses fonctions. Je vous ai déjà dit que le bâtiment était surchargé. Il l'était au point que l'eau baignait jusque les sabords, je fis dire au capitan turc que je ne pouvais m'embarquer s'il ne déchargeait son vaisseau, que nous étions assurés de périr et que s'il persistait il n'avait qu'à me rendre les soixante piastres et partir. Le capitaine, bien loin de m'écouter, me traita comme un gueux et me dit que si je ne voulais pas m'embarquer, je pouvais aller au diable. Comme nous étions à nous débattre, le Pacha arriva. Il venait inspecter le bâtiment. C'était uniquement pour la forme, le capitaine lui ayant fait un présent afin de n'être pas inquiété. Dès qu'il fut sur le pont je m'approchai et lui portai mes plaintes. « Tu en as menti », me dit-il, « ce bâtiment est chargé suivant l'ordre de Sa Hautesse. » « Eh bien, Seigneur », lui dis-je, « si cela est, je ne partirai pas et je retourne au Caire rendre compte à Ismaïl Pacha de la protection que vous m'accordez. » Je lui fis faire cette réponse assez vivement, la fureur me transporta, mais il eut l'art de me calmer. Il se met à jurer, à me dire toutes les sottises imaginables, et prenant un de ses pistolets de ceinture : « Chien maudit, tu t'embarqueras sur ce vaisseau, je le jure par Mahomet, ou je te fais à l'instant donner trois cents coups de *nabout* sous la

plante des pieds. » A ces mots Selim pensa s'évanouir, mes drogmans se jettent à mes pieds. « Je m'embarquerai » lui dis-je, sans ajouter un seul mot, et je fis entrer mes hardes dans la grande chambre. Le pacha partit. Je ne pus aller coucher chez moi, il fallut rester sur le vaisseau et partir le lendemain. Avant de vous parler de ma route il faut, pour vous faire connaître à quel monstre j'ai eu affaire à Suez, que je vous apprenne tout ce que le capitaine du vaisseau turc, son ami, et avec lequel je me suis réconcilié en route, m'a raconté de lui.

Djezar Pacha de Suez est âgé de quarante ans et d'une fort belle figure. Il fut dans sa jeunesse Khasnadar de Youssouf Pacha de Damas, ce fameux pacha que votre grand-père eut pour ami avant la guerre des Russes et qui avait conduit quatorze fois la caravane des pèlerins, ayant obtenu de Sa Hautesse le collier d'or, c'est-à-dire le firman qui le rendait franc de Sulka et lui conférait à cet égard les privilèges de l'uléma. Cet homme avait acquis d'immenses richesses. Il n'avait que deux filles, l'une fut mariée au *reiss effendi* de ce temps-là, et la seconde fut accordée à ce Djezar qu'il avait pris en amitié. Dès qu'il fut son gendre, il en fit son kiaya ; enfin, à l'âge de trente-cinq ans, il lui donna le pachalik de Tripoli en Syrie pendant son viziriat. La fille, femme de Djezar, resta quelque temps à Constantinople auprès de son père. Dès qu'il eut été exilé à Lemnos, elle le quitta pour venir joindre son mari. Youssouf mourut empoisonné dans son exil, outre la dot qu'il avait donnée au mari, il leur avait laissé une quantité considérable de bijoux. La femme de Djezar avait en propre un million de piastres de pierreries dont elle seule pouvait disposer.

En arrivant à Tripoli, elle trouva dans le harem de son mari deux jeunes esclaves dont il avait fait ses concubines. L'une et l'autre sortaient à peine de l'en-

fance. Quoiqu'on dise qu'elle est belle, cependant, étant âgée de trente et un ans, elle ne pouvait plus espérer de triompher de ces deux rivales. Alors elle intrigua à la Porte, et par le moyen de l'argent qu'elle fit donner au Grand-Vizir à Constantinople, son mari fut dépossédé et exilé à Gallipoli. L'ennui de la retraite dévorant cet homme ambitieux, il sollicite un autre pachalik, on lui offre celui de Bender, mais à condition qu'il donnera cent mille piastres au Grand Vizir. Il était bien éloigné de pouvoir ramasser cette somme. Alors l'ambition, le besoin, le ramenèrent aux pieds de son épouse. Cette cruelle femme dicta les conditions de la paix, elle exigea que son mari lui livrerait en propriété, qu'il lui vendrait pour soixante mille piastres les deux filles infortunées qu'il avait aimées. Le barbare Djezar conclut le marché. Sa main sanguinaire traîne ses deux maîtresses aux pieds de son épouse, il les lui livre, celle-ci lui donne les soixante mille piastres. Elle fit creuser dans le harem même un cachot de quatorze pieds en carré, elle ne laissa d'ouverture qu'une petite trappe garnie de barreaux de fer. Ce fut dans cette affreuse prison qu'elle plongea ses rivales. Ce n'est pas tout. Sa fureur ne pouvant se repaître assez de leur supplice, elle les garda un mois, leurs cris, leurs pleurs satisfaisaient sa cruauté. Enfin, au moment de quitter Gallipoli, elle les fit étrangler devant elle par ses eunuques.

Après être resté trois ans à Bender, Djezar fut rappelé et exilé au Caire. Alors se ralluma dans son cœur le désir de jouir de quelque beauté qui pût lui faire oublier son impérieuse femme, il acheta une esclave, six mois après il fut envoyé pacha à Suez, et il y a deux ans que, se trouvant pressé par le Vizir pour lui payer sa confirmation, il sacrifia cette malheureuse à sa femme. Il la lui vendit. Cette mégère lui brûla les yeux avec des aiguilles ardentes, lui déchira le sein et la poignarda.

Tel est le caractère de ce cruel tyran... Il a désolé Suez. Chaque jour il égorge quelque habitant, et il eût exterminé tous les gens de Suez sans la protection du cheikh des Arabes qui les a soutenus contre le Pacha. Ces braves Arabes le font trembler, ils n'ont qu'à cesser de porter de l'eau à Suez et la ville est dans la désolation. Il faut toujours se réconcilier avec eux et les gagner par des présents.

Après tous les chagrins que j'éprouvai à Suez, je ne désirais qu'un vent qui m'en éloignât. Le lendemain à la pointe du jour nous levâmes l'ancre et allâmes mouiller à Gebel el Attam, à neuf milles de Suez. Nous fîmes peu de chemin parce que l'équipage ne pouvait manœuvrer sur le pont, tant il était couvert de ballots et de caisses. On passa la nuit à les arranger le mieux qu'il fût possible. Ce fut à notre première couchée que je me raccommodai avec le capitaine. Je lui rends justice. C'est un brave homme droit et incapable de faire une mauvaise action, mais il n'a que le titre de maître. Son second l'est activement parce qu'il est frère de celui qui a équipé le navire, et c'est bien le plus infâme coquin que j'aie jamais vu. L'eau qu'il nous donnait était infecte, pour en avoir de meilleure il fallait la payer une piastre la pinte. Le second jour nous fîmes vingt milles et mouillâmes à Coromandel. En ce lieu, dit-on, passèrent les Israélites quand, sous la conduite de Moïse, ils quittèrent l'Égypte...

Le troisième jour nous fîmes quarante milles. La mer s'élargissait et le mouvement des vagues agitait le vaisseau, je sentis tous mes maux se renouveler et fus très malade... Nous mouillâmes le soir au fond de la baie de Coromandel, auprès des bassins d'eau chaude. Enfin, le quatrième jour après notre départ de Suez, nous vînmes mouiller à Tor. Nous y arrivâmes à 10 heures du matin. L'impatience que j'avais de quitter mon vaisseau ne me permit pas d'attendre que l'on eût jeté

toutes les ancres. Je m'embarquai avec mes gens dans deux petits bâtiments du pays et me rendis à terre. J'avais une lettre pour le religieux du Mont Sinaï commis à la garde d'un hospice qu'ils ont à Tor. Nous nous y rendîmes et fûmes accueillis par ce bon moine avec toute la cordialité imaginable. Tor est un misérable village de trois cents maisons au plus. Il est habité par des Grecs et des Arabes, mais les Arabes y commandent. Toute l'Arabie Pétrée est divisée en plusieurs tribus qui l'habitent, et parmi celles qui composent l'ensemble de la nation la plus distinguée est celle de Beni Soliman. Le cheikh de cette tribu jouit d'un pouvoir reconnu par toutes les autres. C'est un détachement de ces Beni Soliman qui habite Tor et Suez. Le cheikh de cette tribu Absoufa Mirkhoud était alors à Tor, et son lieutenant à Suez, qui m'avait reçu avec bonté, m'avait chargé d'un très gros paquet d'étoffes pour son maître et il m'avait accordé une lettre de recommandation. La tribu à laquelle il commande est composée de neuf mille familles et il a des détachements jusques aux portes de Jaffa, dans une étendue de plus de trois cents lieues de pays. Le soir même de mon arrivée j'envoyai mon drogman saluer le cheikh et lui demander audience. Il me l'accorda sur le champ. Je lui fis porter ses effets auxquels je joignis un présent d'une caisse de liqueurs. Connaissant d'avance les goûts du cheikh, je ne craignais pas de l'offenser par un tel cadeau. Il me reçut au milieu de la place de Tor, assis sur une natte, vêtu d'un manteau de drap vert, jambes et bras nus. Il était coiffé d'un turban vert ainsi que les émirs. C'est un vieillard de soixante ans de fort bonne mine. Son air ouvert et franc m'imposa la confiance, je me sentis porté à l'aimer dès la première vue. Il me fit asseoir, m'offrit du café et me dit de revenir après la prière du soir chez lui. Je me rendis à 7 heures dans son palais, consistant en une tente couverte de

roseaux. Je le trouvai assis sur un sofa, et à l'instant il fit apporter de pleines marmites de pilauf et deux moutons rôtis. Après le souper, il me demanda le sujet de mon voyage. Je ne pus m'empêcher de lui dire que je m'estimais d'autant plus heureux de me trouver dans son empire que j'avais essuyé en passant à Suez, de la part du Pacha, des traitements qui ne me présageaient que des malheurs pour le reste de mon voyage. Il voulut connaître les torts du Pacha, puis il me dit : « Je jure sur Abou Bakr Omar et Amman que si j'eusse été à Suez j'aurais fait voler le turban de ce pacha au-dessus du mât de son vaisseau. » Le voyant en si bonne disposition je m'hasardai à lui porter mes plaintes contre le lieutenant du vaisseau dont j'avais essuyé tous les outrages imaginables. Je rendis justice au capitaine, mais je le suppliai de châtier son second. Le cheikh renvoya tous les gens, et quand nous fûmes seuls avec les drogmans : « Je ne puis, me dit-il, faire enlever ce lieutenant à son bord : ce serait outrager le Grand Seigneur avec lequel je suis en paix, mais je le ferai saisir à l'instant qu'il mettra pied à terre pour faire sa provision d'eau, et je te jure, mon cher hôte, me dit-il, que je le ferai tellement punir que ce sera la dernière offense que ce coquin fera essuyer à de braves Francs comme toi. » Le lendemain à 5 heures du matin, un de ses esclaves vint me chercher de sa part et m'annoncer qu'il était maître de mon scélérat. Je vole à la tente du Bey, je me prosterne à ses pieds et baise le bas de sa robe de bien bon cœur. En me retournant je vis mon ennemi... Au premier signe du Bey, on le dépouille, on le jette à terre, ses jambes sont élevées en l'air et attachées sur des poteaux, deux bourreaux arrivent avec des bâtons pour lui écraser les pieds... La vue de ce supplice, les cris du patient m'émurent au point que le souvenir de ses outrages ne pouvait plus m'irriter. Je voulus cependant résister à ce sentiment, mais

à peine le premier coup est-il asséné que mon premier mouvement fut de me jeter aux pieds du cheikh et de le supplier de le renvoyer... J'eus bien de la peine à obtenir grâce. Déjà il avait reçu huit coups, quand enfin le bey le fit détacher. On le renvoya sur son bord et le cheikh avant de partir lui dit : « Ce Franc se rembarquera sur ton bord pour se rendre à Suez : si tu ne m'apportes pas un écrit de sa main qui m'assure qu'il est satisfait de toi, à mon retour à Suez tu peux compter que ta tête me paiera ton insolence. »...

... En entrant chez nous, nous trouvâmes un esclave du cheikh qui nous ordonnait de venir chez lui. Nous nous y rendîmes. C'était pour nous souhaiter un bon voyage. Il nous donna un de ses gardes pour nous conduire au Mont Sinaï et nous ramener à Tor, et il nous assura que nous étions autant en sûreté avec ce seul homme que suivi par une armée, ce qui se trouva très vrai à cause du profond respect que portent à ce cheikh toutes les tribus du désert. Apres l'avoir remercié avec une sincère reconnaissance, nous nous préparâmes au voyage du Mont Sinaï. Nous nous procurâmes des chameaux et partîmes le lendemain à la pointe du jour...

Le premier jour de notre voyage en partant de Tor, nous fîmes onze lieues et arrivâmes bien à la vallée des Lettres, autrement nommée Gebel el Moukateb. Je voulus absolument y venir coucher, voilà pourquoi nous fîmes d'abord une aussi longue journée. En sortant de Tor nous traversâmes une forêt d'acacias qui entoure la ville et nous entrâmes ensuite dans les déserts. Ils sont infiniment moins tristes que ceux de l'Égypte, étant couverts de hautes montagnes et de défilés par lesquels il faut passer. D'ailleurs on voit souvent des forêts de palmiers au milieu des plaines couvertes de sables. Nous ne rencontrâmes pas un seul homme le premier jour de notre marche et arrivâmes

à la couchée à 6 heures du soir. Nous ne devions partir le lendemain qu'à 11 heures du matin pour arriver à 7 heures au Mont Sinaï. A 5 heures je fis lever tout mon monde et nous nous rendîmes à un lieu qu'on nomme la Vallée des Lettres. Ce sont deux rochers très élevés taillés à pic qu'un ruisseau a creusés. Il était à sec lorsque nous y avons été. De chaque côté du rocher on distingue des caractères inconnus taillés en relief. Cette vallée a neuf cents pieds de longueur et les rochers à droite et à gauche sont couverts de ces signes inconnus. Du côté de Gebel Moukateb on en voit entre autres qui ont au moins une toise de longueur très bien conservés. Je les ai fait dessiner avec la plus scrupuleuse attention.

Avant de quitter ces lieux, je voulus gravir une élévation qui domine le Mont Horeb. Elle est au pied de cette montagne. Je la gravis avec peine. Le rocher est granitique, d'un granit noir et blanc.

... Nous allâmes ensuite à l'église assister aux prières qu'on fit pour notre heureux retour. A 11 heures nous nous mîmes en marche sous la conduite de notre Arabe et nous n'étions plus éloignés que d'une lieue du Mont Sinaï dont nous apercevions déjà le sommet aride quand nous vîmes accourir au-devant de nous une troupe de gens à cheval. Ils étaient au moins cent, armés de longues lances et de pistolets. Ils s'abandonnaient à toute course pour nous joindre et poussaient de grands cris. L'effroi nous saisit, nous sautons sur nos armes, mais notre chef se retourna pour nous recommander sur toute chose de ne témoigner en aucune manière que nous étions sur la défensive. Il nous assura que si nous le laissions faire il ne nous arriverait aucun accident. J'ordonnai donc à tout mon monde de suivre mon exemple et d'exécuter les ordres de notre Arabe. Quand nous ne fûmes plus qu'à cent pas de distance, nous nous arrêtâmes. A l'instant que la troupe qui venait à nous

s'aperçût que nous faisions halte, elle nous imita. Nous étions à cinquante pas de distance. Alors notre Arabe défait la seste de son turban, l'attache au bout de sa lance et s'avance au grand galop devant cette troupe, il s'arrête ensuite à dix pas du chef. Pendant ce temps nous attendions notre sort avec impatience et quelque frayeur. Je m'imaginais que le pire qui pouvait nous arriver était d'être dépouillés et abandonnés au milieu du désert. Au bout d'un quart d'heure notre Arabe revint à nous et nous dit : « Les Arabes qui sont devant nous appartiennent à la tribu de Souali. » Je frémis à ce nom, me rappelant que Pococke la nomme la plus terrible des tribus. Je dis à notre Arabe : « Eh bien ! faut-il nous déshabiller ? — Point, point du tout » me dit l'Arabe, « mais donnez simplement un présent au lieutenant du cheikh qui va venir le recevoir à l'instant ». Nous défîmes nos malles et j'allais donner vingt piastres quand mon Arabe m'obligea à les cacher : « Une béniche de drap vert suffit. » Il en prit un aussitôt. Le cheikh Madi s'approcha. Je lui offris la béniche, il la prit, lut le firman du Bey de la tribu de Beni Soliman et le mit sur sa tête avant de le rendre. « Sois le bienvenu », me dit-il, « tu voyages avec le soldat de notre ami. Dieu te préserve de quelque accident. Le cheikh Ismaïl Sersen te prend donc sous sa protection, tu peux venir. » Nous nous rendîmes au milieu de ces fiers soldats. Le cheikh n'y était point. Il campait à cinquante lieues de là, mais ses lieutenants nous reçurent fort amicalement. On ne toucha à aucun de nos effets et sur-le-champ on nous servit le café. Nous nous mîmes en rond sur le sable, la troupe restant à cheval, nous bûmes le café et nous partîmes... A 6 heures du soir nous arrivâmes aux pieds du couvent des moines du Mont Sinaï. Depuis longtemps nous apercevions les sommets des trois montagnes qui entourent le couvent Sainte-Catherine, nommé ordinairement le monastère de Sinaï. Nous par-

vînmes au pied des murs. Ce couvent est placé au pied de trois montagnes dans un vallon très resserré. Il existe peu de solitudes aussi agrestes... Dès que nous fûmes au pied du mur, notre Arabe appela les moines à grands cris. Ils vinrent tous à une fenêtre élevée de trente pieds au-dessus du terrain où nous étions. Ils nous tendirent une ficelle pour recevoir nos lettres, et dès qu'ils les eurent lues, on descendit une chaise qu'on hissa avec un cabestan pour nous admettre dans l'intérieur. Notre Arabe fut reçu comme les autres. Cette précaution des moines n'est établie que pour éviter d'être obligés de donner des vivres aux Arabes, qui en demandent sans cesse et auxquels on ne peut pas toujours en fournir.

Dès que nous fûmes entrés dans le couvent, le supérieur me conduisit avec sa communauté à l'église. Selim et mon Arabe allèrent à la mosquée qui touche à l'église. Chacun rendit grâces au même Dieu suivant son culte, et je fus charmé de rencontrer dans un désert une tolérance religieuse aussi bien établie. Après avoir entendu quelques hymnes on me demanda si je voulais baiser les châsses de sainte Catherine. Je fis tout ce que je crus devoir plaire à mes hôtes et je baisai le squelette... Dans le huitième siècle, des esclaves de ce pays trouvèrent un corps embaumé. Ils assurèrent que c'était sainte Catherine. On le crut, cela nous est à peu près égal... Après que nous eûmes rempli tous ces devoirs pieux on nous conduisit dans nos chambres. Nous étions tous logés dans un corridor fort proprement et nos hôtes nous témoignèrent mille attentions. Mon premier soin fut de visiter le couvent. Il n'offre aucune beauté. il est vaste. C'est en ce lieu que souvent on exile le patriarche de Constantinople. Nous vîmes son appartement. En ce moment il n'y en a aucun d'exilé. Les chambres sont fort simples. Nous comptâmes trente-deux religieux fort ignorants, mais très honnêtes. Leur

régime de vie est très austère. Ils mangent peu et de fort mauvais ragoûts. Ils chantent toute la nuit la veille des fêtes, et la moitié des nuits les jours ordinaires. Ainsi si Dieu aime les estomacs à jeun et les cris discordants, il doit être satisfait. Cependant l'office se fait ici avec régularité. Le lendemain de mon arrivée j'assistais à leur messe...

Malgré toutes les représentations, nous quittâmes le couvent à l'entrée de la nuit, et en 48 heures nous arrivâmes à Tor. On nous avait fort effrayés sur le danger de traverser le désert la nuit. Cependant, la lune devant nous éclairer jusqu'au jour et mon Arabe me rassurant contre tous ces prétendus périls, nous nous mîmes en marche. Nous voyageâmes ainsi jusques à Tor, nous reposant le jour afin d'éviter la chaleur et nous n'éprouvâmes aucun accident.

Il ne nous restait plus rien à voir à Tor. Nous en partîmes le plus tôt possible et arrivons à Suez en vingt heures. Le lendemain je quittais Suez, ne voulant pas me retrouver avec le féroce Djezar Pacha. Arrivés au Caire nous y reçûmes votre lettre et sans hésiter nous revînmes à Alexandrie. En approchant du Caire nous fûmes maltraités par des Arabes Bédouins habitant les rives du Nil. Nous leur donnâmes de l'argent et en fûmes quittes pour cent piastres. Il y a une grande différence de ces Bédouins aux Arabes de l'Arabie. Ce peuple dégénère à mesure qu'il se rapproche des villes et ne conserve ses vertus que dans le désert.

Nous attendons ici le premier vent favorable et j'irai en droiture à Scio et à Smyrne... Au moment de quitter l'Égypte, je ne pense pas sans regret que je lui dis un adieu éternel...

REMARQUES SUR LES MÉMOIRES IMAGINAIRES

I

Je n'écrirai pas mes mémoires.

Les gens qui m'ont offensé, secrètement ou publiquement, — ces derniers, somme toute, ne sont pas encore innombrables — peuvent donc se rassurer, à moins que je ne me ravise, ce qui n'est guère à craindre. Il y a quelque chance qu'on ne trouve pas, dans mon héritage, une de ces belles poches de fiel, une de ces machines infernales à système d'horlogerie que la postérité préfère mettre sous séquestre jusqu'à l'effacement complet de toute une génération. S'il me fallait déclarer quelque chose à l'extrême frontière, ce serait un gros livre de raison, tenu fort négligemment, où, si nous en avons loisir, nous inscrivons nos visiteurs et les événements du jardin, les dates des premières floraisons et même des premiers fruits quand les gelées nous en laissent.

Il se peut que, ce révélant, je perde beaucoup d'intérêt pour les vrais amateurs, pour les mangeurs de chair crue. J'en serais si désolé que je veux m'expliquer là-dessus.

Je n'écrirai pas mes mémoires et j'en suis bien fâché, parce qu'à toute autre lecture je préfère justement celle des mémoires, celle de certains mémoires.

Je ne suis pas de ceux qui disent, d'une lèvre dé-

goûtée : « Moi, je ne lis jamais de romans. » Non, je lis parfois des romans ; mais ce qui trouve tout de suite le chemin de mon esprit, du moins à l'âge où l'on m'assure que j'arrive, ce sont les récits qui serrent la vie de très près et, notamment, les relations mémoriales.

Après bien des retours sur une si troublante conjoncture de sentiments, j'ai découvert ma solution. Je n'écrirai pas mes mémoires ; j'écris les mémoires d'un autre, des mémoires imaginaires.

II

Le barbier de Guellala loue, pour toute la journée, Hadj Chériff, le chanteur aveugle. Il existe encore des poètes épiques chez les peuples peu lettrés ou tout à fait illettrés. Pendant que les potiers djerbiens tendent la joue au rasoir, Hadj Chériff raconte de belles histoires qu'il semble improviser mais qui ne sont, pour la plupart, que des variations sur des thèmes illustres.

Le coiffeur français propose à ses patients une poignée de « quotidiens et d'hebdomadaires ». L'imprimerie a tué la poésie épique. Le vers aidait, soutenait la mémoire. L'imprimerie a mis la mémoire en vacance. La poésie épique est morte, mais les hommes ont toujours besoin d'histoires. Le roman moderne est un arrière-neveu de l'épopée primitive. Il comptera parmi les signes des temps individualistes. Il se peut que demain voie reparaître Hadj Chériff légèrement transformé : pour les repas en commun de la radio, pour les festins du disque, je veux croire qu'on va renouer la tradition épique.

En attendant, le récit imprimé porte à travers le monde la nourriture des hommes. Ils ne mangent pas tous la même cuisine.

III

Tel qui se croit las de soi-même et qui médite l'évasion n'a d'oreilles que pour les fées, de regard que pour les spectres, de confiance que pour le surnaturel, de soif que pour les mirages.

J'aime les fables. Que serait ma vie sans les fables ? Je marche au milieu des fables. Elles fleurissent dans ma prairie, elles se mêlent à mes pensées, elles sont mes pensées, elles sont moi. Je ne les distingue ni de moi ni de mon univers, de mon univers fabuleux. Conrad-le-loyal a tranché cette vieille querelle. Il écrit : « Le monde des vivants renferme à lui seul assez de merveilles et de mystères ; merveilles et mystères qui agissent de façon si inexplicable sur nos émotions et sur notre intelligence que cela suffirait presque à justifier qu'on puisse concevoir la vie comme un enchantement. Non, j'ai trop fermement conscience du merveilleux pour être jamais fasciné par le simple surnaturel. »

Si le merveilleux est en moi, je ne dis plus non à rien, je ne dis plus non à personne. Ni à Dieu, ni à ses anges. Le monde est prodigieux où je salue des prodiges.

IV

Cette religion du réel a des croyants, dont me voici. Elle a même des fanatiques dont je préfère ne pas être.

L'acheminement vers le réel, pour spontané qu'il soit, souffre et même réclame une méthode que je me garderai bien d'appeler une technique, ce mot étant sur le point de n'avoir plus aucun sens.

Le dégoût, la défiance que nous éprouvons pour certaines fictions suffiraient à nous incliner vers l'histoire. Mais l'histoire est souvent inhumaine ; les nations, les peuples, les groupes ne se comportent presque jamais comme des hommes, et plutôt comme des bêtes effrayantes. Il nous faut l'homme. Nous le cherchons, selon l'état de notre palais, de notre estomac, dans l'histoire anecdotique, dans les mémoires, les souvenirs, les journaux intimes. Petit à petit, grandit en nous le goût du fait pur.

Le véritable amateur de chair crue ne supporte plus ni les condiments, ni les sauces. Même pas un grain de sel, même pas une goutte de vinaigre, même pas un souffle d'estragon. C'est un grand raffinement.

André Bellessort avoue, car c'est un aveu : « Je vais souvent, hélas ! jusqu'à préférer l'anecdote toute nue, toute chaude encore de la vie, à l'anecdote habillée, parée, mise en œuvre et refroidie. J'aime, avant que l'artiste les ait travaillés, ces détails qui luisent parmi les débris de sa mémoire comme des parcelles d'or sur de la cendre. Ce sont là des documents sincères qui augmentent notre connaissance des hommes... »

C'est un aveu, je le répète. Je devine, à lire ces lignes, que le lettré baisse la voix, comme pour confesser un vice.

Vice notable, on le comprend, puisque l'amour de la vérité humaine peut, par degrés insensibles, nous conduire au mépris de l'art, seul moyen connu jusqu'ici d'exprimer cette vérité de façon forte et durable.

Bon sujet de méditation pour celui qui volontairement n'a jamais, jusqu'ici, distingué la vérité humaine de la vérité poétique.

V

Les délicats ont donc tendance à faire fi du composé, peut-être même à se détourner de l'ouvrage accompli.

Ils goûtent surtout les ébauches, les croquis, les préparations, en somme ce qui laisse à leur esprit remuant de la marge et du jeu. Les ouvrages de maîtrise ne laissent pas rêver toujours le lecteur excellent : ils visent — qu'on me passe le mot — ils visent justement à le maîtriser, je dis bien à l'assujettir.

VI

En 1926, André Gide a commencé, dans la *Nouvelle Revue Française,* la publication d'une chronique de faits-divers. André Gide appelle, fort justement, « beau fait-divers » un récit « capable de nous instruire, de nous apprendre quoi que ce soit de neuf en psychologie ». On imagine quel intérêt, peut-être même quelle espérance la lettre initiale de Gide a dû susciter chez les amateurs de fait pur, chez ceux que j'appelle, sans la moindre ironie, les mangeurs de chair crue. La vie, à l'état natif ! De l'humanité non traitée, franche de littérature, — si tant est qu'avec des mots, avec des lettres, on puisse éviter jamais l'inévitable littérature. De la vérité presque complètement nette d'artifice et même d'art ! Ce doit être, pour un palais délicat, le comble de la jouissance.

Je pensais, je pense encore, avec André Gide, et sans doute avec beaucoup d'autres, « qu'un récit est souvent d'autant plus émouvant qu'il est plus sommaire ». Ma curiosité fut grande.

La chronique des faits-divers a langui, semble-t-il et, depuis 1928, elle est en suspens.

André Gide s'est expliqué là-dessus, à plusieurs reprises, avec pertinence et clarté. « Il me faut bien reconnaître, hélas, écrit-il, que la plupart des lettres, assez nombreuses, que j'ai reçues au sujet de cette chronique de faits-divers, m'ont déçu. » Et il dit encore, l'expérience achevée : « Il est temps de l'avouer aujourd'hui : au fond, je ne crois pas beaucoup aux faits-divers. »

Sous le titre général « Ne jugez pas », et sous la direction du même expérimentateur, on a commencé de publier, en 1930, une série de documents sur des « affaires » qui « échappent aux règles de la psychologie traditionnelle ». En trois ans, la collection n'a présenté que trois livres. On m'assure qu'elle n'est pas abandonnée.

Il apparaît d'abord que les beaux faits-divers sont probablement plus rares que les bons romans. Il est en outre possible et même probable que le public, dont on sait bien qu'il ne méprise pas cette venaison, préfère la chercher lui-même dans les taillis de la grande presse. Les amateurs délicats, ceux à qui pareille chronique et pareille collection épargneraient le dépouillement des journaux, les amateurs délicats sont peut-être en nombre très faible.

Le bilan de l'expérience peut s'exprimer ainsi, dans le style des affaires : petite offre, petite demande.

C'est un suprême raffinement que de renoncer à tous les raffinements de l'art. Mais qui parle de renoncer ? André Gide choisit des faits-divers. Choisir, c'est œuvre d'art.

VII

L'auteur d'une anthologie où la guerre est narrée,

justement, par ceux qui l'ont faite, ce que j'approuve sans détour, déclare que « dans un aussi grave sujet, la littérature est vaine ». Et je suis de son avis. Là-dessus, ayant à choisir quelque fragment de mes ouvrages, et, par exemple, entre un récit « d'une brutalité nue »[1], sans la moindre fiction apparente, et certaine de ces « histoires délicatement ciselées et alternées »[2] qu'il paraît que l'on peut trouver dans mes livres, l'auteur de l'anthologie se prononce, naturellement, pour le récit qui lui semble « d'une brutalité nue ».

Si j'ai la parole au débat, j'affirme que, malgré son apparence historique, le récit choisi pour sa « brutalité nue » est, à mon sens, moins que les autres, près de la vérité totale.

Que la faveur accordée par le public aux narrations composées, en d'autres termes aux œuvres d'art, ait irrité les commentateurs, les hommes de laboratoire, c'est assez compréhensible. On a, dans ces derniers temps, essayé d'opposer aux narrations composées les ouvrages réputés exempts de fiction, les carnets de route, les « journaux de marche », les recueils de correspondance.

Il est impossible de mesurer la part de fiction que le narrateur le plus rustique introduit à son insu dans l'exposé d'un fait, dans la peinture d'un état d'âme, dans la relation d'un groupe d'événements.

Les « papiers » et les lettres des combattants forment à coup sûr un trésor de vérité humaine. On y peut discerner de grandes beautés. On y voit luire à tout instant de purs éclats de réel. De tels écrits présentent-ils généralement les propriétés organiques, les conditions de structure qui leur permettraient de trouver

1. Il s'agit de *A Verdun*, dans *Vie des Martyrs*, 1914-1916.
2. Il s'agit de *Histoire de Carré et de Lerondeau*, dans le même ouvrage.

leur chemin, de voguer longtemps, d'atteindre un but que, souvent, ils ne visent même pas ? Je laisse la question sans réponse.

Tous les carnets de route rédigés par les guerriers de Troie se sont perdus au détour des siècles. Il ne reste que l'*Iliade*.

VIII

J'aime la lecture des mémoires. Ce n'est point un goût exclusif. Je ne suis pas un pur mangeur de chair crue. Je ne suis pas un fanatique du fait. J'aime aussi l'œuvre d'art. Je ne dis pas « j'aime surtout... » peut-être par pudeur. Je veux le réel et qu'il me soit offert avec art. J'aime d'abord la vérité, la vérité naturelle. Et la vérité n'est naturelle qu'au prix d'une savante préparation qui, le plus souvent, est une préparation simplificatrice et non pas amplificatrice, et non pas nécessairement ramificatrice.

Est-il possible que cette passion d'art disparaisse un jour du monde humain ? C'est parfaitement possible, ou qu'elle se transforme. L'éternité est longue. L'homme n'est pas fini dans son histoire. La passion d'art peut s'éteindre, renaître, s'éteindre encore, subir des modifications que je me garderai bien d'imaginer. Ne songeons qu'à l'éternel, mais soyons raisonnables avec les mots. Je parle, modestement, pour une légère période de dix mille ans, par exemple, bail renouvelable.

IX

Quel médecin, soignant une otite, n'a pas, dans son cœur, refait logiquement l'oreille moyenne ? Quel microbiologiste n'a pas recomposé de façon sensée le

cycle de la fièvre récurrente ou du typhus exanthématique ? Que de biais et que d'obstacles ! Quelle solution difficile pour un problème aussi simple ! Pour que la maladie vive, pour qu'elle passe de l'homme à l'homme, il lui faut des intermédiaires, des réservoirs de virus, un concours de circonstances non pas ingénieux et infaillible, mais chanceux, dérisoire. Nous autres hommes, nous nous étonnons là-devant comme devant un miracle d'équilibre instable et de scabreuse absurdité. Je dis bien : étonnement et non pas admiration, car les Français ont deux mots où les Latins n'en avaient qu'un.

Le système de reproduction d'un grand nombre d'animaux et de plantes nous inspire, toute curiosité satisfaite, une pitié mêlée de quelque peu de mépris, même si nous ne sommes aucunement fier de notre lot spécifique. Nous murmurons : « C'est étrange », ce qui veut bien dire étranger. Les tourmentés y cherchent un instant quelque thème pour d'atroces rêveries voluptueuses. Mais l'intelligence humaine ose parfois juger et sourire avec dédain.

Pour une cervelle bien faite, ouvrage de la nature, il est exceptionnel que l'ordre naturel des faits n'appelle pas la correction. La nature n'a vraiment qu'un sens et nous en avons plusieurs.

Au point culminant d'une vie de recherche et d'observation, Charles Nicolle écrit :

« La vie ne connaît pas la raison. »

« Au regard de notre intelligence, la nature est imbécile. »

« Toute œuvre humaine est imparfaite. Celle de la nature l'est davantage. »

« Nous devons avoir plus de foi dans notre action rapide et logique que dans les voies obscures, hypothétiques et à longue échéance de la nature. »

Le savant qui parle ainsi pense à toutes ces mala-

dies dont l'histoire est, pour l'intelligence humaine, à tout le moins déconcertante. Nous savons bien, nous, les hommes, que si nous entreprenions d'anéantir une espèce, nous y réussirions bien plus vite et bien mieux que le bacille de la peste.

Il ne s'agit pas, pour l'homme, de rivaliser au hasard, de reproduire une disposition histologique ou de répartir des pigments selon de surprenants desseins, mais bien d'ordonner des faits, d'enchaîner des événements, de composer un ensemble de causes et de résultats.

X

Je comprends mal qu'un poète entreprenne d'écrire des mémoires à prétentions historiques. Ce doit être le propos d'un homme qui songerait à se défendre, ou bien même à se venger. Le besoin de rangement et de classification pourrait aussi poindre un poète. Mais je ne serai jamais dupe, car je sais qu'un vrai poète, s'il s'attaque à l'histoire, ne peut pas ne pas mentir.

Non d'ailleurs sans omissions, mécomptes, fautes de lecture et de copie, le scribe savant s'efforce d'arrêter sur ses registres une vérité qu'il veut, qu'il crie, qu'il répute pure et complète. On ne peut dire que le poète poursuit la vérité, puisqu'il la crée.

Dostoïevsky peint, dans l'*Idiot*, un vieux général menteur qui tient, sur le mensonge, des propos plaisants et notables. « Il y a, dit-il, des gens qui ne mentent que par amitié, en quelque sorte, afin de procurer par là plus de plaisir à celui avec qui ils causent. »

La vérité poétique est la seule, à mes yeux, la seule qui mérite mon amour. La vérité poétique n'est jamais superposable à l'autre, la juridique.

Je n'écrirai pas mes mémoires : j'aime trop la vérité

pour laisser à l'histoire le soin de m'en proposer une image misérable, boîteuse et parcellaire.

XI

Tous les mémoires sont ou naïvement ou savamment adultérés par l'art et la passion. Sinon, froids, vains et négligeables.

Certains hommes politiques paraissent parfois grands jusqu'au jour où ils font la sottise de dicter leurs mémoires. Ces mémoires rampent sur des faits connus et jugés de chacun. Privés des éclairs et des allègements de l'invention, privés le plus souvent du don et du goût de l'invention, les politiques nous paraissent alors petits, pâles et ridicules, fantoches dans le tourbillon. Défiez-vous, messieurs, défiez-vous, ou bien payez d'audace et devenez romanciers.

Si je lis des mémoires à prétentions historiques, ou j'accepte d'être dupe, ou j'use de mon droit d'interjeter appel.

On aurait tort de croire que le fait, pour un homme, de raconter sa propre vie lui donne sûrement plus d'aisance, plus de flamme, plus de couleur et surtout plus de naturel.

J'ai, pendant une retraite, commencé d'écrire des mémoires, un récit de ma vie personnelle. Je n'ai pas persévéré. J'eusse laissé, de mon temps, de mes proches, de moi-même, une idée incohérente. Je me peindrai beaucoup mieux en renonçant à me peindre, en peignant d'autres que nous.

Écrire ses mémoires, cela suppose beaucoup d'orgueil. J'aime la vérité poétique plus encore que je ne m'aime.

Il faut une grande présomption pour s'imaginer que l'on est plus intéressant que ses héros, plus inté-

ressant que ses rêves. Une grande présomption ou une grande modestie ?

Ma vérité personnelle souvent m'intéresse moins que la vérité poétique. En certaines de mes actions, en certaines de mes pensées, je me sens trop particulier pour me découvrir un intérêt général. Alors, silence !

XII

Je possède une mémoire non pas dilatable à l'infini, mais spacieuse et de maniement aisé : on la cite parmi mes proches, on me l'envie. C'est un excellent instrument.

Si je racontais ma vie, il y a des mois entiers, peut-être même des années dont je ne saurais rien dire. Les documents écrits, les souvenirs externes — la correspondance, par exemple — se trouvent en contradiction avec le souvenir interne, le souvenir que l'on peut dire vivant parce qu'il se nourrit, se transforme s'altère et meurt. Les documents écrits me rappellent parfois, avec une vaine indiscrétion, des faits totalement morts à ma vie. Il arrive qu'ils ne portent même pas mention d'événements qui, depuis leur naissance, n'ont cessé de grandir en moi. Entre le document écrit et le souvenir que je dis interne, s'il me fallait faire un choix, c'est souvent le papier que je devrais récuser.

La hardiesse des glossateurs est parfois bien touchante. On cite, en Allemagne, l'anecdote de ce scribe qui, dissertant sur un passage des *Mémoires* où Gœthe parle de l'amour qu'il éprouva pour une femme, déclare avec sérénité : « Ici, Gœthe se trompe. »

Toutes les conversations historiques sont controuvées. Le reporter qui, pourtant, travaille crayon et papier en main, tire de nos entretiens des monstres extravagants que nous ne reconnaissons jamais.

XIII

J'appelle un été de ma jeunesse. Il s'en présente deux ou trois. Ils se montent les uns sur les autres, se bousculent, se confondent, s'éblouissent mutuellement. Je ne peux les séparer qu'en les mutilant, qu'en sculptant à même la chair.

J'appelle un jour d'été. Il vient un petit restaurant du boulevard Saint-Germain. Je suis assis à la terrasse. L'ombre des arbres balaie doucement le bitume. Je vais, dans une heure environ, passer un examen à la Faculté de médecine. Le garçon m'apporte une serviette avec deux œufs sur le plat.

Pourquoi ces deux œufs sur le plat ? De quelle faveur saugrenue jouit cette méchante nature morte ? Est-ce un jour notable entre les jours ? Une minute d'émotion exceptionnelle ? Mais non, cet examen est vraiment sans importance. Je ne sais plus, aujourd'hui, ni ce qu'on m'y a demandé, ni quelle porte il devait m'ouvrir, ni sa place dans la suite de mes études. J'en ai passé beaucoup d'autres dont je ne me rappelle rien. J'ai mangé mille repas au clair des soleils d'été. Pourquoi ces deux œufs sur le plat ? Pourquoi ce choix arbitraire ?

Que j'appelle un autre repas entre plusieurs milliers de mes repas d'étudiant, et je vois, presque tout de suite, une demi-portion d'épaule froide. Je l'ai mangée un soir semblable à mille autres soirs. Tout le reste est digéré dans un ténébreux néant, mais cette demi-portion, je la vois, je la sens. Elle est toujours là, devant moi, sur la table de marbre tacheté. Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Je ne trouve aucune raison à cette élection fantaisiste.

Le souvenir externe est incompétent. Le souvenir interne est lunatique.

Tout cela n'a point de sens. L'œuvre d'art veut un sens. L'homme veut un sens. Il me semble bien que l'homme veut un sens.

Donner l'illusion de cette incohérence naturelle est parfois souhaitable. Mais il faut donner cette illusion avec un art parfaitement sûr, ordonné, invisible, cela va sans dire.

XIV

Comme nous roulions dans la campagne de Bizerte, B*** m'a raconté l'histoire des montagnes qui vont en pélerinage à la Mecque. Cette histoire est belle et plaisante. Je l'ai soigneusement enchâssée dans un chapitre du *Prince Jaffar* et placée sur les lèvres du chaouch Habib qui en connaissait beaucoup mais ne connaissait pas celle-là.

Mon travail achevé, je le montre à B*** pour le remercier et lui faire hommage. Le voilà tout étonné : « Ce n'est pas moi, dit-il, qui vous ai conté cette histoire. Je l'ignorais de tout point. » Je me suis peut-être trompé. J'interroge alors Nicolle. Il ignorait aussi l'histoire. Et de même Conseil et Gobert. Mes sources ne sont pas innombrables. J'en ai bientôt fait le compte, bientôt passé la revue. Il faut donc me résigner. Cette histoire-là, j'ai dû l'inventer sans le savoir. J'en ai d'ailleurs inventé quelques autres, mais, en général, je le savais.

Nous avons déjeuné, Blanche et moi, chez le peintre V***. Le soir, à la maison, je raconte cette visite en présence d'autres amis. Je rapporte des anecdotes, des mots. L'un surtout me paraît frappant, car il peint V*** à merveille. Le voici : « De grands peintres, s'est-il écrié, de grands peintres, dans l'époque actuelle,

il y en a combien ? Quatre ! Matisse, Derain et Utrillo... » Tout le monde trouve le mot parfaitement caractéristique. Dès que je suis seul avec Blanche, elle me déclare, elle m'affirme que V*** n'a rien dit de tel. Alors, c'est qu'il l'a pensé, et que j'entends les pensées.

Une expérience amicale. Je dis à Tristan Bernard : « Ce propos surprenant, où l'avez-vous tenu ? Est-il vraiment de vous ? » Tristan Bernard ferme les yeux. Chaque poil de sa barbe se met à friser individuellement, avec entrain, ce qui marque l'intérêt. Il murmure : « Rappelez-moi ce propos et, s'il est bon, je le prends ».

Alfred Vallette — c'est lui, à moins qu'il ne prouve le contraire — a connu certain écrivain qui rédigeait lui-même — je vous demande un peu — ses articulets de publicité et qui l'oubliait assez bien pour dire, au bout de quelques jours, et le plus sincèrement du monde : « Ce que tel journal écrit à mon sujet, vraiment, c'est bien remarquable. »

N'abusons pas des ana. C'est une maigre pitance. Juste ce qu'il faut pour enluminer une page, pour éclairer le discours.

(à suivre) GEORGES DUHAMEL

LE VOYAGE DES DARDANELLES

I

Entre les vieilles planches qui branlent monte l'appel d'un gouffre obscur. Mais je rejette mes yeux aux alentours où le soleil sur des surfaces d'ardoises et de blé tendre s'appuie solidement. L'église, dont chaque jour j'occupe le clocher, est située vers le haut d'une de ces pentes indéterminées qui, en se recoupant en des lointains fuyants, font vaste cette contrée. Contrée aplanie par les labourages séculaires, contrée plate où de mon perchoir le pommelage des arbustes, le foisonnement des haies et les rideaux tirés du feuillage n'amusent plus ma vue comme quand j'ai pied à terre et me promène à ras du paysage.

Il y a une grande route qui monte doucement cette pente peu sensible. La petite ville normande est aux deux bords de cette route, et l'étroit et oblong quadrillage de ses rues qui enserre autant d'arbres que de maisons est comme une barrière en claire-voie renversée sur l'herbe verte.

Du côté de la route opposé à l'église, mais un peu plus bas, le parc de Guivre, à l'orée de la ville, est une campagne dans cette campagne toute aménagée ingénument. Les proportions du château lui-même sont justes, et les ornements ne paraissent que l'épanouissement de ces proportions. Avec ses mascarons Louis XV,

cette construction secrètement savante ne paraît qu'une grande maison, culminement de toutes les maisons, de toutes les fermes du pays. Ici, l'on oublie une amère différence entre la ville et la campagne. C'est encore le temps où la ville imbue dans la campagne ne faisait que lui renvoyer par le truchement de ses architectes la fleur de ses sûrs enseignements.

A l'autre bout de la ville, il y a un autre château, réduit à une tour fruste. C'est là qu'est né Guillaume, dernier duc de Normandie et premier roi normand d'Angleterre. Souvent quelques-uns parmi les plus anciens de nos voisins anglais viennent, dans de nobles autos, voir le nid d'une de leurs lignées. La Normandie a conquis l'Angleterre, mais l'Angleterre le lui a bien rendu : les ancêtres de ces touristes ont souvent chevauché par ici. Que de tiraillements entre voisins, et il a fallu bien du temps pour que les uns et les autres se séparent. Enfin, la mer a coupé une race entre deux patries.

En haut de la côte, non loin de mon observatoire ajouré, il y a une masse de bâtiments énorme, insolite. Ce lot de maçonneries administrativement raides et mornes, sont de notre âge ; ce sont des casernes. Ordonnées et puantes, elles renfermaient la vie, d'ailleurs campagnarde et familière, d'un bataillon. Mais derrière ces murs abstraits, on ne tenait qu'une part de la jeunesse de la région. Le reste était parti par ce chemin de fer qui, prenant en écharpe le parc de Guivre, dans une agression grossièrement intellectuelle, l'a réduit à une étroite futaie. Les deux autres bataillons du même régiment s'étiolaient à deux pas de la place de l'Opéra, à la Pépinière, au sein du surnombre citadin.

Le soleil sur la campagne peint les beaux verts des blés. Il n'est pas une heure de l'après-midi. Tout somnole dans le bourg qui s'enlise dans tous ces verts préparés autrefois par les mains d'hommes sans doute

endormis là dans ces maisons pour les premières siestes de l'année. C'est la paix.

Non, c'est la guerre.

La grosse caserne n'est plus que le centre trop étroit d'un catastrophique rassemblement d'hommes qui bourre toutes les maisons de la ville et jusqu'aux hameaux environnants. La petite ville est gonflée d'hommes et pourtant il en est déjà parti pour la plus grande de toutes les villes, bien plus grande que celles où dans des garnisons on les faisait autrefois attendre, cette ville-taupinière qui s'étend par le travers de l'Europe et qui remplit la terre de dix millions d'hommes vivants ou de cadavres.

Voilà qu'en bas de mon clocher, la petite place ravinée et qui s'en va tout de biais et tout en pente, s'anime. C'est le rassemblement de ma compagnie de dépôt pour le rapport quotidien.

Je ne vais pas me déranger pour ça. Je n'en fais qu'à ma guise. Il n'y a, du reste, que laisser-aller dans ce dépôt où les hommes et les officiers marqués pour la mort sont confondus dans une sournoise complicité. Seul, le commandant, honteux de n'avoir pas mérité un bataillon au front, s'agite au milieu de la mollesse réticente de cette foule. Il n'obtient que de vagues exercices, de vagues services en campagne. Les vétérans, il ne peut les remuer, inertes ou au besoin hargneux. Seuls, les vétérans qui ont été détachés à l'instruction des recrues dans un village écarté, payent d'un zèle bourru quelques mois de vie. En ce début de 1915, après les tueries de Champagne et en attendant la première offensive de printemps, l'armée se complaît dans son inertie, cette inertie élastique qui a donné la Marne ou Charleroi. Nous sommes là dans nos petites capoues rurales.

Je suis doublement tire-au-flanc comme ex-blessé et comme bourgeois. On s'imagine que je suis fils de quelque

colonel — c'est une façon d'exprimer mon immunité. Quand je ne file pas sur Paris par Colbeuf, je suis dans ma chambre à l'hôtel du Cerf-Couronné. Là, je rêve aux femmes, je lis *l'Action Française*, *l'Homme enchaîné* et le *Journal de Genève* — pour me faire une opinion sur le secret des événements. Et n'y voyant goutte, je me rabat sur Pascal — très lu pendant la guerre. Ou je fais de petites orgies avec les bourgeois du régiment.

Quelquefois, je vais au château où la famille de Guivre poursuit son vain rêve, enserrée par les cantonnements d'une démocratie qui célèbre le soir par des libations tristes mais gueulardes le droit de l'homme à faire la guerre. Par une porte de derrière, le vieux M. de Guivre, qui est ancien marin et astronome, charmant vieux sage à la barbe folle, avec ses sabots et sa pèlerine endeuillée, se sauve jusqu'à mon église où dans une pénombre épouvantable il ressasse sur l'orgue les thèmes continus de la sacrée mathématique.

Depuis qu'il fait beau, je monte tous les matins sur le clocher branlant pour voir avec béatitude toute cette aventure saugrenue se noyer dans les verdures étalées à perte de vue.

Mais on sait que je suis là et on m'appelle.

— Dis donc, sergent, on demande des volontaires pour le corps expéditionnaire de Turquie.

Je suis là au milieu du carré. Tous évacués. On se connaît de Charleroi, de la Retraite ou de Champagne. Des paysans et Parisiens plus ou moins alcooliques : ceux-ci ont la face verte, les autres l'ont rouge. Des uniformes multiformes. Un bariolage et un débraillé tout à fait réussi pour le XVe siècle, peu rassurant pour une guerre du XXe.

— La compagnie donnera vingt volontaires pour le régiment que forme le corps d'armée. On touchera deux bataillons à Lyon.

Je frémis. Je rêvais de Turquie depuis quelque temps,

n'ayant pas pu passer dans l'armée anglaise où j'aurais eu un costume net et participé à quelque chose d'un peu plus soigné et relevé en apparence que notre hétéroclite tumulte. D'ailleurs, tout le monde rêvait à quelque Turquie ou Maroc et chaque régiment, en se réveillant le matin s'imaginait un instant embusqué en bloc, transporté dans un pays de rêve. C'était un pays où l'on tuait les autres êtres sans être tués et où l'on finissait la guerre. On était séduit par cette idée de mouvement tournant qui nous éloignait du théâtre principal des hostilités. Il nous semblait urgent d'aller chercher les Allemands là où ils n'étaient pas. Les Turcs nous paraissaient des adversaires pittoresques, distrayants — et pénétrables.

Je regardais mes bonshommes. Pour eux, on allait ailleurs. Tout semblait préférable à ce sol natal, si peu sûr. Mais quand même, volontaires ? Ils n'avaient pas l'habitude de vouloir, ils avaient l'habitude d'être voulus. Alors ils me regardaient.

Ils me gobaient. J'étais feignant comme un loir au Dépôt, ayant été assez entreprenant dans un certain bois en Champagne. Je les comprenais et pourtant ils savaient que j'avais ma philosophie qui n'était pas la leur. Ainsi j'étais dangereux comme tous les chefs, mais d'une autre manière qui les changeait, pas hypocrite. Ça s'arrangeait comme si je leur disais : « Ne faites pas trop ce que je fais, parce que j'ai des droits que vous n'avez pas, vous le savez bien. Ces droits, j'en use avec un regret ironique de l'impossible perfection, mais pourtant j'en use. Et d'ailleurs ce que je fais de mal, je le fais peu et je le fais bien. Et vous ce que vous faites de mal, vous le faites trop et mal. Quand vous vous saoulez, c'est comme des cochons, et moi, c'est comme un psychologue, curieux de nouvelles déductions. Il y a de bons et de mauvais chefs — qu'ils soient sortis du rang, ou qu'ils aient de l'éducation : je suis un bon chef, c'est-à-dire un fin démagogue. Comprenez mes demi-mots. »

Il n'y avait pas d'officiers à ce rapport. Seulement un adjudant de réserve et un gros sergent-major. Alors je leur dis :

— Moi, j'y vais.

— Alors, on y va, dirent-ils. Tu parles qu'on y va.

Alors je me retourne et je dis : nous y allons. Sur les autres faces du carré, ils n'étaient pas aussi éveillés. Alors d'un coup, toute la face du carré, toute la section part pour Constantinople. Ces Normands, toujours voyageurs. D'ailleurs la moitié de ma section, c'était des Parisiens.

Il y avait Minet qui était fils d'un charcutier du faubourg Montmartre et apprenti machiniste. Il y avait Muret qui était acrobate et maquereau. Des paysans et des ouvriers ou petits employés. Il y avait Le Sénéchal qui, plus tard, fut bien content parce que Germain de Guivre, dont il était un des fermiers, partit aussi dans les muletiers. Germain de Guivre était le dernier peintre d'Europe.

II

Le régiment était dans ses trains entre Lyon et Marseille. A Rouen, il avait mélangé dans son fonds les Normands et les Parisiens. A Lyon, il avait avalé les Bourguignons et les Auvergnats et des gens de par là ; et des Poitevins et des Gascons. Il s'en allait, gros corps inconnu, vers la mer et les pays étrangers.

Ma section s'était complétée de quelques clients inattendus. On avait déjà besoin d'hommes, alors on avait puisé dans les prisons. J'avais reçu trois repris de justice et interdits de séjour, dont un assez difficultueux. Dans un sombre renfoncement anti-social, prêt à donner sa vie pour sa vie, c'est-à-dire à risquer douze balles pour tâcher de sauver sa peau, il ne me blairait pas, et je le craignais. Mais avec les deux autres qui étaient

copains intimes et mutuellement répondants dans une entreprise de filochage discret et mesuré, ça pourrait aller.

Nous étions arrêtés le long de la voie au milieu d'une garrigue provençale qui paraissait bien sèche à nos Normands, déjà un peu turque. Les hommes descendaient pour rigoler, pisser. L'éternel civil de bonne volonté arrivait pour remplir les bidons. Mais j'étais soucieux.

Pietro, sur le ballast — encore un qu'on avait touché à Rouen — était saoul. Pietro, clown au cirque Medrano, était haut comme ma botte. Il était affranchi, lui aussi, mais dans un genre tapageur, avec pourtant des dessous de cautèle. Aucune vergogne, une malignité véroleuse, et dans son sac des tours sordides. Tout cela, je l'avais deviné au premier coup d'œil.

J'engueulais Pietro, mais mon engueulade mal partie n'avait pas trouvé le joint et Pietro se butait. Le train sifflait, le clairon claironnait, et Pietro restait en carafe en bas du ballast, attendant contre tout espoir son bidon qui ne revenait pas.

— Pietro, j'en ai marre de tes histoires. Tu commences à me faire suer sérieusement. Si tu continues, je...

— Ben quoi, mon bidon, c'est la propriété de l'État, je te dis.

— Pietro, je vous prie de ne pas me tutoyer. Si vous ne montez pas, je vous raye de mes petits papiers.

Que pouvais-je contre lui ? Que pouvais-je pour lui ? Seuls, mes deux poings auraient pu tout arranger, en le cognant une bonne fois. Mais je n'avais pas de poings.

Le train s'ébranlait. Voilà le bidon qui arrive porté par un garçonnet qui court, essoufflé mais faraud. Pietro dont les jambes commençaient à remonter le ballast, redégringole, la tête la première.

Le train marche, plus de doute. Alors je me retourne vers les deux copains interdits de séjour.

Ils bondissent sur la voie, empoignent Pietro et le hissent trois wagons plus loin, en queue du train.

L'ordre règne dans la famille, mais Camier, le méchant repris de justice, me jette un regard de menace. Son point d'honneur l'oblige à être contre un chef qui gouverne par la ruse plutôt que par la force, car entre lui et la société ce ne peut être qu'une question de force.

III

Le régiment, français de la tête à la queue, déboucha du fond des provinces dans une Marseille étrange, plutôt étrangère. Au premier abord, Marseille paraissait encore française, comme l'intérieur des provinces, même à des Normands et à des Auvergnats. Marseille était peut-être une ville de boulevards gris, une ville du Nord où il fait chaud en été. Mais en y regardant de plus près, on voyait de drôles de gueules. C'est immense et énorme. Bah, une grande ville. On en a vu d'autres. Mais il y a une poussière grise au milieu de laquelle on est dénué, tout d'un coup. Ce n'est pas un gris, une poussière qu'on connaît. C'est ailleurs. D'un quartier éloigné, nous allions vers un autre quartier éloigné. Je ne reconnaissais pas Marseille où j'étais passé, enfant, pour aller à Cannes.

Le régiment trouvait qu'il faisait chaud. Le régiment puait le pied crasseux et graissé à pleins bords, la rue lui rendait une odeur d'aisselles. Tout engoncés dans nos nouveaux uniformes bleus qui justement étaient faits pour le pays que nous quittions, nous allions lourds, avec nos armoires à glaces, chétifs et roides, avec des parties puissantes et musclées, et aussi des dos ronds, en tous cas une inaptitude complète aux croisades.

Nous étions trois mille. Un régiment tout neuf comme s'il n'y avait pas eu déjà cinq cent mille tués, sans

compter les prisonniers, les estropiés, les vénériens, les découragés.

Nous allions entre deux trottoirs où s'étonnait une population qui n'en avait jamais tant vu depuis les anciennes guerres ou révolutions. La Méditerranée commençait vraiment à se remuer. Au même moment, l'Italie entrait dans la guerre. Le contre-coup de cette nouvelle levée, après les arrivages d'arabes et de nègres, les convois australiens, les escales japonaises ne bouleversaient pas tant Marseille que cette descente de la France du Nord. Mais ce bouleversement restait obscur et la foule ne trouvait pour l'exprimer que les pensées apprises : braves petits soldats ou pauvres petits. (C'est un fait que les soldats français sont petits — sauf moi et Muret l'acrobate. Mais Pietro dans le petit exagère. Et sa démarche à ras de terre est une insulte à l'idéal militaire).

Je m'étonnais, du reste, que cette foule pût lâcher seulement un instant tous les chiens qu'elle avait à fouetter. Il y avait là des femmes qui avaient perdu leurs maris et n'avaient pas trouvé à le remplacer, d'autres qui le remplaçaient sans l'avoir perdu. Il y avait des orphelins. Des prostituées. Des bourgeois inquiets. Des ouvriers engraissés. Des nouveaux riches, très affairés. Mais ce qui embrouille tout et confond tout, c'est la musique militaire.

Tout prend un sens dans ce boulevard, tout va dans un sens. On emboîte le pas à une vie ramassée et raccourcie qui sait où elle va, à la mort. L'œil fixé sur ton but, tu trouves ton rythme. Un rythme, c'est énorme, ça suffit. Le premier rythme qui passe. C'était plein de nègres, de Chinois, d'Indous, et d'un tas de gens qui ne savaient pas d'où ils étaient — ils étaient nés dans le grand tunnel où entre les deux tropiques la misère et le lucre se battent et copulent — mais qui nous emboîtaient le pas. Du moins, nous le croyions. Tout ce

rythme affolé des usines, du port, des bordels, de la police, des hôpitaux, des cafés, des familles, se tassait dans le rythme de notre clique. S'en allant contre le Turc, à tout hasard, le régiment provincial et campagnard s'avançait à travers ce pays d'étrangers, qui était aussi une vieille ville de province, pleine de familles vigilantes. La vieille France se raidissait, et une ancienne élite largement aidée par une démocratie avide de gros salaires et de petites rentes en profitait pour gagner de l'argent et consolider un empire.

Et moi, j'étais là dedans, perdu, me perdant, ivre de perdition. Oubliée, ma personne bourgeoise. Une fois de plus je me jette dans la guerre, dans la foule, dans la cohue armée. Ah, cette fois-ci, c'est la bonne. Je n'en sortirai plus, je ne veux plus en sortir.

IV

Mais, avant de me perdre, encore moi une minute, encore une petite aventure individuelle. Avant de quitter ce rivage, fausser compagnie une dernière fois à ce régiment qui m'a séduit par l'absurdité de son destin collectif.

Le régiment s'en était allé camper dans un Luna-Park ou parc de la Lune abandonné ; il faisait ses litières parmi les montagnes de carton-pâte et les toboggans dont les pentes vides filaient vers le ciel.

J'étais de service, ce soir-là : mais l'autre sergent qui avec moi encadrait la section et qui était un vieux retraité corse, engagé volontaire dans l'active, s'empara avec amour de la consigne que je laissais tomber. Je me rendis dans les beaux quartiers et j'entrai dans une pâtisserie — chez Vogade — avec Bailly, un jeune brancardier ramassé à Rouen ; et je tombais à bras raccourcis sur la première bourgeoise venue.

Elle goûtait avec sa sœur et les enfants de sa sœur.

« Ce n'est pas tout ça », lui dis-je entre deux éclairs au chocolat. C'était une de ces brunes, maigres, de ces chèvres efflanquées.

Elle me regarda avec des yeux blancs, elle qui les avait si noirs. La sœur se hâta de payer les éclairs et emmena les enfants, ce qui prouva qu'elle était de mèche, et je rejoignis la chèvre sous une porte cochère.

D'une voix sèche, elle me demanda quelques renseignements sur mon état-civil. Le désir — une fois de plus — lui serrait la gorge, mais elle ne perdait pas la tête. Elle administrait son caprice comme une affaire, qui devait être preste, discrète, profitable.

— Vous restez à Marseille quelques jours ?

— Nous ne savons pas, nous sommes assez pressés. On nous attend, mais il faut le temps de respirer.

Elle me désigna un hôtel où je prendrais une chambre : elle viendrait me voir tout à l'heure.

Elle avait dû se tromper ; c'était un hôtel rempli de curés. Quand elle vint, on lui interdit mon alcôve et le même bedeau vint me dire qu'une parente m'attendait dans le salon. J'eus envie de protester que cette parente c'était une putain et qu'une fois encore j'allais mourir sur un front ; mais tout militaire que j'étais, j'étais civil.

Dans le salon, une dame se tenait hautaine et blessée, une dame provinciale, corsetée de qu'en dira-t-on, avec un chapeau mesquin. Elle me reçut fort mal, comme si j'avais choisi ce repaire de curetons. Mais, comme ça la tenait, elle m'indiqua un restaurant où je retiendrais un cabinet particulier, elle y viendrait après le dîner.

J'y allai, comptant tomber sur une table d'hôte pour évêques. Mais non. J'attendis une heure. J'étais fou. Dehors, la fête de la nuit, de cette nuit de printemps, d'anarchie guerrière et de transit universel, battait son plein. Elle vint et d'abord dîna de bon appétit, bien

qu'elle eût déjà dîné sans doute à la table de sa sœur. Ensuite, c'était une putain. Ce qu'elle voulait c'était ça, et vite. Elle s'allonge sur le canapé et soulève ses jupes. Moi aussi, certes, je voulais ça, mais aussi autre chose. Enfin nous faisons ça.

J'ai su depuis qu'elle était d'un assez beau monde, recuit dans le notariat. Elle me traitait avec dédain comme un petit soldat, qui ne savait pas très bien faire l'amour, qui galopait et qui n'avait pas beaucoup d'argent. Moi, j'étais silencieux et désespéré. Ne pensant qu'à ça, je ne pensais qu'à ma vie qui fichait le camp avec ça. C'est la dernière fois ; cette fois-ci, c'est la dernière fois. Ce n'était jamais la dernière fois pourtant pour moi dans cette guerre ; trop anguille. Vingt-deux ans et cinq mois. La tête tondue, un corps de premier communiant avec des rugosités de nigousse. Elle continuait sa comédie de tous les jours ; moi, j'étais ailleurs. Nous nous fichions éperdument l'un de l'autre. Elle prenait son plaisir, et moi je regardais le sablier. Elle appréciait peu le pathétique du moment, car il y avait un an déjà qu'elle chassait ces moments-là et s'envoyait des militaires de passage. Son mensonge ronronnait entre les intervalles ; je l'écoutais d'un air distrait, avec une arrière-attention désespérée et maligne. « Écoute-moi cette putain, tu n'aurais même pas à regretter les femmes. Ah, partir, vivent les hommes, vive la mort. » Ma situation était désespérée, mais elle trouvait moyen d'y ajouter. Dans ce petit salon, pendant deux heures d'horloge, elle m'expliquait, dès qu'elle en avait le temps, comme elle aimait son amant qui faisait la guerre en France. Et elle se faisait payer du champagne. Pour un peu, elle se serait fait donner de l'argent, pour mieux profiter.

Et voilà justement qu'à la fin elle me demande de l'argent. Elle avait dans l'idée que je devais en avoir un peu plus qu'il ne m'en fallait — ce n'était pas pour

rien qu'elle m'avait interrogé sur ma mère — et qu'autant valait en profiter. C'était une bourgeoise pour qui la guerre était un ensemble assez compliqué de restrictions et de relâchements.

Je ne fus pas blessé de cette mise au point. A vingt-deux ans, peu déniaisé, retenu par des timidités ou des dégoûts, ne connaissant guère que le bordel, j'avais le sentiment de mon infériorité comme amant, ce qui se paye. Elle avait d'autres chiens à fouetter que de faire mon éducation ; et puis, avec mon matricule, j'avais plutôt l'air destiné à faire une carrière dans la mort que dans l'amour.

Pourtant je ne lui donnai pas d'argent, car ce soir-là je n'en avais guère, ayant tout dépensé à Rouen et attendant un mandat de ma mère. Mais je lui en promis pour le lendemain non sans arrière-pensée, ce qui fit qu'elle me promit un autre rendez-vous.

Enfin, elle s'en alla rejoindre sa sœur au cinéma. « Pour que ma belle-mère ne sache pas. » Elle avait aussi un mari.

Après cela, j'allai me coucher dans mon hôtel à curés. J'avais arrangé un système de téléphone pour être prévenu de ce qui se passait à Luna-Park.

Mais je dormis mal, parce que j'avais la crainte que le régiment ne partît sans moi.

Le lendemain, quand je vins à Luna-Park, je trouvai que tout le monde était allé se promener, y compris le colonel qui n'avait jamais vu la mer et je trouvai mon mandat. Avec Bailly, j'allai retrouver les Werfel. Bailly était un joli garçon rose, avec des yeux bleus que j'avais déjà rencontré dans une ville d'eaux. Il sortait des jupons de sa mère. Or, depuis Rouen nous suivait une famille, M. et Mme Werfel, derrière leur fils Werfel qui était avec nous et qui était l'arrière-petit-fils d'un cuirassier juif de la garde impériale. Mme Werfel qui n'était plus toute jeune mais qui avait été sans aucun

doute ravissante, était tombée raide amoureuse de Bailly. En sorte que la famille Werfel suivait aussi bien le soldat Bailly que le soldat Werfel. Bailly prit une chambre dans mon hôtel à curés. Plus heureuse que la chèvre, Mme Werfel y pénétra, sous prétexte qu'elle était mère de soldat, et du soldat Werfel qui venait voir le soldat Bailly.

Après le déjeuner, Mme Poulpic-Canaris — mais je n'ai su son nom qu'après, pour le moment, elle s'appelait Mme Moreau — me téléphona et me donna rendez-vous chez sa couturière qui avait une pièce en trop.

En entrant dans cette chambre, où s'étaient agités tant d'autres adultères anodins, je tirai avantage aussitôt des cinq cents francs que j'avais reçus. J'en parlai, ce qui doubla le désir que pouvait avoir de moi cette femme. L'argent peut aller avec la volupté. Car si elle avait un désir passionné de bas de soie, c'était pour le lendemain en affoler encore un autre, pareil à moi.

Elle se dévêtit et m'exhiba une poitrine flasque, qui se tordait d'une façon émouvante sur un bréchet provocant. Deux ou trois poils bruns se hérissaient avec la pointe de ces seins et il y avait un contraste échauffant entre des dents blanches et une maladie de foie. Enfin ses hanches que la maigreur carrait et rendait assez arides, se lustraient sous la main et se fuselaient.

Une minute, elle se prit aux tâtonnements éperdus de mon art sans lendemain. Moi, je me désespérais de ne pas pouvoir une heure connaître la femme avant que la mitrailleuse turque ne me crible le ventre de balles.

— Songez, Madame Moreau, lui dis-je après un premier transport, que si je restais quinze jours à Marseille, je finirais par vous toucher.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Je m'appelle Berthe.

— Oui, à force de bonne volonté. Je ne demande qu'à apprendre.

Les femmes jusqu'ici m'ayant été sévères, j'imaginais

que j'étais vraiment humble. En mettant beaucoup d'acharnement dans l'humilité, je pensais arriver à un résultat.

Que cette femme ne se laissât pas aller à l'intérêt qu'éveillaient quelque part en elle la supplication muette de mes mains, et que de la sensualité elle ne brulât pas le chemin naturel qui mène à la tendresse et ne me prît pas la tête dans ses mains, cela, malgré toute ma résignation du premier moment me glaçait encore le cœur. Sa méfiance allait me laisser de la vie un visage hideux. « Oh vous qui restez derrière et debout, songez à l'image du monde que je vais enterrer. Craignez l'horreur qui fermentera dans ma tombe. » On remue les maléfices qu'on peut.

Mais je l'agaçais par tout ce qu'elle sentait de mépris sous mon humilité. Ce mélange de lucidité, de dédain, de cruelle pitié qui se trouverait composé dès la vingt-cinquième année, s'annonçait sans doute déjà dans cette chambre de persiennes fermées, en dépit de son appareil humiliant, en dépit de son odeur de poussière et d'eau de toilette. Les mots et les gestes me trahissaient. Là où j'aurais voulu être ironique j'étais gouailleur et, la minute d'après, je gémissais quand j'aurais voulu seulement soupirer.

Si bien que je finis par renoncer à moi, je m'abandonnai à la mitrailleuse turque.

Je me levais de ce lit discuté, je fouillais dans ma capote et je jetais cinq cents francs sur le lit. Elle sauta dessus, mais comme n'importe quelle putain l'aurait été à sa place, elle fut horriblement froissée de ma subséquente abstention. Je n'étais pas juste. On ne peut pas payer sans prendre toute la marchandise.

Je me rhabillai, mâchant mon fiel à pleine bouche. Elle se rhabilla aussi dans un silence extrêmement gêné, n'arrivant pas à retrouver son venin.

Au moment de nous séparer, je la pris à bras le corps et l'embrassant sur la bouche avec une chaleur qui lui prouvait bien que j'étais resté sur mon appétit et aussi une science soudaine, je bafouillai.

— Putain, je t'ai donné tout mon argent. Je n'aurai même pas de quoi me saouler, ce soir. De Turquie ma malédiction viendra jusqu'à toi, quand la mitrailleuse turque me criblera le ventre.

Les lèvres éveillées, elle mit la main à son sac pour me faire la charité, mais je pris la porte.

Je ne la revis plus. Je quittai l'hôtel des curés où elle me téléphonait. Je fus beaucoup plus libre pour jouir de Marseille. Il y a de longs côtés de la vie dont on ne peut jouir que si l'on est sans femmes. J'avais de nouveau de l'argent, emprunté à Bailly, en attendant de nouveaux mandats. Je faisais chanter ma famille. Le soir même je me saoulai.

Et dès lors je ne quittai plus le contact intermittent avec l'alcool pendant plusieurs années. Ainsi je sortis vraiment de l'adolescence et j'entrai dans la vie. Se saouler était le signe que j'entrai dans l'irrémédiable. Et pourtant l'amertume se glissait à peine dans mon jeune foie.

La vie s'organisa. A chaque heure on devait partir ; à chaque heure on restait. Je donnais de l'argent à des sous-officiers pour faire le service à ma place. Je me baguenaudais toute la journée, tantôt avec la famille Bailly-Werfel, tantôt avec mes interdits de séjour.

— L'ami, me disait l'un en me parlant de l'autre, a épousé la fille à ma *femme*. Nous habitons à Clignancourt. On n'a pas le droit, mais on travaille.

L'autre ajoutait :

— Sergent, tu es un gentil petit gars. Tu as des sous, c'est ce qu'il nous faut. Faudrait pas que quelqu'un t'emmerde dans la section.

Il pensait au repris de justice.

Nous allions dans les mauvais lieux. Je payais à boire. Je leur offrais des femmes. Mais ce n'était pas des hommes à payer les femmes : ils avaient vite conclu des arrangements.

Au collège déjà j'aimais les mauvais élèves. Mais il ne faudrait pas croire que j'étais dessalé. Quand tu es d'une classe, tu es à jamais exilé des autres classes. Et le somnambule est exilé de toutes les classes, bien qu'hébergé par toutes.

Le régiment était complètement dissous dans Marseille. Les ports, ce sont des pays à part, qui n'ont rien à voir avec le pays de paysans ou d'ouvriers ou de bourgeois où ils s'enclavent. C'est plutôt comme des couvents ou des ghettos. C'était plein de nègres, de chinois, d'indous, de levantins, de gens nés dans le tunnel entre les deux tropiques de parents inconnus. Un régiment français était perdu là-dedans.

Et puis au beau milieu d'un déjeuner, on cria que le régiment était parti. Nous le rattrapâmes au coin d'une rue.

Le régiment était saoul et s'en alla cuver son vin entre des tas de charbon, après un beau défilé scandaleux, qui zigzaguait dans l'indulgence.

Derrière le tas de charbon, Bailly était embrassé par Madame Werfel, tandis que Monsieur Werfel se faisait montrer la lune en plein midi. Et les repris de justice parlaient cérémonieusement à deux âmes-sœurs échappées de leur claque. Moi, j'étais seul.

(à suivre) P. DRIEU LA ROCHELLE

CURIEUX ÉVÉNEMENTS A LA HAVANE

Textes recueillis par

G. RIBEMONT-DESSAIGNES

C'est demain 20 mai, jour de la fête nationale, qu'aura lieu la cérémonie de la prise de pouvoir du Général Machado y Morales, président de la République.

(*El Mundo*, la Havane, 19 mai 1925).

*

Je suis un ouvrier. Le premier ouvrier de la république. Je sais qu'il me manque de l'instruction. Mais chaque jour je trouve les heures nécessaires pour étudier, et acquérir les connaissances qui me manquent.

(Fragment d'un des premiers discours de Machado. *Diario de la Marina*, juin 1926.)

*

LE GÉNÉRAL MACHADO EST EN TRAIN DE LIRE LES TRAGÉDIES D'ESCHYLE.

(Annonce faite à la radio, juillet 1926).

*

Dans les provinces de Camaguey et Santiago on importe des travailleurs noirs d'Haïti et de la Jamaïque. Ce n'est pas qu'il manque d'hommes dans ces provinces, mais les travailleurs du pays coûtent *plus*

cher. Une interdiction absolue d'importer des noirs n'obligerait pas à sacrifier la canne à sucre ; mais dans ce cas il faudrait payer des salaires plus élevés aux travailleurs cubains. Or les compagnies sucrières (américaines pour la plupart) ne veulent pas en entendre parler... Les salaires qu'elles imposent aux travailleurs de la Jamaïque ne suffiraient pas à payer — en trois ou quatre mois, durée de la récolte — le billet de chemin de fer de l'ouvrier cubain qui irait jusqu'à l'usine... Or le salaire de l'ouvrier rural à Cuba se mesure d'après celui qu'accepte l'homme de la Jamaïque...

(Ramiro Guerra : *Le sucre et la population des Antilles*, page 138.)

*

Le sucre, la principale richesse de Cuba, qui se vendait en 1920 à 11.95 cents la livre, baissait à 4 cents, en 1924. En 1926, deux ans après l'élection de Machado, il tombait à 2.22 la livre ».

(Statistique officielle).

*

Nous sommes des Cubains
Nous voulons qu'on nous dise
Si pour bouffer du pain
Il faut être machadiste

Ah Général, Ah Général,
Sans haricots l'on vit bien mal!

(Couplets publiés dans *La Semana*, journal satirique, supprimé définitivement par Machado, en 1930).

*

Il n'y a que les joueurs et les paresseux qui puissent se plaindre de la situation.

(Machado, en 1927).

*

GÉNÉRAL, LES JOUEURS ET LES PARESSEUX TE SALUENT.

(Texte des pancartes promenées quelques jours plus tard à la Havane, par les chômeurs).

*

Je gouverne avec une poigne de fer... Les révolutions sont finies à tout jamais, pour Cuba... Je consoliderai mon pouvoir en faisant voter un amendement à la Constitution, permettant de prolonger la période présidentielle...

(Fragment d'un discours prononcé par Machado, le 29 novembre 1927, à la fin d'un banquet qui lui était offert à New-York par un groupe de grands financiers américains).

*

Les moyens nous importent peu. Ce que nous désirons, c'est qu'un si bon administrateur reste au pouvoir longtemps.

(Réponse de Mr. Thomas W. Lamont, de la Maison Morgan, au discours de Machado).

* * *

Un grand nombre d'étudiants vont être expulsés de l'Université, en raison de leur activité politique contre le gouvernement du Général Machado.

(*Heraldo de Cuba,* mai 1927).

*

Tout ce qui est patriotique est légal.

(Machado, en réponse au président du Tribunal Suprême, Dr. Gutierrez Quiros, qui lui rappela timidement qu'il était illégal de faire charger la troupe contre le public des premiers meetings de propagande donnés par les candidats de l'opposition).

*

Avant d'abandonner le Pouvoir, je noyerai la République dans le sang.

(Phrase d'un discours de Machado, prononcé en présence de Mr. Gugenheim, Ambassadeur des États-Unis à Cuba).

*

... Nous préparions alors le deuxième mouvement des étudiants, qui devait éclater en avril 1928. Nous lançâmes un manifeste à la masse universitaire, en exigeant le retour des expulsés de 1927. En réponse, l'on réunit un nouveau Conseil de Discipline... Pendant que les professeurs délibéraient, un groupe d'étudiants s'empara d'un énorme pieu, avec lequel ils défoncèrent la porte de la salle du Conseil. On brisa les bancs, les tables, les encriers. Quelques-uns voulaient même jeter les professeurs par les fenêtres... Cette journée se termina par un meeting monstre. Et nous abandonnâmes l'Université, sûrs d'avoir remporté la victoire.

Le lendemain l'Université était occupée par les forces de la police et de l'armée. Il y eut quelques rencontres entre policiers et étudiants. Nous décrétâmes la grève générale... Mais les chefs de ce mouvement ne tardèrent pas à tomber dans les mains de la police...

(D'un article de Manuel Cotoño-Valdes, étudiant cubain qui fut incarcéré pendant trois ans. *Carteles*, la Havane, 14 juin 1931).

*

Tirez ! Je vous l'ordonne ! C'est Machado qui parle ! Je veux qu'il y ait beaucoup de morts !...

(Ordre donné par Machado au Commandant Espinosa, alors que les troupes encerclaient l'Université, où s'étaient réfugiés les étudiants

de l'opposition. Cette phrase a été répétée au journaliste Sergio Carbó, par le Commandant Espinosa.)

*

L'essentiel maintenant, c'est d'abattre le régime. Nous ne luttons pas pour qu'un nouvel homme providentiel vienne succéder à celui-ci. Nous voulons des hommes nouveaux et un nouveau système...

(Déclaration des chefs du mouvement universitaire. *Carteles*, la Havane, 28 juin 1930.)

*

Ces quatre dernières années, les statistiques enregistrent à Cuba 2.638 suicides et morts mystérieuses.

(*Heraldo de Cuba* (organe du gouvernement), janvier 1931.)

*

DIEU DANS LE CIEL, ET MACHADO SUR LA TERRE...

(Conclusion d'un sermon prononcé par Mgr Ruiz, archevêque de la Havane.
Heraldo de Madrid, 16 juillet 1932).

*

Budget militaire de Cuba : 13 millions de dollars. Agriculture : 700.000. L'Université, les lycées et collèges officiels d'enseignement, sont fermés pour un temps indéfini. Budget des Hôpitaux : 9 sous par jour et par malade. 38 sous par jour pour l'alimentation d'une mule de l'armée.

(*Heraldo de Madrid*, 19 juillet 1932.)

*

On ne me renverse pas avec des bouts de papier !

(Machado, répondant à ceux qui lui rappelaient que les lois s'opposent aux emprisonne-

ments illégitimes, violation de domicile, etc., *El Mundo, Heraldo, Diario de la Marina*, 1927.)

*

Ce sont là des chicanes d'avocats, inventées par les ennemis de Cuba pour se ficher de moi.

(Machado aux détenus qui demandaient la liberté, en vertu de l'*Habeas Corpus. Heraldo de Madrid*, juillet 1931).

*

(Le 26 février 1927, William Green, Président de l'*American Federation of Labor*, écrit à l'Ambassadeur de Cuba à Washington, Orestes Ferrara, en le priant de lui fournir des explications et précisions sur certains faits. Il cite notamment dans sa lettre les noms de « nombreuses personnes assassinées à cause de leur activité syndicale.)

Thomas Grant a été assassiné, sans nul doute. On ne sait par qui ; mais il y a une chose certaine : si on ne l'avait pas assassiné, c'est lui qui aurait assassiné quelqu'un... Varona a été assassiné lui aussi, mais à la suite de différends personnels provenant de luttes intestines... En ce qui concerne les autres personnes dont vous me parlez, il ne s'agit là que d'Espagnols.

(Réponse de Ferrara).

*

Le fait d'être espagnol semble condamner l'être humain à devenir de la chair à canon ; il est donc permis d'assassiner un homme, quand il est espagnol, sans avoir à craindre la moindre sanction.

(Commentaire de William English Walling à la réponse de Ferrara, dans un numéro de mars 1927, de l'*International Labor News*).

*

En juillet 1925, le journal *El Dia* publiait un article où l'on demandait s'il était légal que le Président Machado eût des attaches financières avec certaine compagnie d'électricité de Cuba. Un mois plus tard, le directeur du journal, Armando André, était assassiné.

(Rapport du « Foreign Policy Association » reproduit dans le *Collier's Magazine* de New-York du 25 avril 1931).

***

Cuba se trouve dans une de ces périodes de construction et d'activité intenses, qui centralisent quelquefois la magnifique vitalité d'un peuple. Nous ne pouvons oublier que cette heureuse transformation est due au fait qu'un Chef, qui réunit en lui toutes les qualités exceptionnelles des grands créateurs de nations, est monté au pouvoir avec le dessein bien arrêté d'améliorer son peuple, et le désir de profiter des expériences d'un quart de siècle accompli dans la tâche de former notre unité nationale. L'Histoire nous parle avec une éloquence indiscutable. Presque toujours la culture, le progrès, l'ordre et la paix d'une nation, se doivent à l'effort personnel d'un grand homme d'État.

Voilà donc le chemin que le soin de l'avenir semble nous commander. L'Assemblée Constituante n'hésitera pas à affirmer encore une fois que le Général Gerardo Machado y Morales, en vertu des obligations qu'il a contractées et en vertu aussi de son rôle de fondateur de la République, se voit absolument obligé d'accomplir une nouvelle période présidentielle.

(*Déclaration* de l'Assemblée Constituante cubaine 1927).

*

JUSQU'A NOUVEL ORDRE, L'ORGANISATION DE PARTIS POLITIQUES EST INTERDITE.

(Loi promulguée à la veille des élections de 1928).

*

MACHADO, CANDIDAT UNIQUE AUX ÉLECTIONS DE DEMAIN.

(Manchette du journal gouvernemental *Heraldo de Cuba* en novembre 1928, à la veille des élections).

*

Soixante pour cent des électeurs ont voté pour Machado.

(*Journal officiel*, deux jours plus tard).

*

(Accusé par un journal de vouloir instaurer la dictature, Machado répond :)

— Dictateur, oui ! Mais dictateur de la décence ! Dictateur au nom des choses les plus sacrées de la Terre : la démocratie et la liberté.

(*Bohemia*, La Havane, 3 mai 1931).

*

Le Commandant Arsenio Ortiz, ex-superviseur de la Province d'Oriente, a établi un régime de terreur pendant son mandat, en assassinant quarante-quatre personnes après les avoir torturées. Arsenio Ortiz a été inculpé deux fois par le Juge d'Instruction de Santiago de Cuba ; il se trouve actuellement prisonnier sur parole, au Camp Militaire de Columbia, à la Havane.

(Légende d'une photographie d'Arsenio Ortiz, publiée dans le numéro de l'hebdomadaire *Bohemia* du 3 mai 1931).

*

On était en décembre. Presque tous les jours, des bombes éclataient à Santiago de Cuba... Pour intimider les auteurs de ces attentats, la police assassina le 26 décembre, sur la route du Morro, deux Espagnols : Leopoldo Sanchez, et Fernandez...

Au cours de la soirée du 5 mars, Alfredo Rodriguez, que l'on appelait « Le petit espagnol », se trouvait assis en face du café *La Nuviola*, où il travaillait, quand il vit un agent de police, aux ordres du Sergent Montero, en train de placer une bombe à un coin de rue. Il le raconta à quelques étudiants, qui répandirent la nouvelle dans la ville. Arsenio Ortiz fit aussitôt arrêter Rodriguez, qui fut incarcéré vers onze heures du soir.

Une heure après, Ortiz ordonna à plusieurs de ses hommes de tirer Rodriguez de son cachot et de l'assassiner. Le détenu fut conduit rue Santa-Lucia, où on l'abattit de quatre coups de revolver ; on le laissa pour mort sur un trottoir. Quelques instants plus tard, un jeune employé d'un établissement voisin passa par là, en compagnie d'une jeune fille. Ils entendirent les plaintes de Rodriguez, et ils tentèrent de le transporter à l'Hôpital de la Colonie Espagnole. Au même instant l'on vit réapparaître les hommes d'Ortiz, qui achevèrent Rodriguez en l'étranglant avec un fil de fer...

Le 27 janvier, on trouva, rue Porfirio Valiente, le cadavre d'un homme au crâne défoncé par l'explosion d'une bombe, dont les débris jonchaient le sol. L'autopsie révéla qu'il était mort par strangulation, et que l'explosion de la bombe n'avait eu lieu qu'après sa mort.

Cet événement souleva une nouvelle vague d'indignation dans la ville ; comme le cadavre n'avait pas été identifié, le Juge fit relever les empreintes digitales de la victime. Elles furent envoyées au Département

d'identité judiciaire, où l'on constata qu'elles ressemblaient à celles d'un certain José Manuel Gonzales Perez, mais qu'il était pourtant impossible de l'assurer. Un peu plus tard parvint au bureau du Juge d'Instruction une lettre signée par Madame Laura Gonzales, déclarant que le cadavre était celui de son mari, Severino Perez, employé de la Sucrerie *Delicias*, qui avait prêté, quelques heures avant sa mort, une somme de 5.000 dollars à M. Eduardo Gonzalez Manet. Il semble que ce dernier ait demandé à Arsenio Ortiz, dont il était l'ami intime, de tuer Severino Perez, pour n'avoir pas à rendre l'argent.

(*Bohemia*, 10 mai 1931. A la suite de la publication de cet article, le directeur de la revue fut arrêté).

*

Ecoutez-moi bien. J'ai commencé par être un humble laitier. Grâce à mon honnêteté, à ma foi et à mon travail, je me suis fait une carrière et un capital. Vous pouvez en faire autant. Mais pour cela il faut d'abord que vous acceptiez les ordres et les lois d'un gouvernement qui vient encore de construire un Palais du Congrès, véritablement splendide!!!

(Fragment de discours prononcé par Arsenio Ortiz devant les quelques centaines d'étudiants incarcérés par son ordre à Santiago de Cuba. *Carteles*, La Havane, 21 juin 1931).

*

La dictature militaire a supprimé toutes les libertés publiques. Nous nous voyons en face de ce paradoxe tragique : l'Université est pleine de soldats, et les forteresses sont remplies d'étudiants. Il est triste de constater, Monsieur le Directeur, que la responsabilité de ces événements tient, pour la plus grande part, à l'activité de certains organismes des États-Unis.

... La persécution contre les étudiants en est arrivée à une violence horrible : incarcération, exil, tortures, mort. De jeunes femmes ont été déshabillées, en pleine rue, par des détenues de droit commun, dirigées par la police.

(Lettre du Docteur Carlos de la Torre, ancien recteur de l'Université de la Havane, au directeur du *New-York Times*, de New-York, février 1931).

*

Le gouvernement entretenait des corps irréguliers, tels que la « Porra », qui se composait d'hommes et de femmes. La section des hommes attaquait les citoyens qu'on lui désignait et semait la terreur. Celle des femmes entreprit d'humilier les dames cubaines dont l'attitude déplaisait au dictateur. Plusieurs dames, honorables eurent ainsi leurs vêtements arrachés en pleine rue par des prostituées que la police protégeait.

La fin de cette « Porra » féminine vaut la peine d'être contée.

Un beau jour des étudiants, dont quelques athlètes, s'habillèrent en femmes et allèrent faire une soi-disant manifestation dans un endroit du centre. Attaqués par les mégères de la « Porra », ils les boxèrent avec une vigueur inespérée et les firent battre en retraite instantanément. Pour une fois ces dames eurent sérieusement le dessous, car les jeunes gens frappaient ; la bataille finie, on put constater que les yeux pochés étaient en nombre et que par ci par là il y avait des côtes cassées.

(Extrait de la brochure publiée sur les événements de La Havane, par le Comité des Jeunes Révolutionnaires Cubains).

* * *

Quand les pêcheurs de requins vident le ventre des squales, ils ont souvent l'occasion de constater l'incroyable voracité de ces dangereux hôtes de nos mers. Cette fois, c'est un bras humain que l'on a trouvé dans le ventre d'un requin. Il s'agit sans doute d'un pauvre pêcheur dont la barque a chaviré en vue de nos côtes.

(Légende d'une photo montrant un bras sectionné entre le coude et l'épaule, parue dans *La Prensa* de la Havane).

*

Je me trouvais à la prison de *La Cabaña*, dans le même cachot que deux ouvriers incarcérés la veille de l'arrivée du Président Coolidge à la Havane : Noske Yalob, et Claudio Brouzon. La nuit, les gardiens étaient venus les chercher. Je ne les ai pas revus...

(L'étudiant Manuel Cotoño, dans *Carteles*, du 7 juin 1931).

*

Le bras portait encore un lambeau de manche de veston, et une manchette, munie d'un bouton avec des initiales. Plusieurs témoins identifièrent ce reste sanglant : c'était un bras de Claudio Brouzon, ouvrier espagnol arrêté quelques jours avant par la police.

(*Heraldo de Madrid*, 15 juillet 1932).

*

Le président Machado vient de signer un Décret, interdisant la pêche aux requins dans nos eaux territoriales.

(*La Prensa*, cinq jours plus tard).

***

Julio Antonio Mella a été abattu hier à coups de

revolver, en pleine rue, à Mexico. On n'est pas parvenu à arrêter les assassins.

(Tous les quotidiens de la Havane, le 11 janvier 1929).

*

Les étudiants mexicains ont défilé hier, devant l'Ambassade de Cuba, pour protester contre l'assassinat du meilleur leader des étudiants cubains.

(Les quotidiens de Mexico, quelques jours plus tard).

*

Dans notre prochain numéro, nous raconterons comment des Cubains suspects arrivèrent à Mexico, ainsi que les horribles détails qui ont entouré l'assassinat de Julio Antonio Mella, dans la nuit tragique du 10 janvier 1929. Qui l'a tué ? Vous serez fixés en lisant notre prochain article.

(Note parue dans *Carteles*, le 28 juin 1931. Le journal fut supprimé le lendemain.)

*

Grâce aux recherches infatigables de Mme Oliva Zaldivar, femme de Mella, on a pu fournir aux tribunaux mexicains les preuves certaines de la culpabilité de Machado dans l'assassinat de Julio Antonio Mella.

(*Heraldo de Madrid*, 20 juillet 1932).

*

L'étudiant Alpizar, dont le gouvernement avait mis la tête à prix (500 dollars) se battit à coups de revolver avec l'inspecteur Olave, qui voulait l'arrêter. Olave fut mortellement blessé. Alpizar reçut dans la bataille de très graves blessures, mais réussit à gagner un hôpital où on lui fit un premier pansement et une piqûre de morphine.

Comme il s'en allait, accompagné de deux amis, il fut arrêté par la police, et, par ordre du Commandant Carrera, Chef de la Police Nationale, il fut conduit aux fossés du Château d'Atarès et exécuté. Les policiers qui le menèrent au supplice, et qui sont déjà tristement connus à la Havane, à cause de bien d'autres crimes, s'appellent Balmasada, Castro, Vaquero, Mendez.

(De la brochure éditée par le Comité des Jeunes Révolutionnaires Cubains).

*

J'étais à la rédaction du journal *El Pais* quand on m'avertit par téléphone de ce qui se passait. J'eus juste le temps de me cacher dans une maison qui communique avec l'édifice du journal. Une demi-heure plus tard, le groupe d'assassins de la police faisait une bruyante entrée dans la rédaction, me cherchant partout. Je suis resté caché pendant cinq jours. Après j'ai cherché refuge à l'Ambassade du Mexique. Le représentant de ce pays m'accompagna jusqu'au bateau.

— Mais, pourquoi voulait-on vous tuer ?

— Simplement parce que j'avais collaboré à l'édition du *Pais*, du 31 décembre. A la fin de l'après-midi, on me téléphona que l'on avait trouvé un nouveau cadavre. Comme j'étais sûr qu'il s'agissait du pauvre Alpizar, je partis en toute hâte, muni de mon appareil photographique. La photo parut le lendemain. On y voyait le jeune étudiant couvert de blessures, le crâne ouvert. Voilà tout !

(Fragment d'un interview du journaliste cubain Salvador Diaz Verson, à son arrivée en Espagne. *La Prensa*, Santander, 18 janvier 1933).

***

La Havane, 22 février. — Le chef de la Police Secrète, le Commandant Trujillo, a ordonné à ses hommes d'activer les recherches pour savoir quelles sont les personnes qui adhèrent à l'organisation terroriste anti-gouvernementale, connue sous le nom de l'*A B C*, responsable des attentats terroristes qui viennent d'avoir lieu à La Havane. Mais, jusqu'à présent, les recherches policières se sont trouvées devant un complet mystère, en ce qui regarde l'organisation de cette société.

(*La Presse* de New-York, 23 février 1932).

*

ASSEZ D'ATROCITÉS IMPUNIES. DÉSORMAIS NOUS VENGERONS NOS MORTS.

(Déclaration des membres de l'*A. B. C.* dans leur bulletin clandestin, novembre 1931).

*

Il est prouvé que, tandis que l'on pratique impunément tous les jeux prohibés, la police ne parvient jamais à punir les auteurs des assassinats commis en pleine rue.

(Juan Gutierrez Quiros, Président du Tribunal Suprême, dans les déclarations qu'il fit pour expliquer sa démission, février 1932).

*

Les sociétés secrètes de terrorisme et de conspiration furent la conséquence de cet état tyrannique. C'est pour cela que l'on voit disparaître, tour à tour, tous les chefs policiers machadistes. Le féroce capitaine Samaniego paie de sa misérable vie celles de ses victimes. Le chef des *experts*, le féroce capitaine Calvo, est abattu à coups de mitrailleuse dans les rues de La Havane. Le capitaine Garcia Sierra est exterminé par une bombe, cachée dans un bouquin qu'il a ramassé sur la table d'un conspirateur. Les policiers Baquero et Betancourt sont déchiquetés par un pétard placé dans une

maison abandonnée ; c'était un guet-apens. Le commandant Massip et le lieutenant Echenique ont sauté en morceaux par l'explosion d'une bombe...

(*Bulletin de l'Union Latino-Américaine des Etudiants de Paris*, octobre 1932).

*

Le Dr Clemente Vasquez Bello, Président du Sénat, a été abattu ce matin, à coups de fusil-mitrailleuse, alors qu'il passait en face de l'*Hôtel National*, dans son automobile. Les meurtriers se sont enfuis par la rue Infanta, dans une Packard verte.

(Tous les journaux de La Havane, le 27 septembre 1932).

***

Le Dr Ricardo Dolz y Arango, professeur à l'Université, ex-sénateur ; le Dr Miguel Angel Aguiar, député ; le Dr Gonzalo Freyre de Andrade, député, et deux frères de ce dernier, ont été tués à coups de fusil et de revolver cet après-midi.

Le Dr Freyre et ses frères ont été tués entre Calzada et Linea, au quartier du Vedado.

A l'instant où nous écrivons ces lignes, nous ignorons encore où ont été tués les Drs Dolz et Aguiar.

(*Heraldo de Cuba*, 27 septembre 1932).

*

Dans son édition de 5 heures du 27 septembre 1932, *El Pais* annonçait les assassinats des deux frères Freyre de Andrade, abattus à coups de revolver chez eux, par sept inconnus, ainsi que le meurtre de Miguel Angel Aguiar, commis en pleine rue. Les trois victimes étaient membres actifs de l'opposition, et avaient vaillamment protesté contre les crimes commis sur l'ordre de Machado. Or *El Heraldo de Cuba*, le seul journal du

gouvernement, avait publié, le même jour, dans ses colonnes de *Dernière Heure*, la nouvelle de l'assassinat des frères Freyre, et d'Aguiar, mais aussi de *Ricardo Dolz* (ce dernier, membre également de l'opposition). Le journal avait paru à une heure de l'après-midi, c'est-à-dire *deux heures avant que les meurtres fussent commis*. La chose est inouïe mais parfaitement authentique. A Cuba, un journal a annoncé la mort de personnes qui n'avaient pas encore été assassinées, et, ce qui est plus fort, celle *de plusieurs autres personnes qui ne le furent pas du tout*. La police essaya inutilement de confisquer l'édition du journal, et finalement arrêta deux rédacteurs de l'*Heraldo* considérés comme responsables de cette gaffe...

(*Heraldo de Madrid*, 3 mars 1933.
L'on a lu plus haut l'extrait du *Heraldo de Cuba*, dont il est ici question).

***

CHAQUE FOIS QUE L'ON ME TUERA UN DES MIENS, TROIS HOMMES DE L'OPPOSITION TOMBERONT.

(Le Président Machado apprenant l'assassinat de Vasquez Bello).

*

Malgré toutes les recherches de la police, on n'a pas réussi à trouver, dans la Havane et ses alentours, une seule Packard verte, répondant au signalement de la voiture qui a été utilisée par les meurtriers de Vasquez Bello.

(*El Mundo*, 2 octobre 1932.)

*

Mme Vasquez Bello, a décidé de faire transporter le cadavre de son mari à Camaguey, sa ville natale, où il sera inhumé dans le caveau de famille.

(*El Pais*, 28 septembre 1932).

*

Il se découvrit que les sociétés secrètes de terrorisme avaient préparé pour le jour des obsèques un attentat où tous les membres du gouvernement eussent pu succomber : le caveau de la famille Vasquez Bello au cimetière de La Havane avait été miné avec soixante kilogrammes de dynamite anglaise... Mais Vasquez Bello fut enterré ailleurs.

(*Bulletin de l'Union Latino-Américaine d'Etudiants de Paris*, octobre 1932).

*

L'architecte du cimetière, Colon, vient d'être arrêté, sous l'inculpation de complicité avec les terroristes qui ont miné le caveau de la famille Vasquez Bello.

(*Carteles*, 7 octobre 1932).

***

Londres, 10 *février*. — Le *Daily Herald* annonçait il y a quelques jours que la terreur régnait à Cuba. La même nouvelle provenant de sources différentes a été publiée à plusieurs reprises. A la suite de ces informations, le *Daily Herald* a publié un démenti de la Légation Cubaine à Londres : la vie mondaine est plus joyeuse que jamais à La Havane, et il est absurde de parler de Terreur.

(Plusieurs quotidiens français, le 11 février 1933).

*

La Havane, 14 *avril*. — Deux jeunes gens, que l'on croit être les frères Solano et Antonio Valdes Dausa, ont été abattus par les agents du gouvernement, aussitôt après leur arrestation.

L'arrestation eut lieu à 2 h. 45, dans l'*Avenue des Présidents*, au Vedado. Suivant l'habitude, les étudiants accusés furent emmenés en auto, par des agents de la police secrète, à un endroit arrêté d'avance. Là, on leur ordonna de descendre d'auto, et de se mettre à courir. Des tireurs experts, postés sur les hauts talus qui bordent l'avenue à cet endroit, ouvrirent aussitôt un feu meurtrier sur les jeunes gens.

Celui qui écrit ces lignes, assista, debout à son balcon, au meurtre de l'un des condamnés. La première décharge ne toucha pas le jeune garçon. Il se mit alors à courir, tout en criant : *Ne tirez plus!* Malgré ses cris, une deuxième salve retentit. La victime chancela alors, atteinte à la tête. Quelques mètres plus loin, une troisième salve la fit s'écrouler définitivement.

Les policiers sans uniforme qui avaient tiré, parmi lesquels plusieurs nègres, descendirent alors des talus, avec des rifles et des revolvers à la main, et allèrent inspecter le cadavre. Ils s'éloignèrent ensuite à pied, lentement, sans être nullement inquiétés par les agents de la police municipale en uniforme, qui étaient accourus sur les lieux, attirés par les coups de feu.

(Fragments d'un récit câblé au *New-York Times*, par son correspondant à la Havane, J. D. Phillips, et paru dans le numéro du 15 avril 1933.)

***

(Le 31 décembre 1932, le Ministre de l'Intérieur, Orestes Ferrara, italien d'origine, auteur d'un livre sur Machiavel, faisait saisir l'édition du journal *El Pais*, contenant une photo compromettante. C'était la photo de l'étudiant Rubiera auquel on avait appliqué la « loi de fuite », après lui avoir arraché les ongles et lui avoir percé les testicules avec des poinçons. Photo reproduite depuis par la *Student Review* de New-York, avec un récit des faits par Paul Chibas.

(Quelque temps après la saisie ordonnée par Ferrara, un article signé de Russell Porter parut dans le *New-York Times* sur la mort de Rubiera. Assuré d'avoir détruit les documents compromettants, Ferrara adressa au directeur du journal américain le télégramme suivant :)

Directeur du *New-York Times :*

Votre collaborateur Mr. Porter, dans son article du 4 février, a dit entre autres : « L'emploi de la « Loi de fuite » a été récemment mis en évidence par la publication, dans un journal cubain, de la photo d'un étudiant cubain assassiné. La police prétend qu'on a tiré sur lui, lorsqu'il cherchait à s'échapper. La photo montre cependant la victime parfaitement ligottée. Le Rédacteur en chef du journal qui publia la photo a dû se réfugier immédiatement dans une Ambassade étrangère qui, aux termes du traité Latino-Américain, a le droit d'accueillir les personnes en danger pour des raisons politiques ».

Je vous serais obligé de demander à Mr. Porter le nom du journal cubain qui a publié cette photo ; le nom du Rédacteur en Chef qui a dû se réfugier dans une Ambassade, et le nom de l'Ambassade qui l'a accueilli. Tout cela est pure fiction. Porter ne pourra rien prouver de ce qu'il a dit.

Réponse de Porter

« Le nom du journal en question est *El Pais* de La Havane, numéro du 31 décembre 1932. La photo qui occupait en largeur 7 colonnes avait 4 pouces et demi de hauteur. En haut de la première page, elle montrait le corps de l'étudiant de 19 ans, Juan Mariano Gonsalez Rubiera, qui gisait dans la rue, pieds et mains liés.

Le nom du journaliste qui la fit publier est Enrique Pizzi de Porras, directeur de nuit d'*El Pais*. Immédiatement après la sortie du journal, il dut s'enfuir et se

cacher dans des maisons amies, puis à la Légation de l'Uruguay. Il ne retourna à son travail que vers la fin de janvier, et dit à ses confrères avoir reçu de Mr. Ferrara lui-même la promesse qu'il ne serait pas molesté par la police. Il fut cependant arrêté le 31 janvier et se trouve maintenant enfermé, au secret, à la forteresse de *El Principe*.

Signé : RUSSELL PORTER.

(Le télégramme de Ferrara, ainsi que la réponse de Porter, ont été publiés, dans le numéro du *New-York Times*, du 10 février 1933).

*

Le devoir de notre pays est de mettre un terme au règne de terreur instauré par Machado.

(Déclaration du Sénateur Borah, le 16 avril 1933).

*

En dépit des opinions contraires, je gouverne avec les lois et la constitution ; je regrette qu'assez souvent les apparences aient pu laisser croire qu'il n'en était rien.

(Déclarations de Machado, recueillies par J. D. Phillips, dans le *New-York Times*, du 2 juin 1933).

*

Grèves et massacres à la Havane. — L'Amérique interviendra à Cuba, si M. Machado ne se démet pas. — M. Machado s'enfuit en avion. — M. de Cespèdes, le nouveau président provisoire, annonce que son gouvernement aura un caractère national, et non politique. — Les États-Unis envoient, par précaution, trois vaisseaux de guerre à Cuba. — Les travailleurs cubains continueront la lutte. — Le Chef de la Police se suicide.

(*Les journaux*, 13-20 août 1933).

Je conçois un autre Amphion, qui, à force de faire sonner sa lyre, remue les mots, qui sont comme des pierres plus sensibles. Ainsi la chanson devient monument. Chaque mot trouve sa place sonore, et éclate de tout son sens, ce qui fait des idées neuves. Et voilà le poème tel que je le veux. Ce succès est miraculeux. On peut chanter très bien, et ne rien dire ; on peut dire très bien et ne pas chanter. Mais surtout qui pense d'abord fait de la prose, quand elle serait rimée. Et à quoi rime alors la rime ? La vraie rime fait un vide et comme un appel du son ; il vient un mot et ce mot fait idée. En même temps, le rythme se ferme comme une serrure à secret. A toujours. Cet ajustement est connu par un déclic ; il ne peut se défaire ni se refaire. Comme de ces métaux si parfaitement polis qu'aussitôt joints ils sont soudés sans aucun feu. Mais gare à celui qui force. Il y faut plutôt de la patience, et une nonchalance vive.

Nous sommes ainsi bâtis que le premier état de nos pensées n'est jamais le premier. Un homme qui se plaint dit ce que tout le monde dit ; et il n'est rien de banal comme le fou ; le fou se répand en lieux communs. Ainsi lorsqu'on voit un arbre, aussitôt c'est un arbre, c'est-à-dire un être botanique, et non point une vapeur irisée. De même nous voyons le citoyen ou le ministre, non point l'ingénieux animal qui fit le feu, le chat, le pigeon et la brouette. Et lui nous répond comme nous le voyons, et parle phonographiquement. Au contraire dans Shakespeare, ce n'est pas un roi qui parle, mais un marin ou un dompteur de chevaux, ou, encore mieux, un animal blessé qui nous jette du sang. Le miracle c'est qu'il pense alors, comme des taches feraient un sens. Telles seraient nos pensées premières et natives ; mais il

faut les retrouver. Ce que tous les arts savent faire, par le détour qui est propre à chacun d'eux. Ainsi fait l'architecte par ses travaux de maçon, et le sculpteur quand il rabat comme le temps ferait. L'un et l'autre sont perdus s'ils ont des idées ; et le peintre s'interdit de penser.

Cette condition, qui est étrange, est encore bien plus étrange au poète ; car il use de mots qui lui parlent. Faire taire tous ces bavards, car ils ne doivent parler qu'une fois en place, par écho et résonance. C'est ainsi qu'on voit des visages dans les fissures d'un vieux mur ; c'est ainsi qu'on entend des paroles dans le bruit d'un tombereau ; seulement le beau vers parle mieux à mesure qu'on le dit ; l'effet de surprise croît au lieu de décroître. Il vous perce de sens. Qui s'attendait à la flèche de Zénon, cette vieille chose qui depuis des siècles n'avait blessé personne ? Mais c'est tout le *Cimetière* qui la lance. Ou bien l'ombre de la *Parque*. Chacun mène son ombre, et sait ce que c'est. Mais attention à la « barque funèbre » ; vous voilà ombre, et embarqué. Le poète n'est pas moins surpris que vous. Au détour, et tout chantant, une pensée vous passe la cravate.

Le versificateur ne me saisit point ; c'est moi qui le saisis ; je le vois venir ; je me prépare ; c'est une bonne vieille pensée qui s'arrange avant de se montrer. Il n'y a rien de dangereux dans une pensée que la naissance. Le poète la fixe en naissance. Au reste il n'est guère de versificateur qui ne gagne quelquefois au jeu, et même sans le savoir. Mais trop ordinairement il met en vers ce qu'il a pensé d'abord en prose. D'où le mot fameux : « Que n'écrit-il en prose ? » Seulement ce serait une méchante prose. La belle prose ne se met pas en vers. Elle refuse le vers. La belle prose est un autre art. Ses détours sont bien cachés ; on les sent dans Voltaire, dans Montesquieu, dans Stendhal. Je ne saurais dire d'où vient alors le trait. Assurément il ne vient pas du rythme, mais plutôt il rompt le rythme. Et supposé, comme je le crois, que la poésie soit l'art de dire le plus ancien, la prose serait un énergique refus de poésie. Ingratitude. Car, comme la religion va de la statue à la théologie, ainsi la pensée va de poésie à prose.

Pourquoi ? Parce que c'est nature qui fait les beaux vers.

Et certes c'est bien nature qui fait toutes les pensées ; mais nous ne le croyons point ; alors nous nous ennuyons à raisonner, et nous prouvons tout. Cette misère d'avocat tue la prose aussi ; car nos raisonnements ne font rien à la nature ; elle nous regarde et ne dit mot, comme la biche au bois. Au contraire dans le vrai poème la nature parle ; on la laisse aller ; on la laisse danser et chanter, ce qui est de muscles et de viscères, et pure biche ; et elle parle, on ne sait comment ; on se répète la parole ; on se persuade que c'est une parole naturelle, et véritablement l'oracle des bois et des fontaines. Sur quoi on retrouve le courage de penser. Car si le langage était de convention, comme est une algèbre, on n'aurait aucun espoir de tomber sur la convention juste, et l'on vivrait de possibles maigres. Au contraire si le commun langage communique avec la nature par des fils secrets, on peut se fier au langage, et réduire toute recherche à savoir ce qu'on dit. Or cette preuve des preuves est révélée par le beau langage, vrai parce qu'il est beau. L'homme pense son propre chant, et ne pense rien d'autre.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Sur deux vers de Hugo.

Se souvient-on de la bataille de la poésie pure ? Un des résultats de cette belle bataille fut de mettre à néant l'opinion célèbre de Gautier sur un vers de Racine, de nous apprendre à distinguer, comme disait Courier, Pontoise d'Albano, et

Le blason de Hizen et de Tokungava

de

La fille de Minos et de Pasiphaé.

On est bien aujourd'hui d'accord pour voir dans ce dernier vers exactement le contraire d'une sonorité gratuite, pour substituer au vide musical qu'y sentait vibrer le vieux Tétrarque du Parnasse une plénitude de sens et un contour substantiel. C'est le type du vers qui exprime une tradition et une vocation héréditaires, la concordance absolue et simple du génitif grammatical et du génitif humain, c'est-à-dire du généalogique.

On remarquera, entre parenthèses, que tous les personnage de Racine sont des héritiers, alors que ceux de Corneille, en leur qualité de commencements absolus, se comporteraient volontiers en boursiers : je songe au cornélianisme de Péguy, et jamais Racine n'eût écrit *Don Sanche d'Aragon*. Et si Napoléon, patron des boursiers, eût fait, comme il disait, Corneille prince, il n'eût pas fait de Racine même un historiographe. Mais cela c'est une autre affaire, autre sauf en ce point qu'on peut tenir *Phèdre* pour une tragédie de l'hérédité, celle du vers de Pasiphaé, comme en *Britannicus*

Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage

entre en éruption avec Néron ; que l'exposition de *Phèdre* forme une véritable ouverture musicale, où le vers célèbre indique comme une basse ce motif de l'hérédité qui reparaîtra si souvent dans les actes qui suivent ; et que, si l'on veut chercher dans notre romantisme ou post-romantisme les analogies des deux génitifs raciniens, il faudra mettre dans la forme du vers de Heredia cité tout à l'heure la matière d'un personnage de Zola,

Fils des Rougon-Macquart et des Quenu-Gradelle

Tel est le premier élément de l'énergie du vers, l'élément du sang. Le second est l'élément de la mer. C'est « sur ces bords », c'est-à-dire par la route des mers, qu'est venu au prince de Trézène, au petit-fils de Pitthée, au chasseur des forêts, le mauvais génie de sa race et de sa vie, par le même chemin que tout à l'heure le monstre de Neptune. Car *Phèdre*, avec son antithèse de la terre et de la mer, nous paraît aussi une grande tragédie athénienne, dont la géographie se lit entière du haut du bastion de la Victoire Aptère.

Il n'est donc pas défendu d'appeler ce vers un vers purement poétique, puisque la pureté ne va pas sans une intégrité et une plénitude. Mais il reste interdit de l'appeler gratuit : nous sommes ici à l'antipode de cette gratuité dont on parlait beaucoup au temps des *Caves du Vatican*. Cette éviction de la gratuité en matière de beaux vers, poursuivons-la sur un autre terrain, où nous retrouverons encore le souvenir, sinon l'initiative de Gautier.

***

Il s'agit de deux vers de Victor Hugo qu'on cite souvent, soit aux autres, soit intérieurement à soi-même, comme un « bibelot d'inanité sonore » une musique auguste, associée certes à des mystères du temps et de l'espace, à des évocations mythologiques, mais gratuite, et dont l'apparition dans notre mémoire nous mettrait simplement en état de phosphorescence poétique

Oh, quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !

D'où vient leur prestige ? En partie de ce qu'on sent qu'ils ne concernent pas le bûcher d'Hercule, la légende d'Hercule, qu'ils sont une allusion, un doigt tendu vers un lointain, une occasion de poésie nue, une mesure pour rien qui prépare à un état de grâce. Le bruit solennisé par le soir, les grands arbres en conformité avec la grandeur du héros, l'âme qui s'émeut d'une image antique et vague, une rime qui associe la mort du soleil à la mort de l'homme qui a fait sa tâche, la terre, lieu général de la tragédie humaine, la terre qui est préparée pour être l'autel d'une tragédie précise, tout cela collabore à un ébranlement, à une ondulation de poésie pure. Ajoutons qu'à des vers lyriques cette ondulation convient beaucoup mieux qu'à un vers de tragédie. La quintessence de ce lyrisme gratuit, on la trouve dans les sonnets nervaliens :

Je suis le vagabond, le veuf, l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie

ou dans les vers mallarméens :

J'offre ma coupe vide où souffre un monstre d'or

Les deux vers de Hugo habitent le même pays de suggestion et de musique, dirait-on, et ils sont traités comme tels dans la cité poétique. Valéry a dessiné en trois strophes le blason de ce pays :

Dormez sous les pas sidéraux,
Vainqueur lentement désuni,
Car l'Hydre inhérente au héros
S'est éployée à l'infini.

O quel Taureau, quel Chien, quelle Ourse,
Quels objets de victoire énorme,
Quand elle entre aux temps sans ressource,
L'âme extraordinaire forme !

Fin suprême, étincellement
Qui, par les monstres et les dieux
Proclame universellement
Les grands actes qui sont aux Cieux!

(Ici j'ouvre une parenthèse. Peu sûr de ma mémoire, j'ai voulu vérifier ces vers dans le texte. J'avais sous la main les *Poésies*, non *Charmes*. Et j'ai constaté avec stupeur que le vers magnifique et tout valérien de *Charmes :*

L'âme extraordinaire forme

était remplacé maintenant par ce vers éteint et Sully-prudhommesque

L'âme impose à l'espace informe.

D'où cette correction ? Valéry, incontinent alerté, me répond qu'un amateur pointilleux a été choqué par la diphonie de *âme extra*. Mais ces deux *a*, l'un long, l'autre bref et presque diphtongue, ne se ressemblent pas plus que les deux *i* dans

Un satyre habitait l'Olympe, retiré

Tyrabi ne choque personne. Au contraire, les deux nasalisations, en chandeliers de cheminée, du vers intrus, *(impose, informe)* appellent toutes nos réserves.

Mais qu'il s'agisse de Nerval, de Mallarmé ou de Valéry, nous sentons que nous sommes dans un domaine où le poète a, selon le mot de Mallarmé, cédé l'initiative aux mots, et où les mots ont embarqué à leur bord, vers le large, une musique aventurière. Il n'en va pas de même de Victor Hugo, dont la musique n'est gratuite qu'en apparence, dont le distique ne s'isolerait pas plus que le vers de *Phèdre*, et dont la forme est en réalité solidaire d'un sentiment prolongé, d'une logique liée, d'un poème construit.

Ce poème c'est, on le sait, la pièce liminaire du *Tombeau de Théophile Gautier*, que les poètes élevèrent en 1873 au Maître mort en 1872. Victor Hugo l'écrit le Jour des Morts de 1872, à Hauteville-House. Gautier est mort à soixante ans. Depuis quelques mois, Hugo a dépassé la soixante-dixième

année. Lamartine et Alexandre Dumas étaient morts depuis trois ans. Lui, devant la mort, il était seul.

Le porte-drapeau du romantisme, le lion vieilli du gilet rouge déteint, venant de tomber, le romantisme ne se survivait plus qu'en Hugo. Depuis les *Odes*, et à l'exception de quelques pièces des *Châtiments*, à Dumas et à Vacquerie, parce qu'ils l'avaient accompagné à Bruxelles et à Jersey, Hugo s'était très peu occupé, dans ses vers, de ses compagnons de lettres. La mort de Lamartine en 1869 l'avait laissé muet, sinon indifférent. Celle de Sainte-Beuve, à plus forte raison. Pour Gautier, seul, il parla. Le poète de la famille avait écrit *Pauca meæ*. C'est pour la famille des poètes, des romantiques disparus, qu'il écrit à Hauteville-House, l'oraison funèbre du Poète :

Moi, blanchi par les jours sur ma tête neigeant,
Je me souviens des jours écoulés, et, songeant
A ce jeune passé qui vit nos deux aurores,
A la lutte, à l'orage, aux arènes sonores,
A l'art nouveau qui s'offre, au peuple criant : Oui!
J'écoute ce grand vent sublime évanoui.

Évanoui, ne l'oublions pas, depuis 1850, depuis que le romantisme avait été recouvert par d'autres mouvements, les réactions, et que les romantiques étaient passés burgraves. Hugo écoute le temps littéraire couler, voit le siècle littéraire s'animer comme un plafond de Delacroix :

Tout penche; et ce grand siècle avec tous ses rayons
Entre en cette ombre immense, où, pâles, nous fuyons
Oh! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule!
Les chevaux de la Mort se mettent à hennir,
Et sont joyeux, car l'âge éclatant va finir;
Ce siècle altier, qui sut dompter le vent contraire
Expire... — O Gautier, toi, leur égal et leur frère,
Tu pars après Dumas, Lamartine et Musset
L'onde antique est tarie où l'on rajeunissait;
Comme il n'est plus de Styx il n'est plus de Jouvence.
Le dur faucheur avec sa large lame avance
Pensif et pas à pas vers le reste du blé.

Le distique s'étend, illumine tout, est illuminé par tout. Ces coups de la hache de la mort sur Dumas, Lamartine, Musset, Gautier, abattent sinistrement ces grands chênes pour un bûcher. Hugo reste. Et Hugo se laisse modeler par l'image héracléenne. L'identification ne choque plus. Quand il perdra, quelques mois après, son dernier fils, François-Victor, il s'entretiendra avec lui-même en s'appelant Priam :

Que te sert, ô Priam, d'avoir vécu si vieux ?...

Nous ne trouvons pas cela ridicule. Le vieux poète porte sans faiblir ces noms antiques. Il est vrai qu'il devient dieu. Ou tout au moins que depuis le temps de Jersey la vie poétique de Hugo vit, développe, impose le thème d'une héroïsation.

Et Hercule nous paraît ici aussi juste de ton que Priam. Cela devait être dit. Et qui d'autre eût pu le dire ? Qui eût tendu l'arc d'Ulysse, sinon Ulysse ?

Hugo est Hercule parce qu'il réalise en poésie, la plus grande force physique. Mais aussi parce que le poète de la *Fin de Satan* et de *Dieu* a vécu depuis les années de Jersey dans la hantise et dans l'attente d'une transfiguration, d'une mort étoilée qui l'emportât chez les Dieux. Chrétien, soit. Mais aussi il est naturel, il est nécessaire que le Jour des Morts à Guernesey lui évoque le bûcher d'Hercule. Ne fermez pas, dit-il, la porte funéraire. Elle sera pour lui, à l'Arc, la porte d'une apothéose païenne.

Et il ne s'agit pas seulement d'une nature héracléenne de poète. Il s'agit d'un siècle. Le siècle même avec lequel Hugo s'est identifié, dont il a voulu que sa stature, entre les cheveux et le talon, mesurât exactement la durée, puisqu'il a décidé de l'occuper, jusqu'au centenaire de sa naissance, par la publication posthume des œuvres écrites à Guernesey. *L'âge éclatant va finir ! ce siècle altier qui sut dompter le vent contraire...* Le dix-neuvième siècle.

Dès lors le *Tombeau de Théophile Gautier* ne devient plus seulement le *Tombeau de Hugo*, le *Tombeau du Burgrave*, mais le tombeau d'un siècle. Il est possible que ces vers grandissent singulièrement, inexprimablement dans l'avenir. Ce serait au cas où le XIXe siècle, étendu jusqu'en 1914,

formerait en effet un type unique de civilisation, où de grands biens humains liés à l'établissement et à l'aurore du régime machiniste, industriel et capitaliste, tempérés et filtrés par les restes des régimes anciens, disparaîtraient avec lui, et où, puisqu'il est avéré que ce régime a revêtu la tunique aux poisons, la dernière guerre, ou la prochaine, mettrait bien dans l'histoire un bûcher d'Hercule.

***

Ces deux vers de poésie apparemment gratuite, qui habitent dans notre musique intérieure, on les voit liés comme un moyeu d'or à un mouvement et à une marche. Au fond, c'est la question du beau vers qui se pose. Y a-t-il beau vers indépendamment d'une mise en place de ce vers dans une pièce, dans un mouvement, dans une pensée ? Oui et non. Simplement, le beau vers, c'est la beauté intérieure d'un membre dans un organe ou d'un organe dans un organisme. L'organisme, l'organe, l'investissent, par leur société et par leur ordre, d'une beauté supérieure, de la vraie beauté, en l'incorporant, en le multipliant, bien plus encore qu'en le subordonnant.

Gautier pouvait admirer à bon droit le vers de la fille de Minos et de Pasiphaé, comme il pouvait admirer, sur son bureau, lui servant de presse-papier, le pied de marbre d'une statue antique. Mais ce pied n'existe que par la statue, et la tragédie du temps héréditaire c'est la statue racinienne. Pareillement on comparerait les deux vers de Hugo à tel motif de la *Porte de l'Enfer* qui est devenu célèbre par lui-même et a pris sa signification propre, mais que Rodin avait vu et créé en le subordonnant dans le monument qu'il n'a pas achevé. Ce sont là d'ailleurs beaucoup de mots et beaucoup d'analyse pour une intuition instantanée, pour une nature simple de la poésie qui nous apparaît toute dès que nous la pensons et la vivons.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DES ROMANS

La Réponse du Seigneur, par *Alphonse de Chateaubriant.*

Catherine Pecq, par *Emmanuel Robin.*

On a beaucoup rêvé sur une boutade d'André Gide, qui prétendait qu'avec les bons sentiments on faisait de mauvais livres. M. Gide offrait malicieusement un large champ au contre-sens. On ne fait pas de meilleurs livres avec de mauvais sentiments ; on en fait de pires, et de plus agaçants ; ceux qui prirent à la lettre la boutade d'André Gide l'ont bien montré : il y a un satanisme pour gens de lettres et gens littéraires qui dépasse en niaiserie les plus exécrables livres d'édification. Aussi bien l'œuvre même d'André Gide, dans ce qui, d'elle, émeut et dure, est-elle animée des meilleurs sentiments, et, à sa manière, une œuvre d'édification.

Il me semble, à vrai dire, qu'il n'est pas d'œuvre d'art qui puisse se passer tout à fait d'un « bon sentiment ». Une belle œuvre réclame de qui la crée, — si loin qu'elle se veuille de toute préoccupation morale, — un minimum de beauté morale : ne serait-ce que l'amour du créateur pour son œuvre, ses exigences et ce dépouillement qu'il s'impose pour ne faire entendre que sa voix propre et la faire pleinement entendre, ne serait-ce surtout que cette revendication (et c'est toujours au nom de la justice qu'elle s'élève) où toute œuvre se ramène enfin. Il y a un instant dans l'œuvre d'art où beauté artistique et beauté morale se rejoignent et se confondent. Cela est vrai de Flaubert comme de Pascal. Et, pour revenir à M. Gide, on trouve de tels instants dans l'*Immoraliste* ou dans la *Porte étroite* ; on ne les trouve pas dans *Corydon*, où la ferveur édificatrice l'emporte de beaucoup sur les moyens artistiques. On les trouve dans *Atala* et dans *Rancé*, mais rarement dans *le Génie*, et dans cinq ou six pièces de Corneille, mais presque plus dans les autres.

Car il faut dire, et c'est ici que le mot de Gide me semble vrai, qu'une œuvre réclame d'autant plus de qualités artistiques qu'elle part d'une plus haute inspiration et se propose une action plus large. Rien n'est plus émouvant et misérable qu'une œuvre qui croit partir du ciel et n'en quitte guère le reflet dans une mare ; mais si l'auteur n'a pas trop présumé de soi, s'il ne tombe pas, s'il est favorisé, son œuvre est assurée d'une résonnance et d'une durée particulière. C'est ce qui fait la grandeur des tragiques grecs, et d'Eschyle d'abord, celle, même en face d'autres pièces quasi parfaites, de *Phèdre* ou d'*Athalie*, celle encore des cent vers de Vigny où l'instrument est digne du souffle.



Il ne me semble pas que l'on ait été très juste pour le nouveau livre de M. de Chateaubriant : *la Réponse du Seigneur*. Sa forme même, dont on ne savait si elle était celle d'un roman, d'un essai ou d'un poème, a déconcerté. Et précisément on a vu dans ce livre trop de bons, trop de beaux sentiments. Beaux sentiments d'une autre époque, bien entendu. C'est la pire tare des modes littéraires qu'en imposant telle façon d'être noble, elles méprisent les autres, qu'elles font plus de cas du vêtement que de la noblesse même.

Je me garderai de dire que ce livre est une réussite, ou un chef-d'œuvre : il a visé à tout autre chose. Les défaillances n'y sont pas rares, ni les gaucheries, ni certaine lourdeur de phrase, ni les heurts trop marqués dans le ton, dans les propos et dans l'affabulation. Je ne sais si l'auteur l'a voulu ; je suis persuadé qu'il s'en est rendu compte, l'a accepté, a fait enfin son livre malgré cela et s'en est même servi pour faire son livre. C'est une œuvre curieuse, dense, robuste, naïve et malicieuse à la fois, digne d'être aimée.

Si l'on voulait piquer l'intérêt d'un lecteur : voici un écrivain, pourrait-on dire, dont on a goûté jusqu'à présent des peintures de terres et d'existences provinciales, et qui soudain nous propose un traité de vie mystique. Non pas un pur traité, mais de beaux cris et d'ardentes proposi-

tions reliés entr'eux par la trame d'un conte de fées. Et non point d'un conte immatériel, mais nourri des arbres, des odeurs, des coutumes de la terre. A une époque où l'on parle d'action, il s'agit d'un traité de pur amour ; où l'on parle d'égalité : d'une conception pleine de grandeur de la noblesse. Et si ces mots de noblesse et de pur amour peuvent effrayer le lecteur, il s'agit de la noblesse des Templiers, dira-t-on, qui furent brûlés à cause d'elle ; et d'un pur amour assez proche de celui qui valut à Fénelon d'être convaincu d'hérésie.

Autour d'un admirable apologue [1] se compose le livre tout entier, avec ses figures bizarres et hautement enluminées, ses évocations d'un paradis terrestre, son affabulation volontairement simple et qui ne craint pas de paraître naïve. Tout dans ce livre semble relever du merveilleux ; mais, à cause de cela même, rien n'y paraît invraisemblable [2]. L'abandon, la bonhomie, l'exaltation, souvent une fière allure s'y mêlent. Le livre entier reflète une pleine vie intérieure, jusque dans la composition, et dans la structure même de la phrase, parfois encombrée et peu soucieuse d'harmonie, mais souvent puissante et toujours nourrie.

Voilà deux siècles, on disait : Quand une lecture vous élève l'esprit, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. Je dirai dans ce sens que *la Réponse du Seigneur* est un bon livre. C'est une façon de voir fort désuète ; on pense bien que je m'en excuse ici.

***

1. L'apologue du petit enfant de la montagne qui, de rêver toujours à une image légendaire, devient lui-même cette image, me semble le plus haut point du livre, plutôt que l'anecdote réelle du papillon qui, à force d'aimer et de contempler une feuille, devient feuille lui-même. Qu'est-il besoin de preuves matérielles dans un traité mystique ? C'est Pascal qui veut prouver qu'il faut croire, qu'il est avantageux de parier pour Dieu, — et qui ainsi fait plus pour écarter de Dieu que tout le reste des *Pensées* pour rapprocher de lui.

2. Je regrette pourtant que l'auteur ait fait de son « témoin » un garçon presque aussi niais que le Tournebroche d'Anatole France ; que, par exemple, il ait pesamment prolongé l'illusion qui fait prendre à cet esprit trop simple une révélation morale pour une jeune fille.

Je ne connais pas le premier roman de M. Emmanuel Robin. Son nouveau livre, *Catherine Pecq*, manifeste des dons peu communs de romancier. M. Robin sait créer une atmosphère, animer des personnages qui ne se ressemblent pas, amener des événements inattendus sans qu'ils paraissent invraisemblables. Surtout il est sensible à la ligne d'une destinée ; il s'attache à la suivre, à l'éclairer. Ce goût est en lui ; on peut en étudier l'effet dans *Catherine*. La première partie du livre, à peu près parfaite, eût pu être publiée seule ; personnages, événements, décor, et jusqu'à l'accent divers de ces pages (tantôt ironique, tantôt dramatique, parfois apaisé) : tout s'y équilibre et fait de ce début une œuvre heureuse et dense.

M. Robin n'a pas voulu s'en tenir là ; il fait évader son héroïne de ce premier roman, l'engage dans de nouvelles aventures, parmi d'autres acteurs, dans d'autres milieux ; il la guide, il la presse, il lui fait exprimer enfin tout le chant qu'elle portait.

C'était une large entreprise ; il ne me semble pas que M. Robin l'ait menée avec un succès constant. Son livre s'élargit moins qu'il ne se disperse ; tel personnage secondaire, par son pittoresque, tel milieu plaisant retiennent parfois une attention qui n'aurait pas dû quitter l'héroïne. Mais, avant tout, on voudrait sentir moins nettement la main de l'auteur. Que n'a-t-il plus de confiance dans la vertu, dans la résonnance de ses personnages et de leurs aventures ! Que ne laisse-t-il au lecteur le plaisir de sentir et de dégager lui-même le sens de ces destinées ! A côté de belles pages (l'odyssée de Catherine et du déserteur), on trouve parfois des situations contraintes, et des dialogues qui sonnent faux (le dernier entretien de Catherine et de ses filles).

C'est pourtant grâce à ce goût de dominer une vie, d'en montrer, avec un mélange de pitié, d'amertume et d'ironie, les insuffisances, les noblesses, les hasards, la loi, le sens, c'est grâce à ce besoin qui fait parfois songer à Hardy, que M. Emmanuel Robin sera sans doute amené à donner les œuvres de belle envergure que l'on peut attendre de lui.

MARCEL ARLAND

SUR LA PENSÉE DE PAUL VALÉRY

Si on s'efforce, d'après les réflexions et le dialogue que Paul Valéry a récemment livrés au public [1], de reconstituer sa pensée, — et cet essai que nous allons entreprendre sera nécessairement partiel et provisoire, — on voit d'abord toute une critique, une destruction des valeurs, du point de vue d'une « conscience de soi » qui veut être « à son plus haut degré » (*M.*, p. 106). — Critique de la façon habituelle d'entendre la vie : « L'étrange pouvoir de faire certaines choses indifférentes à la vie avec le soin, la ferveur, l'opiniâtreté, comme si la vie en dépendait, c'est là ce que nous appelons *vivre* » (*C. T.*, p. 155), critique de nos jugements ordinaires, « émissions de fermentations intestines » (*M.*, p. 82), critique des relations entre les humains, fondées sur la convention et l'illusion (« Déchiffrer, c'est se brouiller », (*C. T.*, p. 103) ; « ce qui est réel ne peut être désiré, car il est réel » (*C. T.*, p. 116)) ; critique de notre culture contemporaine, caractérisée par les valeurs d'intensité et de nouveauté, propres aux esprits inférieurs et aux esprits fatigués (*M.*, p. 22, 127 ; *C. T.*, p. 132) et par les progrès de l'automatisme (*I. F.*, p. 130). Quant à la connaissance scientifique, Valéry accepte, il proclame une théorie toute pragmatiste de la science. La science est tournée vers le « faire » ; elle nous enseigne avant tout « ce qu'il faudrait faire pour reproduire un effet donné » (*I. F.*, p. 165). Elle est l'ensemble des recettes qui réussissent toujours (*M.*, p. 41). Une formule est, comme le montre bien le relativisme de la physique moderne précisant sur ce point le pragmatisme, « une ordon-

1. *Moralités*, *Choses Tues*, *L'Idée Fixe ou Deux Hommes à la mer* (Gallimard).

nance d'actes de mesure » *(I. F.*, p. 165). D'une façon plus générale encore, tout concept est expédient *(ibid.)* et toute pensée ne vaut que comme intermédiaire entre deux états de l'esprit, entre une question et une réponse *(M.*, p. 42). On se trouve donc en présence d'une théorie tout instrumentaliste de l'intelligence, chez celui qui d'abord aurait paru un parfait intellectualiste. Du moins se rencontrera-t-il à la fois avec les pragmatistes et les intellectualistes pour dénoncer la « faillite de l'imagerie ». De même qu'à l'idée d'univers aucune image ne peut correspondre, parce que rien ne peut lui être semblable *(I. F.*, p. 41, 125, *M.*, p. 159), de même, à l'autre bout de l'échelle de la connaissance, si les choses ont un fond, ce fond ne ressemble à rien *(I. F.*, p. 57) ; il est infiniment compliqué, étrange et obscur *(C. T.*, p. 128, 134, 152). Mais ce n'est pas seulement à une faillite de l'imagerie que nous assistons — et ici de nouveau Valéry se sépare de l'intellectualisme (nous entendons : d'un intellectualisme fondé sur la science). La science a nourri « un espoir curieusement contradictoire » dans ses recherches microscopiques *(I. F.*, p. 56, 99). A mesure que l'homme essaie de préciser l'image, elle devient plus floue : c'est que, dans toutes ces spéculations, l'homme est supposé témoin de spectacles qui l'excluent *(C. T.*, p. 143). L'observateur dérange l'observé. Aussi devons-nous nous persuader que les lois sont des créations statistiques comme les mots *(I. F.*, p. 89, 99, 100) et on peut redire la parole de Condillac, mais approfondie par des réflexions semblables à celles d'Eddington : la science est une langue bien faite ; d'ailleurs, elle n'est bien faite que pour des couches assez extérieures de l'expérience. Tous nos instruments intellectuels sont faits pour de grandes masses et des spectacles grossiers ; ils sont essentiellement macrocospiques. « Pour une intelligence plus déliée, pas de nombre ». *(I. F.*, p. 43)

Que dirons-nous alors des sciences de l'esprit ? Ici les abstractions sont encore plus massives et trompeuses : l'esprit, énorme perroquet *(I. F.*, p. 99), l'âme, le moi, auquel répond tout au plus une réalité instantanée *(I. F.*, p. 124) ; il assure sa continuité par la simulation, et, pour peu qu'il s'observe s'apparaît étranger *(C. T.*, p. 165),

ne sait plus rien sur lui-même et ne peut que se taire *(C. T.*, p. 166, 183 ; *I. F.*, p. 106, 107). Nous cherchons le profond : mais il y a les profondeurs accessibles, celles que fouillent les psychanalystes ; elles ne nous livrent que des « fossiles obscènes » ; elles sont universelles et sans intérêt ; et il y a des profondeurs insondables, analogues à ce fond du monde physique qu'on ne peut se représenter parce qu'il ne peut rien avoir de semblable à lui et parce que l'observateur trouble l'observé *(I. F.*, p. 48, 49, 50). Mais, ici, rien de délié comme dans les profondeurs du monde physique. « Tout est grossier, brutal ; cela ne peut guère dire que : bon ou mauvais ». C'est que nous sommes en présence de la vie des viscères *(I. F.*, p. 50). La profondeur s'est révélée, — dialectiquement, hégéliennement, — ce qu'il y a de plus superficiel. « Nous avons beau creuser ; nous sommes ectoderme » *(I. F.*, p. 52).

Le profond n'a pas plus de prix que l'intense ou le nouveau. Ici, avec cette critique du « profond », c'est contre ses propres valeurs que Valéry se tourne. Pas d'essence, pas de profondeur ; et l'intelligence n'est que le retentissement superficiel des « profondeurs » viscérales. C'est le renversement de toutes « mes » valeurs, et Valéry aussi sait penser contre soi. Les organes inférieurs devancent l'intelligence *(I. F.*, p. 54, 69), sont plus conscients que la conscience, arrivent parfois à des beautés qu'elle ne saurait obtenir. « Un déchet, un hasard, dit le Docteur dans l'*Idée Fixe*, peut prendre une valeur littéraire » *(I. F.*, p. 64). Et, sans doute, Valéry écrit-il encore : « Nous sommes enclins à donner une importance absolue aux choses qui provoquent en nous des effets physiques tout irrationnels » *(M.*, p. 116, 63) ; mais il sait aussi que cette importance est fondée. Il y a quelque chose de plus sûr dans les actions du corps que dans les jugements de l'esprit. La Jeune Parque se retourne vers l'arbre dont elle est issue, discerne les liens subtils qui l'unissent aux éléments, se laisse charmer par l'examen de ses fines jointures avec le corps.

Mais reprenons le chemin de notre critique : on connaît les objections de Valéry contre l'histoire ; toutes ne portent sans doute pas également, mais il faut lui être reconnaissant

de faire entendre à son tour cette bienfaisante protestation contre l'importance donnée à l'histoire *(I. F.*, p. 38, 39; 48; *M.*, p. 101). Nietzsche, dans une certaine mesure, Péguy, Valéry sont les trois maîtres de l'anti-historisme.

C'est encore avec Nietzsche, et aussi avec Gide, que Valéry se rencontrera le plus fréquemment dans sa critique de la morale. Au-dessus de la morale s'élève ou prétend s'élever la sphère des croyances : elle n'est pas épargnée par Valéry, surtout l'âme. Les spirites ont le mérite de nous dévoiler le fond de la pensée des spiritualistes, des gens à âme *(M.*, p. 137). Le problème de l'immortalité n'existe pas pour Valéry *(C. T.*, p. 186, 169). Reprenant en la changeant un peu la métaphore de Cébès dans le *Phédon*, il écrit : « La vie change d'individu comme l'on change de chemise » *(M.*, p. 155; *I. F.*, p. 158). Pour Cébès, le corps était le vêtement de l'âme; pour Valéry, l'individu est la chemise de la vie.

On a créé un faux royaume de l'esprit et un faux royaume de la chair; or nous verrons tout à l'heure, et déjà nous avons pressenti, qu'il y a un vrai royaume de l'esprit et un vrai royaume de la chair; le premier sera algèbre, et le second sensation. Ils pourront rayonner chacun à l'état pur; ils pourront même, en une sorte d'algèbre de la sensation et en une sorte de sensation de l'algèbre, — en un mysticisme intellectuel, — se mêler l'un à l'autre, sans devenir impurs. Mais, pour le moment, nous sommes devant leur contrefaçon : « Le pauvre d'esprit crée l'esprit, création des pauvres d'esprit, et ce furent des spirituels qui créèrent ce qu'ils nommèrent la chair » *(C. T.*, p. 163).

Et maintenant nous pouvons entrer au vrai royaume de l'esprit, car la critique même aura pu nous montrer sa nature. « Une idée ne peut pas être fixe; peut être fixe ce qui n'est pas idée » *(I. F.*, p. 27). « Rien de plus embrouillé, de plus fuyant, de plus indéfinissable que le mental » *(I. F.*, p. 141). Les idées sont faites de fuites et de reprises, comme l'a vu Platon, comme l'a senti Mallarmé. Ces trésors stables sont faits de mouvements. Mouvement et diversité interne, tel est l'esprit. « Il n'y a pas d'esprit qui serait d'accord avec soi-même; ce ne serait plus un esprit »

(I. F., p. 130). La subtilité se développe à partir de conflits intestins *(I. F.*, p. 133). Et la vie est parente de l'esprit, à moins qu'elle ne soit l'esprit lui-même ; elle aussi, « les contradictions la surexcitent » *(I. F.*, p. 160).

Dans ce royaume de l'esprit, il n'est pas de substance, mais seulement des relations. La liberté est relation entre ce qui agit sur moi et mon action, entre moi (qui suis aussi relation) et la multiplicité des domaines de relations qui s'ouvrent à moi *(M.*, p. 119). Mon effort est relation entre ce dont je dispose et ce que je me propose, et toute critique valable est l'art d'étudier cette relation *(C. T.*, p. 39, 40). La relativité est si essentielle au réel qu'une existence parfaite doit accomplir un cycle par lequel elle brûle ce qu'elle a adoré et adore ce qu'elle a brûlé *(M.*, p. 142). La vie est destruction et construction infinies *(M.*, p. 155).

Pour que le mouvement, et les relations dont il est fait, soient sensibles, il faut qu'ils se manifestent sous forme d'écarts. C'est la loi spencérienne de la relativité des sensations qui est ici reprise. Elle vient englober à la fois le pragmatisme valéryen et le platonisme valéryen : le pragmatisme : « Une idée est un mode de changement, un moyen ou un signal de transformations » *(I. F.*, p. 28) ; le platonisme : une idée est faite d'écarts, de différences par rapport à elle-même. Ainsi elle est un écart, elle est faite d'écarts, et occasionne des écarts *(I. F.*, p. 33 ; *M.*, p. 26, 153). Et on peut en dire autant de tout sentiment *(M.*, p. 44).

En même temps, ces « écarts » sont tendances vers des « seuils ». Partout, dans l'homme qui cherche à trouver, à retrouver une idée, comme dans l'homme qui cherche l'instant du plaisir, il y a une aspiration, un halètement vers un seuil *(I. F.*, p. 28, 41, 43).

Mais ce seuil ne sera atteint très souvent que par « rencontres » ; partout dans l'esprit nous rencontrerons des rencontres, des chances, des hasards, des « combinaisons genre rêve » (idées tristes, crimes, « inspirations »), où une tonalité vient teindre l'envol d'une idée, où un vouloir vient s'agripper à une idée, ou bien une idée, n'importe laquelle, à telle autre. Mais nous pourrons voir aussi ce qu'on pourrait appeler les combinaisons genre veille,

gouvernées par l'attention en lutte contre la fuite de l'idée. L'inspiration ne sera sans doute qu'une rencontre d'une combinaison genre rêve avec une combinaison genre veille.

Ce qu'il y a de particulier en l'homme, c'est qu'un des termes de l'écart dont nous avons parlé peut être tel qu'il devienne un zéro. L'homme est possibilité de distance et d'absence. C'est ici que s'insèrent dans les réflexions de Valéry les méditations de Mallarmé sur la feuille blanche, sur le néant *(I. F.*, p. 59). « L'homme a inventé le pouvoir des choses absentes, par quoi il s'est rendu puissant et misérable » *(M.*, p. 141 ; *C. T.*, p. 67). « L'oiseau crée dans l'espace un point où il est » ; l'homme crée des points où il n'est pas. Aussi n'est-il jamais tout près du présent ; il y a toujours un intervalle. « Nous-mêmes consistons précisément dans le refus ou le regret de ce qui est, dans une certaine distance qui nous sépare et nous distingue de l'instant. Notre vie n'est pas tant l'ensemble des choses qui nous advinrent ou que nous fîmes (qui serait une vie étrangère, énumérable, descriptible, finie) que celle des choses qui nous ont échappé ou qui nous ont déçu » *(M.*, p. 20, 21). Ce moi qui en tant que réel était étranger à lui-même, qui s'était perdu comme réel, se retrouve lui-même, communie avec lui-même dans le possible, et comprend à partir de là les illusions qu'il se fabrique et que nous avons eu d'abord à critiquer.

Le monde de l'esprit est le monde du possible, des gestes arrêtés, des assouvissements et des suppressions en pensée *(M.*, p. 18, 65). C'est pour cela qu'il est un monde qui tend sans cesse vers les crimes et les créations — deux objets des préoccupations de Valéry. Mais au-delà des crimes et des créations, le souverain bien est le plus grand degré de liberté de l'esprit *(I. F.*, p. 130). L'important, c'est d'avoir ouverts devant soi de multiples domaines de pensée. « Tout ce qui empêche l'esprit de former toutes les combinaisons l'altère dans son essence qui est de les former » *(M.*, p. 122).

C'est ici que la relativité prend tout son sens. « Il se place sans effort à un certain point d'univers, dans un certain ordre de valeurs, et la lutte aussitôt n'est plus une lutte ; et des adversaires ne sont plus que les membres antagonistes

d'un même système qui se transforme et qui périra » (*M.*, p. 123).

C'est d'ici aussi que se comprend le mieux la partie critique de l'œuvre que nous avons étudiée d'abord ; tout geste est arrêté, toute action retardée, sinon supprimée. Peut-être même peut-on concevoir « des individus assez spirituels pour négliger totalement, laisser s'amortir sans les renforcer et les transmettre, assimiler systématiquement tous les premiers termes, tous les premiers mouvements et retentissements des faits et des mots » (*M.*, p. 15).

La morale sera toute dominée par la volonté de se garder disponible. Il faudra aimer ses ennemis par libre mobilité de soi-même ; il faudra faire le bien en homme qui peut faire le mal (*C. T.*, p. 206, 207, 208) ; et en effet la racine du mal est dans certaines qualités, comme la racine du bien est dans certains défauts, le plus souvent. « La nature de l'homme est bonne, car il est oublieux, paresseux, crédule, superficiel » (*C. T.*, p. 220).

Comme dit l'insupportable docteur de l'*Idée Fixe* dans un de ses moments les plus heureux, il s'agit de savoir « ce qui donne la sensation de vivre davantage, ou la présence extrême de l'instant ou la présence extrême du possible » (*I. F.*, p. 62). Or la présence extrême de l'instant est insaisissable. Revenons pour un moment dans le domaine de la sensation : il n'est pas pour Valéry bien éloigné du domaine de la connaissance. « Il y a d'étroits rapports entre souffrir et savoir » (*I. F.*, p. 22), dit encore le docteur, et il pourrait sans doute ajouter : il y a d'étroits rapports entre jouir et savoir. D'autant que la jouissance est toute proche de la douleur, est une sorte de douleur (*I. F.*, p. 35). Narcisse, la Jeune Parque, cherchent un certain genre de connaissance. Nous voyons errer ici le fantôme de Narcisse. « Un miroir où l'on se regarde et qui donne l'envie de se parler — suggère, explique l'étrange texte : *Dixit Dominus Domino meo* ; lui donne un sens » (*M.*, p. 140). Et encore : « Autant nous nous réfléchirons, autant nous serons autres. Et plus nos regards se quitteront, plus nous nous perdrons de vue, plus nous serons indiscernables. Cette espèce d'analyse peut s'appliquer de soi à soi-même » (*C. T.*, p. 100).

Et le fantôme de la Jeune Parque : « L'opération de la connaissance est de se débrouiller elle-même, comme un homme qui s'éveillerait indéfiniment et se délivrerait indéfiniment de l'enchevêtrement de ses membres et de l'emmêlement de ses perceptions précédentes » *(C. T.*, p. 141). L'idée de ce plaisir et de cette réflexion aigus vers lesquels tendent Narcisse et la Jeune Parque, de façon diverse, apparaît au milieu de l'*Idée Fixe*, et avec des accents qui les rappellent. « Cet instant suraigu, cet acumen, cette catastrophe enfin, est une limite, un extrême » *(I. F.*, p. 37). « Cet instant suprême » *(ibid.)*, « un ciel, un trait de foudre » *(I. F.*, p. 40). C'est ici, pour marquer cette dialectique de l'esprit et de la chair sur le point de passer dans l'extase, qu'il faudrait employer ce futur du présent dont parle Valéry *(I. F.*, p. 93). Elle y passe, mais en un coup de foudre. « Tout ce qui vaut dans la vie est essentiellement bref » *(I. F.*, p. 35, 40). Cet instant, « je le veux perpétuer » pourtant. Je ne pourrai y réussir qu'en rentrant dans le monde de l'esprit.

Ces écarts dont nous avons parlé, ne peut-on les concevoir comme allant vers un ordre ? *(I. F.*, p. 66). De même que Poë dans *Eureka* le fait pour l'univers, Valéry voudrait trouver des lois par lesquelles à une incohérence parfaite *(I. F.*, p. 31) où tout peut se substituer à tout, se substitue peu à peu un art de la substitution de certaines choses à certaines choses. Un autre penseur préoccupé du possible avait imaginé la caractéristique universelle. Le problème de Valéry consiste en la jonction de deux problèmes leibniziens transformés ; il s'agit de la création par le poète d'un monde le meilleur possible grâce à une caractéristique particulière. Disons encore qu'il s'agira pour le poète dans un monde d'universelle relativité de créer un petit monde absolu. Pour cela, il se servira des écarts harmoniques présents dans le grand monde. Il faudra « laisser se former toute une chose dont quelques parties ou conditions sont données » *(I. F.*, p. 147). Nous assisterons à un travail mental par lequel l'esprit s'éloignant de sa disponibilité ordinaire tend vers la « possession d'un objet mental » dans lequel il reconnaît ce qu'il désirait. Tout s'évanouissait dans le possible, mais le possible peut s'imposer à lui-même une

limite, des contraintes, faire lutter en quelque sorte l'attention contre l'idée, et par là devenir réel. C'est l'œuvre d'art. « La pensée est une sorte de substance de possibilités qui peut prendre — moyennant certaines contraintes — une valeur utilisable de transformation » *(M.*, p. 43). L'art et les plus hautes parties de la science, qui sont art aussi *(I. F.*, p. 149, 155), accompliront le souhait formé par la vie. Substance de possibilités, l'homme pourra réaliser ici une substance d'être.

Il faudra « coordonner, orchestrer, harmoniser un grand nombre de parties » *(I. F.*, p. 147). « L'objet de la peinture est indécis », et c'est pour cela qu'il y a des œuvres qui ne se peuvent épuiser *(C. T.*, p. 10). C'est grâce à la pluralité des desseins de l'artiste que son œuvre est quelque chose de concret *(C. T.*, p. 13). Un-multiple, universel concret, un tableau voit son unité sortir de la multiplicité des desseins.

Cette unité est liée à la résistance de la matière *(C. T.*, p. 16) et à la contrainte des règles *(I. F.*, p. 146). « Toute pratique, le plus humble métier, le tour de main d'ouvrier est soumis à une analyse et à une reconstitution raisonnée » *(M.*, p. 42). La décomposition de l'acte réel de l'artiste fait naître des possibles, et ces possibles, une fois voulus par moi, deviennent des règles. « Je reprends en particulier le pouvoir même de me créer moi-même une gêne voulue. Je suis libre, donc je m'enchaîne. Je me donne une attention, un problème, des règles de jeu » *(M.*, p. 120).

En effet, il faut « durer dans une attitude forcée pour donner aux éléments de pensée qui sont présents ou en charge la liberté d'obéir à leurs affinités, le temps de se joindre, de construire et de proposer à la conscience ou de lui imposer je ne sais quelle certitude » *(I. F.*, p. 146). Nous retrouvons ici un de ces accouplements de la liberté et de la contrainte, de l'accidentel et du nécessaire dont Valéry aime à parler. La vie est un accident qui s'est fait des lois *(I. F.*, p. 83) ; dans le monde physique, le hasard et la nécessité « s'accouplent plus ou moins monstrueusement » *(I. F.*, p. 126). Il en va de même dans la création poétique.

L'inspiration, comme le rêve peut-être *(I. F.*, p. 67), est

quelque chose de plus imaginaire qu'on ne croit, car elle est purement imaginée. « Qui est le plus méchant écrivain possible, le pire des penseurs ? C'est notre âme. Avant qu'elle appelle la vanité et les idéaux à son secours, elle est à chaque instant au-dessous de tout » (*C. T.*, p. 149). Pour Valéry, les surréalistes et les partisans de l'inconscient seront des « gens à âme ». Et nous savons que ce qui s'exprime dans l'âme, c'est toute la puissance de la profondeur viscérale (*I. F.*, p. 69). Les trésors de l'âme ne sont peut-être que des ordures.

Par la multiplicité des desseins et l'étroitesse des règles va se proposer ou s'imposer à la conscience une certitude, comme le disait Valéry, va se constituer un objet. L'artiste retrouvera « la plénitude, la puissance multiple de tout objet réel, la diversité et même l'infinité simultanée de *quelque chose* » (*C. T.*, p. 17). Le poème ou le tableau seront des mondes enfermant la plus grande quantité d'essence, le plus de compossibles qu'il se pourra. « Et alors, comme dans un liquide calme et favorable et saturé, se forme, se construit une certaine figure qui ne dépend plus de vous » (*I. F.*, p. 146). L'art, comme la passion (mais Valéry n'accepterait sans doute pas cette comparaison) est un phénomène de cristallisation.

En même temps, nous sommes soulevés au-delà du temps. « Il faut maintenir, soutenir hors du temps ordinaire... » (*I. F.*, p. 147). Ce que l'extase physique ne pouvait nous fournir, la contemplation calme du tableau ou du poème nous en fera don.

Nous sommes devant une Idée ; nous reconnaissons ce que nous ne connaissions pas (*I. F.*, p. 85, 146). Mais pour qu'elle s'incarne, il a fallu de la chance à l'Idée (*M.*, p. 31) et à l'homme (*I. F.*, p. 88), et de nouveau nous sommes devant le jeu du hasard et de la nécessité. En fait, un coup de dés peut abolir le hasard (*M.*, p. 48, 49, 50) et nous assistons alors au heurt du beau contre le temps (*M.*, p. 50) et au jaillissement de l'éternel.

On comprend ainsi cette hypothèse que : « L'univers en travail n'a peut-être pour fin, pour aiguillon secret que la recherche d'une certaine conscience » (*I. F.*, p. 43).

« L'homme pense, donc je suis, dit l'Univers » *(M.*, p. 97).

Tel est cet édifice de pensées, justification, glorification, romantique au fond, du poème, — réaction de défense, anti-romantique, du poète contre lui-même. Ces pensées, Valéry le dirait le premier, sont faites pour lui, et sont issues de sa pratique. Mais leur caractère subjectif n'enlève rien à leur valeur objective, s'il est vrai que l'univers s'accroît et se crée quand le poète compose.

Aussi, en un sens, toute réflexion que l'on pourrait ajouter serait inutile, contre une théorie aussi étroitement liée à une expérience. En un autre sens cependant, — si on peut douter de la valeur d'un des concepts essentiels de cette théorie, si on peut voir qu'étant réaction de défense, elle est affirmation de ce contre quoi par elle l'auteur se défend, si enfin on peut noter dans la pensée de Valéry quelques éléments qui ne se laissent pas facilement insérer dans cet harmonieux édifice, la critique ne sera peut-être pas complètement vaine.

Nous avons insisté sur l'emploi que fait Valéry de l'idée de possibilité. Il ne va pas sans danger. L'intelligence de Valéry veut arriver au plus haut degré d'abstraction ; mais, bientôt, la matière se raréfiant, se dérobant, l'intelligence ne peut plus prononcer que des jugements dans le genre de celui-ci : « A chaque instant, il y a *n* points noirs dans l'âme qui sont en train de grossir ou de se fondre » *(C. T.*, p. 157), ce qui ne donne aucun renseignement réel ; ce qui nous fait approcher d'une sorte de vide de pensée. Peut-être la théorie de l'implexe dans l'*Idée Fixe* a-t-elle le même défaut. Les choses s'évanouissent en possible et le possible en néant. Sans doute Valéry nous dit : « J'aime mieux n'arriver à rien consciemment qu'arriver à rien sans m'en douter » *(I.F.*, p. 51). Mais nous avons vu que lui-même préfère encore arriver à quelque chose, à une chose, qui est l'œuvre d'art.

Par définition d'ailleurs, l'idée de possible ne peut répondre au réel. « Si un être, écrit Valéry, ne pouvait pas vivre une vie autre que la sienne, il ne pourrait pas vivre la sienne, car la sienne n'est faite que d'une infinité d'accidents dont

chacun peut appartenir à une autre vie » *(C. T.*, p. 146). Mais pour dire cela, il faut considérer une vie du dehors, et la scinder en accidents et en essence. « Nous ne connaissons de nous-mêmes, dit-il encore, que celui que les circonstances nous ont donné à connaître » *(C. T.*, p. 160). Mais nous-mêmes sommes créés par les circonstances ; un moi qui est une pure possibilité n'est pas un moi réel. Qu'est l'être en dehors de sa vie ? [1] Une pure possibilité, c'est-à-dire une pure impossibilité. Le pur possible, c'est l'impossible.

Il restera toujours du donné, et un effort de transposition complète du donné en possible court donc à un échec ; Valéry le sait bien : « Notre corps est un parti ; notre existence est une injustice » *(M.*, p. 124). Le penseur occupe une place parmi les choses, une place qu'il n'a pas choisie. « Le hasard m'y avait placé » *(C. T.*, p. 26).

Des réflexions sur un point tout différent de la pensée de Valéry, sur sa théorie de l'inspiration, amèneraient à des résultats analogues. S'il est vrai que « l'inspiration est l'hypothèse qui réduit l'auteur au rôle d'observateur » *(C. T.*, p. 65), pourquoi dès lors ne pas faire bon accueil à cette observation du souffle de l'esprit ? Pourquoi ne pas se rappeler ces écarts heureux *(I. F.*, p. 155, 156), ces vers « donnés » au poète, ces rythmes s'offrant d'eux-mêmes, qu'il a souvent fait remarquer ? [2] En fait, Valéry sait bien « qu'il faudrait refuser ce que l'on trouve d'excellent comme on refuse les lapsus, les accidents honteux, les sottises. Il faudrait même refuser un peu plus encore les bonheurs. » Il sait que, dans les meilleurs moments comme dans les pires, « on prodigue, ou on subit je ne sais quel moi improbable » *(C. T.*, p. 158 ; cf. *M.*, p. 28, 48). Il sait qu'il y a

1. Valéry le dit : Un homme n'est rien tant que rien ne tire de lui des effets ou des productions qui le surprennent, en bien ou en mal. Un homme à l'état non-sollicité est à l'état néant (*I. F.*, p. 88). Cette importance accordée aux circonstances — et qui paraît essentielle à la pensée de Valéry, diminue beaucoup la place que l'on peut accorder chez lui à la théorie de l'implexe, — pourtant essentielle aussi à un des aspects fondamentaux de sa pensée, à sa méditation sur le possible et le néant. En réalité ici encore l'idée de possible se nie en quelque sorte elle-même.

2. Cf. *I. F.*, p. 50. « Tous ceux qui ont pratiqué quelque chose, quand ils veulent exprimer ou transmettre leur expérience. — Règle générale, ils émettent les préceptes les plus contradictoires. »

une vertu de l'inconscient. « Si un oiseau savait dire précisément ce qu'il chante, pourquoi il le chante, et quoi en lui chante, il ne chanterait pas » *(C. T.*, p. 66). Il admet fort bien la valeur de ce qu'il appelle « le mysticisme à terme » (p. 156), ce qu'on pourrait nommer un mysticisme provisoire. Et il reconnaît aussi que pour que l'ordre se continue, il faut d'abord un désordre à ordonner *(I. F.*, p. 66). L'inspiration fournit le premier terme de l'écart et peut-être aussi le bonheur de l'écart. Sans doute Valéry a-t-il voulu suivre la règle qu'il trace : « Homme de génie, il importe que ton génie soit si bien dissimulé dans ton talent que l'on soit porté à attribuer à ton art ce qui revient à ta nature » *(M.*, p. 28). La négation de l'inspiration est à la fois signe de modestie, respect et désir de l'œuvre d'art classique, et réaction de défense.

Il apparaît que la pensée n'arrive pas à réduire l'existence, ni la méthode l'inspiration. Et Valéry est trop « plusieurs » *(I. F.*, p. 134), il sait trop être fort contre soi (« Les plus fortes têtes le sont aussi contre elles-mêmes, surtout contre elles-mêmes. Par quoi elles se détruisent, mais sans quoi elles ne parviennent pas à leur plus haut ») *(M.*, p. 28), — pour ne pas l'avoir vu. Un poème est un tout fermé, mais où est enfermé l'infini, l'indéfinissable. Partout autour de la pensée s'étendent des zones obscures, le sentiment, le corps. Valéry s'attache avec une curiosité passionnée à cette troisième substance qui est l'union de l'âme et du corps, à ce corps qui est moi et non-moi *(M.*, p. 24), à l'étrangeté de la mémoire *(M.*, p. 25), à ce qu'il y a d'indescriptible dans les sentiments *(M.*, p. 10). Et sans doute nous dit-il que « l'homme froid est par là-même le mieux adapté à la réalité, laquelle est indifférente. Les choses n'avancent ni ne retardent, ne regrettent ni n'espèrent » *(M.*, p. 115). Mais précisément il demande que l'homme porte enfin son attention sur « les faits les plus simples, les plus fréquents, les plus anciennement observés et dénommés, comme l'espoir » *(I. F.*, p. 112). Et sans doute réclame-t-il encore des analyses *(M.*, p. 25), des études de fonctionnement d'ensemble *(I. F.*, p. 113) et traduit-il ses *desiderata* dans un langage proche de celui de la science, mais il semble

que ce soit autre chose qu'il cherche alors, qu'il veuille se mettre en contact avec les réalités qu'un Pascal, un Kierkegaard — on sait pourtant le peu de sympathie qu'il a pour Pascal, — veulent nous faire sentir et que s'efforce de nous présenter la philosophie de l'existence telle qu'elle se voit chez Martin Heidegger ou Gabriel Marcel. « La douleur et la mort, nous ne savons où les caser dans notre système du monde » *(I. F.*, p. 82). Et cela, pense-t-il, parce que — comme l'a dit Bergson — l'intelligence ne peut comprendre la vie *(I. F.*, p. 83).

Nous voyons la portée de cette courte phrase de Valéry : « Parfois je pense, et parfois je suis » *(C. T.*, p. 146). Narcisse, la Jeune Parque veulent atteindre leur existence. Le peuvent-ils ? Leur être reste étranger à la pensée ; leur pensée reste étrangère à l'être. La pensée, malgré tout le chatoiement du jeu des possibles, est le stérile hiver dont parlait Mallarmé. Il faut chanter « la région où vivre ». Et Valéry dit à son tour : « Le vent se lève ; il faut tenter de vivre ». Nous quittons alors le domaine du possible, — ce domaine illimité où il voulait se confiner, pour nous mettre en présence des limites réelles, de ces *choses* dont l'art nous donne des analogues, par ses tableaux, ses poèmes, ses danses, ses architectures, mais dont il ne donne que des analogues. Si l'art existe, n'est-ce pas parce que luit pour l'artiste, comme l'idée pour Platon, « la diversité et même l'infinité simultanée de *quelque chose ?* ».

Peut-être ne voyons-nous par là que mieux la beauté, mais aussi le caractère presque désespéré de la tentative de Valéry : après la critique radicale de toutes les formes de la recherche et de l'être à laquelle il s'est livré, il a voulu faire tenir l'univers sur cette pointe, sur cet « extrême » qu'est la création de l'artiste. La critique n'avait-elle pas été trop radicale pour laisser subsister même cette possibilité ? Le poète ne peut organiser le monde ; malgré tout l'effort de Valéry, dans son poème lui-même, il subsiste, — écart heureux lui aussi — de l'inorganisé.

Mais Valéry saurait répondre encore : dans le domaine de la pensée, Amphion n'unit pas des pierres mortes, mais des contradictions vivantes ; ce qu'il veut nous faire appa-

raître comme un harmonieux édifice, doit en même temps nous apparaître comme fait de mouvements contradictoires. L'esprit est désordre, autant qu'ordre. Et le commentateur a tort s'il veut faire disparaître les détours, les heurts des idées.

Valéry fait partie d'un mouvement où nous voyons aussi Gide dont la figure se dessine de mieux en mieux, en pleine lumière, par lui-même d'abord dessinée, et le grand Claudel. Tous trois au début nourris de Mallarmé. Dans certaines phrases de ces livres de Valéry, nous reconnaissons un certain suspens et un certain halètement qui se voient dans les *Nourritures Terrestres*, et aussi peut-être sous une forme, avec un esprit bien différents, dans la *Cantate à trois Voix* : « Cet instant suraigu, cet acumen... ». « Il faut maintenir, soutenir hors du temps ordinaire... ». Mais tandis que Claudel se veut essentiellement « indisponible », dans un univers où tout être a sa fonction, l'idée de possible chez Valéry est toute proche de l'idée de disponibilité chez Gide ; d'ailleurs il emploie souvent le même mot. L'étang de Narcisse n'est pas loin de *Paludes*. Peu à peu, tous deux se sont tournés vers la connaissance, l'un vers une analyse des conditions générales de la pensée et de l'art, l'autre vers certains faits — petits ou grands — révélateurs. En même temps, ils cherchent une réponse à leurs problèmes dans une sorte d'action artistique.

En ce sens on peut les rapprocher de Proust, mais particulièrement Valéry. Comme Proust, il est attiré par la conscience obscure du corps, comme lui, il s'attache à ces sentiments de distance, — regrets, échecs — qui dans sa pensée caractérisent l'homme ; comme lui, il échappe à ces regrets, à ces échecs, au nihilisme, par l'art.

Il est à l'extrême pointe d'un certain chemin de la pensée, peut-être sans issue. Il aspire à un monde de formes sans matière, ou d'une matière très ténue. Il sait l'obscurité qui l'entoure et n'est pas effrayé par « le silence des espaces infinis ». Au bord du néant, mais tout illuminé d'astres.

JEAN WAHL

NOTES

En toute hâte.

Raymond Roussel fait penser à cette abeille architecte, la seule dans la ruche si je ne m'abuse, qui, d'un coup d'œil, calcule l'édification à l'envers d'une cathédrale quatre fois plus haute que ne le serait la tour Eiffel par rapport à l'homme. *Impressions d'Afrique*, le miel en est délectable, mais qu'il semble peu de chose, une fois le livre lu, lorsque nous apparaissent toutes les nervures et toutes les alvéoles, la géométrie exquise et terrible du tout ? *Locus Solus*, d'une structure plus secrète, semble, au premier abord, répondre à un système théâtral de Roussel : le système d'enchaînements du rapsode arabe. A la longue les réponses secrètes, l'idiome d'interligne se fait entendre et nous donne cette chair de poule, ce malaise du tam-tam nègre, lorsque commencent les lointains, les sombres, interminables dialogues entre tribus invisibles d'insectes peints, caparaçonnés, couverts d'arbalètes et d'élytres.

Roussel se plaignait amèrement et naïvement de ne pas connaître la gloire d'un Loti. L'Académie, la Légion d'Honneur, toutes ces petites pourpres le fascinaient parce que son âme pure les croyait grandes et leur accordait encore les privilèges qu'elles durent avoir à l'origine et qu'elles n'auraient en somme jamais dû perdre. Il ignorait que telle firme honore et que telle autre dégrade. Il trouvait naturel qu'un poète payât ses éditeurs. Bref, il était vrai, vrai de vrai, le *vrai de vrai* par excellence, celui qu'on ne rencontre ni au bagne, ni à la Légion, ni à Marseille, lieux officiels où le type du vrai de vrai se lègue, s'enseigne et se *joue*.

Son dernier livre [1] déconcerte à force de pureté profonde. Je parle de cette pureté d'âme qui ne décide pas le choix d'un

1. Les *Nouvelles Impressions d'Afrique*, ce chef-d'œuvre inénarrable où se conjuguent, par l'entremise d'on ne sait quel système de sommeil, les voix de Marcel Proust et de Stéphane Mallarmé.

illustrateur, à côté duquel tout autre semblerait artiste, par goût suprême, par raffinement subtil, mais parce qu'elle le goûte et le trouve bon.

Pour laisser illustrer les *Nouvelles Impressions* de la sorte il faut être soit un maître de finesse, soit un loustic, soit « l'esprit pur ».

Pur, pureté, voilà toujours les termes où je retombe si je contemple Roussel l'admirable, Roussel l'étrange ; étrange d'une étrangeté toute droite. L'œil, au point de mire, n'accroche aucun des méandres qui dénoncent habituellement l'étrangeté, pour peu qu'elle n'appartienne pas au génie.

JEAN COCTEAU

***

Arnaud Dandieu.

Arnaud Dandieu est mort à 35 ans le 6 août 1933 : mort brutale, inattendue, qui défie toutes les explications comme elle défia toutes les prévisions médicales, et qui semble constituer une manière de miracle à rebours.

Au lendemain d'une disparition aussi bouleversante, la volonté et le temps font également défaut pour dire quelles furent, dans leur ensemble, la pensée et l'œuvre de Dandieu : l'important est de dire que, même tronquées et arrêtées par la mort, elles constituent dès maintenant un ensemble, où ses familiers et ses continuateurs trouveront ample matière à penser et agir.

Dans les conversations qu'il avait souvent avec ses amis et qui, par leur richesse et leur variété surprenantes, formaient une des parties les plus actives de son enseignement et de son influence, il était une idée qu'Arnaud Dandieu avait souvent acceptée puis reprise, et dont il tirait des conséquences méthodiques, valables tout d'abord pour lui : dans le désarroi à la fois doctrinal et pratique de l'époque, qui se traduit également par une crise des consciences et par des crises politiques et économiques, il pensait avec sa lucidité habituelle avoir un double rôle à jouer. Aux autres périodes révolutionnaires, les processus de destruction étant sans doute moins rapides que dans notre société rationalisée et concentrée, un laps de temps

séparait l'élaboration de la doctrine et sa mise en application pratique : décades qui séparèrent le mouvement encyclopédiste de la Révolution Française, ou le *Manifeste Communiste* de la Révolution Soviétique. Aujourd'hui, à moins de se satisfaire de ces révolutions manquées par insuffisance doctrinale que constituent le stalinisme, le fascisme ou l'hitlérisme, l'époque, poussée par des mécanismes de destruction vers toutes les formes de guerres inutiles et de tyrannies inhumaines, a besoin que la mise en application de la doctrine nouvelle soit presque contemporaine de son élaboration : Dandieu avait montré (*Ordre Nouveau*, numéro de juillet 1933) que 1935 marquera le seuil des années critiques pour l'humanité et la France.

De ce point de vue, Dandieu apparaissait à tous ses amis, de plus en plus nombreux et divers, comme l'homme de l'époque. On peut écrire de lui ce que dans son *Anthologie des Philosophes Français Contemporains* il écrivait de Georges Sorel : « Sa pensée politique procède de sources extrêmement nombreuses et parfois inattendues ». D'une curiosité d'esprit et d'une érudition rares, il savait chercher et trouver dans les ouvrages les plus dissemblables, les documents et les renseignements dont il tirait ensuite une théorie entièrement originale et cohérente : parmi ces responsables involontaires de l'élaboration d'une doctrine révolutionnaire neuve, ne trouve-t-on pas à côté des révolutionnaires « professionnels » et souvent suspects, des sociologues, des médecins, des statisticiens et même un officier de cavalerie, dont les études historiques sur l'attelage du cheval ont, du point de vue de la révolution du travail, une importance considérable ? Aucun de ceux qui, de nos jours, ont renouvelé une part, si minime soit-elle, de la pensée ou de l'action, ne lui était inconnu. Ses livres répartis sur les domaines les plus divers (*Marcel Proust, sa révélation psychologique — Anthologie des philosophes — Décadence de la nation française — le Cancer Américain*), ses articles de métaphysique, ses poèmes, ses études inédites sur les nomades, les lyriques anglais ou sur la métaphore... participent tous d'une pensée cohérente, que l'*Ordre Nouveau*, revue fondée par lui il y a trois mois, doit intégrer à la vie politique française.

Dans son dernier livre, la *Révolution Nécessaire,* terminé il y

a un mois et qui paraîtra en octobre, il réalisait l'unité des diverses branches de son activité intellectuelle et pratique : il indiquait une méthode et des buts précis, presque prêts pour la propagande et l'action ; les amis qu'il avait su grouper autour de l'*Ordre Nouveau* continueront son activité.

Lui meurt, au terme d'une première étape, ayant tout fait pour donner à son époque une pensée et une foi, d'où va sortir un mouvement.

ROBERT ARON

*
* *

LES ESSAIS

LES ILES, par *Jean Grenier* (Librairie Gallimard).

Ce livre d'essais est une suite de monologues. A peine ouvert, une voix s'élève avec la sourde résonance du bronze. Ainsi le lecteur est averti qu'il ne s'agit pas d'un discours oiseux, mais d'un homme qui se livre à sa manière : un peu solennelle par moments, plus souvent familière, toujours grave jusque dans l'ironie et d'une douceur cruelle. Le style de Jean Grenier est le plus naturel qui soit, — je veux dire le plus conforme à sa nature profonde : aisé, négligé, musical et noble par intervalles, épousant d'ordinaire le ton de la conversation mais plein d'une conviction secrète qui ne s'exprime que dans les incidents et n'oblige pas une seule fois l'auteur à forcer la voix.

Rien de plus séduisant que la nonchalance. Rien de plus étranger à l'art de notre pays. Les Espagnols, les Russes, les Américains seuls nous ont montré, surtout par leur musique, l'exemple et le prestige de la nonchalance. Or cette mélodie de la nature, affranchie de la lourdeur et abandonnée à son propre élan, ne peut prendre conscience d'elle-même. Au contraire, le tempérament de Jean Grenier a beau le porter à l'indolence, toujours présent à soi-même, celui-ci tire de cette faiblesse un parti extraordinaire. La nonchalance alimente la discrétion de son art, la patience de sa méditation, le calme de sa sévérité, la force de son indulgence. En même temps elle dispose à l'arrière plan de son discours un fond illimité de nostalgie ; elle empêche ce recueil de présenter, malgré son poids et sa puis-

sance, ce tranchant de l'esprit qui seul peut ouvrir les cœurs. Ce livre n'est qu'un prélude, mais déjà sonnent les vibrations d'un airain spirituel. « Misère de l'homme *sans* Dieu, je n'ai rien voulu dire d'autre », confesse l'auteur. Qu'exprimera donc son prochain ouvrage sinon la misère de l'homme *en face* de Dieu, et l'indolence native fondra-t-elle comme neige en cette présence ?

Le rôle primordial de l'art, c'est d'illustrer et de colorer le néant que la vie quotidienne découvre par d'incessantes déchirures. Or nul n'est plus expressif que Grenier en sa réserve laconique, pour faire éclater la disproportion ridicule de l'éphémère et de l'éternel. Ces brefs chapitres de souvenirs, ces essai à demi-improvisés, quels soufflets sur les joues rebondies et rubicondes de la vanité ! Les efforts de la science, les calculs de l'ambition, les plaisirs de la société, les voyages sont pour Grenier autant de manifestations de l'esprit de lourdeur. Mais il n'a pas les dents pointues du moraliste : un demi-sourire, un regard méprisant, un soupir du cœur légèrement oppressé, v oilà comment il condamne, voilà comment il se dégage. Lui-même se compte pour peu de chose et c'est déjà beaucoup si je songe au livre qui succèdera aux *Iles* et où il n'y aura même plus trace de mépris. Alors se donnera libre cours cet amour ardent, fondu, enveloppé que les Grecs surent exprimer avec leurs statues aveugles bien mieux qu'avec toute l'éloquence de leurs tragédies.

Enfin Grenier ayant compris que l'Orient offrait non seulement à la pensée philosophique mais à la sagesse pratique les leçons les plus fécondes, s'efforce de nous aiguillonner en nous rappelant l'inépuisable efficacité de cet enseignement. Mais ici, il est trop bref ; les grands ponts jetés entre l'Inde et la Grèce par les Juifs, les Alexandrins, Saint Denys l'Aréopagite et les premiers Pères de l'Eglise ont permis aux sources les plus pures de l'Orient d'irriguer abondamment la liturgie, les moindres prières et d'imprimer en une actualité éternelle leur jaillissement à toute vie chrétienne. Aussi ne puis-je m'empêcher de regretter ce chapitre terminal qui n'est plus dans le ton de l'ensemble et dans lequel un didactisme un peu sec succède à cette religieuse mélancolie dont tout le reste est pénétré. Le titre *les Iles* exprime de toute évidence la nécessité de l'isolement pour

la vie intérieure. *Les Iles* satisfont la pente naturelle des esprits qui se réalisent dans l'abandon et la contemplation. Mais la conclusion dernière révèle justement que la solitude sans humilité et que la contemplation sans objet réservent à l'homme les pires déceptions qu'il lui soit donné de connaître quand il s'écarte pour la première fois du troupeau et que, s'étant dominé soi-même, il découvre bientôt que cette victoire ne lui sert de rien.

JULIEN LANOÉ

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE FRANÇAISE, par *Gaston Roupnel* (Grasset).

On raconte que Barrès, posant la main sur le *Médecin de Campagne*, déclarait avec satisfaction : « Voilà un livre ennuyeux. » C'est-à-dire d'intérêt véritable. Dommage donc qu'on n'en puisse dire autant d'un livre d'aussi fort intérêt que celui-ci.

Le ton peut ne pas plaire tout à fait. Il fait parfois penser à celui d'un cours tombant d'une chaire d'Université, — l'ouvrage étant la mise au point de conférences faites à Pontigny. Histoire ? On est ici au confluent de la géographie et de la préhistoire. Cela pourrait avoir pour titre *la Campagne Antique* : histoire de la campagne des « vieux terroirs », quasi reconstitution, à grands traits relevés dans la nuit, d'un passé géologique.

Gaston Roupnel vient dire que cette campagne-là — France du Nord et de l'Est, Allemagne occidentale, Pays-Bas, Angleterre — remonte à une époque beaucoup plus ancienne que ne l'ont su ou osé soupçonner les historiens. Avec ses chemins en chaussées, ses villages groupés et équilibrant ses forêts, ses clairières de cultures, — leurs champs en lanières découpés chacun à la mesure d'une journée de laboureur, — elle aurait été aménagée, bâtie par les Ligures, avant l'invasion des Celtes. Il y aurait eu véritablement un âge d'or, presque sans guerres, et une grande civilisation paysanne à régime communautaire se serait lentement élaborée et fortement établie. N'est-ce pas bien étonnant d'apprendre que la campagne ne s'est pas faite depuis le moyen âge seulement, mais qu'elle est œuvre, bien plus loin-

taine, « d'unité grandiose, de puissance ordonnée, et de rigueur systématique » ? Que les Celtes, six siècles avant notre ère, la trouvèrent presque telle qu'on la voit, si solide qu'elle continue de vivre par-dessous notre civilisation.

C'est beau de suivre Gaston Roupnel sur ces chemins perdus. Parce que, comme il a la fierté de le dire, il est redevable moins à une documentation qu'à des observations personnelles. Le voici à une lisière de forêt, ou dans un vieux village de vignobles, ou devant quelques grands découverts de plateaux ; le voici regardant, explorant, raisonnant, menant, en géographe plus qu'en historien, son lecteur à une vivante découverte. Une découverte qui est explication et connaissance, qui change les notions reçues, et quelque chose de plus que les notions : le sens, la valeur de la campagne. Livre d'importance et qui n'aura pas de sitôt fini de parler.

HENRI POURRAT

*
* *

RÉCITS ET ROMANS

COMMENTAIRE, par *Marcelle Sauvageot* (La Connaissance).

Un beau livre, et mieux que cela : un livre pour les *happy few*, tant, à défaut de la puissance de création qu'exigerait un roman, il brille d'une psychologie extraordinairement pure de convention, jusqu'à ignorer tout souci de hardiesse.

Une jeune fille reçoit un jour du jeune homme qu'elle aimait une lettre où il lui annonce son mariage en protestant de son amitié fidèle ; et, simplement, la commente. Non sans amertume, cela va de soi, mais sans plainte ; avec la seule volonté de voir clair dans l'autre et dans soi-même.

C'est tout, et j'ajouterai qu'il ne faudrait pas chercher dans cette cinquantaine de pages l'équivalent de tels illustres cris de passion. Mais la clairvoyance y touche à son degré suprême : jusqu'à ce point où la lucidité devient la plus irrémissible des offenses, rien n'étant intolérable à l'homme qui souhaite d'être aimé comme de se sentir percé et pesé. En particulier, je ne pense pas qu'on ait jamais mieux éclairci les différentes façons d' « aimer » de l'homme et de la femme : lumière d'autant plus

précieuse que nombre de romanciers prêtent à leurs personnages féminins des réactions masculines.

Après cela, il pourrait être assez indifférent qu'un témoignage de cette nature fût bien ou mal écrit. Mais qui aime la netteté la porte partout : aussi bien dans l'arrangement des mots que dans la connaissance du cœur. Ainsi, ce livre tout féminin est en même temps le plus précisément dessiné qui soit (peut-être même, en quelques endroits, d'un trait appuyé à l'excès) ; digne, par là, de prendre place au premier rang de ces œuvres « classiques » qu'André Gide aime à définir par la modestie, la pudeur, et le goût de maîtriser l'émotion.

HENRI RAMBAUD

* * *

FIN ET COMMENCEMENT, par *René Trintzius* (Librairie Gallimard).

René Trintzius est un romancier naturaliste, j'entends réaliste et romantique à la fois, sur le modèle de Zola. Réaliste par l'anecdote volontairement vulgaire et les personnages choisis pour leur médiocrité, romantique par la généreuse utopie des conclusions. Réaliste en décrivant la fin d'un monde, romantique en chantant le commencement d'un autre.

En Normandie, dans la vallée de l'Andelle, à Letteguives, une famille bourgeoise à bout de sève achève de se décomposer. Autour d'eux, un château en ruines, un village en décadence, une population ravagée par l'alcool, des industries mourantes. En face, une fille des champs, saine et belle. L'auteur connaît à fond la région, et il a certainement copié ses personnages sur nature : tout ce début est âpre et fort. Son double but, dessiner quelques types représentatifs de la pourriture d'une société et évoquer par derrière le tableau entier de cette décomposition, s'y marque sans effort ; l'analyse psychologique et la synthèse sociale s'amalgament sans heurt.

Ensuite le dessein s'obscurcit en se compliquant. Le héros, Edmond Isambert, un demi-impuissant, échappe un moment à la servitude où le tient l'amour maladif de sa mère. D'une incursion dans le monde des snobs il revient écœuré, plus lâche que jamais. La paysanne, follement amoureuse de lui, qui ne fait pas attention à elle, tombe dans l'alcoolisme et la pros-

titution. C'est pourtant l'amour de ces deux êtres qui leur révélera le bonheur : la mère morte, le père fou, ils partiront vers les cressonnières où s'écoula l'enfance heureuse de Marthe.

Rédemption par l'amour : c'est un vieux thème wagnérien et tolstoïen. Je le trouve ici insuffisant. Il donne une solution au problème individuel de Marthe et d'Edmond, mais non au problème social de la vallée de l'Andelle. *Fin et commencement :* si la fin est celle d'un régime, le commencement n'est que celui d'un couple.

Que deux jeunes gens puissent ressusciter par l'amour, soit. L'amour physique, l'instant rare et précieux où deux êtres éprouvent l'un par l'autre et au même moment une jouissance déchirante, est un choc vivifiant, la révélation d'un monde nouveau, quelque chose comme ce brusque éclair annonciateur que les bouddhistes de la secte Zen nomment un *satori*. Mais cette frénésie qui prend Edmond et Marthe dans la grange de Letteguives suffit-elle à guérir la société contemporaine ? Trintzius nous suggère bien que l'agitation vaine d'un monde à l'agonie a pour cause l'impuissance à aimer. Un de ses personnages, une curieuse femme d'affaires qui change d'amant tous les mois sans rencontrer la volupté, est le symbole de ce dérèglement des sens. Mais qu'elle rencontre à son tour le gars qui le premier la fera crier d'amour et qu'elle aussi retourne à la terre, cela résoudra-t-il le problème social, cela arrêtera-t-il le jeu des forces économiques qui broient la Normandie et l'Europe, cela empêchera-t-il « *les faillites des petits industriels de la vallée qui s'obstinent à lutter contre de gros trusts cotonniers eux-mêmes dévorés par de plus gros* » et « *la mort du pays rongé par une propriété périmée* » ?

C'est l'honneur de René Trintzius d'avoir évoqué ces grands spectres ; mais c'est, à mon sens, son erreur d'avoir cru ou laissé croire que, pour les exorciser, il suffisait de jeter un bourgeois dégénéré dans les bras d'une paysanne alcoolique.

RENÉ MAUBLANC

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

WALTER RATHENAU, par le *Comte H. Kessler* (Grasset).

Nous avons eu, dans les *Réprouvés* d'Ernst von Salomon, le récit du meurtre de Rathenau et l'exposé, par les assassins eux-mêmes, des arguments par lesquels ils prétendaient se justifier. Voici les pièces de la défense : non pas un plaidoyer d'avocat mais la déposition d'un témoin qui a suivi de près les événements, connu les personnages, et qui s'élève, à force de loyauté, à une hauteur de ton où toutes les passions de parti sont survolées. Pas de récriminations, pas de vains regrets sur des malheurs qu'une politique plus clairvoyante eût peut-être évités. Une analyse qui s'attache sans cesse à expliquer les faits par la psychologie complexe du personnage central et qui lui donne, comme toile de fond, la plus équitable peinture de la situation européenne. Plus ce livre est modéré dans ses appréciations de la politique française, plus il nous est difficile de le lire sans un serrement de cœur. Nous nous rappelons le mot du chancelier Wirth à un Français qui lui présentait ses condoléances pour l'assassinat du ministre : « C'est vous, Français, qui l'avez tué ! » Mot contre lequel notre bonne foi commence par s'indigner; mais les événements contemporains se sont chargés de rendre évidentes certaines corrélations sur lesquelles nous chercherions vainement à fermer les yeux.

Le nouveau régime a jugé bon de célébrer solennellement la mémoire des deux assassins. « Kern et Fischer, s'est écrié le grand chef des sections d'assaut, votre acte a reçu sa justification ; votre esprit est celui des Chemises Brunes de Hitler ! » Et cet esprit, nous en avons la claire description dans les *Réprouvés*. Ces jeunes meurtriers étaient fanatiques mais non pas aveugles. Ils avaient entrevu la grandeur de leur victime ; ils avaient eu à se défendre contre sa fascination. C'est parce qu'ils l'admiraient malgré eux qu'ils jugeaient son action redoutable, notamment son désir d'entente avec la France. « Les premiers, dit von Salomon, qui osèrent s'imaginer l'empire futur, devinèrent que la guerre devait rompre brutalement toute attache avec l'ouest. Les renouer, cela signifiait se soumettre, se plier au rythme qui donnait à l'occident sa puissance énorme sur le

globe. » Par une de ces contradictions dont la vie de Rathenau est pleine, lui qui avait conseillé de repousser le traité de Versailles et d'opposer à la force victorieuse la dignité de la non-résistance, c'est lui qui avait assumé, comme ministre des Affaires Etrangères, la tâche impopulaire de l'exécution. On le lui eût peut-être pardonné si quelques succès diplomatiques lui avaient valu ce minimum de prestige sans lequel un homme chargé d'une si ingrate besogne perd infailliblement son crédit ; mais il ne rencontra que des échecs ou des promesses trop lointaines.

Son langage nous semblait celui d'un civilisé, à l'aise dans les idées générales, dont on ne partage pas toutes les vues mais avec lequel on est de plain-pied : or ce langage et ces raisonnements sonnaient à beaucoup d'oreilles allemandes comme impardonnablement occidentaux. On lui reprochait de dire « l'Allemagne » alors qu'il pensait à sa mère patrie l'Europe. « En supposant qu'il existât une justice, s'écrie von Salomon, que cette notion ne soit pas une fiction ou qu'elle ne soit pas immorale comme postulat, tout ce que disait le ministre était logique et parfait.... » Mais cette logique avec laquelle nous pouvions nous entendre n'a pas produit de fruits assez précoces ; elle a soulevé une vague de fureur et on l'a fait taire. On lui en voulait de représenter un ordre ; et chacun sait qu'aux yeux d'un trop grand nombre d'Allemands, « le chaos est plus favorable au devenir que l'ordre ».

Mais revenons au livre du Comte Kessler. Il montre, dans la nature même de Rathenau, à côté d'une grandeur incontestable, un conflit de tendances contraires qui fait son originalité personnelle, mais qui explique son inaptitude à conquérir l'adhésion des foules. Obscurément oppressé par le complexe d'infériorité que la société allemande impose à tout Juif, il avait des goûts de hobereau et une attirance invincible pour ces jeunes Germains blonds qui devaient finir par l'abattre de leurs balles. Ouvert aux spéculations de la pensée universelle, à la notion juive de justice, à la notion occidentale de démocratie, il était, par mille fibres, attaché à ce que la Prusse a de plus particulier, et ce cri révélateur lui échappait au début de la guerre : « Nous devons vaincre, nous le devons ! et nous n'avons aucun droit absolu à la victoire. » Hardi novateur dans

ses écrits sociaux, allant jusqu'à préconiser la suppression de l'héritage et de la propriété privée, plus radical que les agitateurs de ses usines, il n'en gardait pas moins toutes les ambitions d'un grand chef d'industrie, qui vit luxueusement et contrôle assez despotiquement quatre-vingt conseils d'administration. Envahi tout à coup par on ne sait quelles réminiscences asiatiques, qui lui dictaient des pensées toutes proches de Lao-Tsé (« L'âme possède tous les pouvoirs ; l'activité est vaine »), il restait, ainsi qu'il l'écrit à un ami, « profondément, sans rédemption, parmi les voies terrestres ». Au cours d'un voyage en Grèce, il crut découvrir la précellence de l'âme, il crut pouvoir opérer la conjonction de toutes les forces spirituelles qui couvaient en lui ; mais ce n'était pas assez d'un décret de sa volonté pour refouler sa tendance la plus puissante, son intelligence pratique. On peut dire qu'en organisant, au début de la guerre, l'Office des matières premières, il sauva l'Allemagne du désastre ; mais il fut captif de ses succès mêmes et n'atteignit jamais à cette liberté intérieure que ses écrits proclament. Par toutes ces contradictions, il s'apparente à grand nombre d'esprits contemporains que leur lucidité et leur bon vouloir porteraient à s'affranchir, mais qui restent entravés dans leurs liens sociaux. C'est par là qu'il a su les séduire ; c'est aussi par là qu'à la longue il les a déçus. Une demi-impuissance du cœur l'empêchait de jamais se donner complètement. Il fut un « Don Juan de l'amitié », et son inconstance affective laissa derrière lui un sillage de rancunes qui devinrent parfois de la haine. On peut dire qu'il fut un homme d'action auquel la mystique n'a pas laissé les coudées franches, et un penseur que l'action a empêché de suivre ses pensées jusqu'au bout. Il en résulte on ne sait quoi d'insatisfaisant, qui explique sa solitude orgueilleuse. « Trop d'étincelles et pas assez de dynamite », disaient les jeunes gens qui, gagnés tout d'abord par les audaces de ses livres, les rejetaient ensuite avec dépit, faute d'y trouver le mot d'ordre d'une révolution. Mais si ses complexités interdisaient à Rathenau un rôle de tribun, elles le désignaient pour ajuster d'une manière neuve et compréhensive les forces antagonistes que la ruine du vieux monde avait déchaînées. L'étude du Comte Kessler montre admirablement comment cette nature nourrissait en elle-même la fatalité qui devait la détruire, et

dans sa simplicité parfaite, son récit s'élève à une certaine grandeur tragique qui convient bien au personnage.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

LES ARTS

MARIA BLANCHARD OU LE RÉALISME MÉTAPHORIQUE (Office du Tourisme Espagnol).

« Toujours en butte à la malchance et à la méchanceté », écrivait Maurice Raynal, à l'occasion de la mort de Maria Blanchard. La formule, hélas ! est encore d'actualité, car la mort, ici, est lente à réparer les maladresses de la vie. Cette exposition hâtive des œuvres trouvées dans l'atelier déserté, et que se disputaient héritiers malheureux et créanciers trop attentifs, tombait en pleine saison léthargique. On sait que les amateurs « classés » ne visitent plus les expositions ; ils perdirent en l'occurrence une chance d'ennoblir leur collection à bon compte. Nombreux cependant furent les visiteurs, parmi lesquels on distinguait beaucoup de jeunes peintres émerveillés, un peu confus de leur conformisme précoce, et de leur prudence insensée. Car l'art de Maria Blanchard est l'art le plus courageux qui soit. On s'apercevra bientôt que le véritable héroïsme ne consiste pas toujours à innover pour surprendre, mais à surprendre sans le vouloir, en exprimant fidèlement des sensations innocentes. Les plus belles audaces sont imputables moins à l'esprit de bravade et de défi, qu'à l'esprit de sincérité. Il ne s'agit pas, bien entendu, de cette pâle vertu des artistes sans tempérament ni imagination, mais de cette folle sincérité de certains illuminés, capables, par un bienheureux excès de naïveté, d'exprimer enfin des sensations à l'état pur. Il faut savoir de quels souvenirs, de quels calculs, de quelles craintes et de quelles hypocrisies s'embuent habituellement les sensations chez l'artiste, pour apprécier dignement le mérite de cette franchise transcendante qui, prenant pour la vérité toutes les erreurs de jugement dérivant d'une émotion profonde, proclame spontanément les plus étranges mensonges. Si l'artiste n'est qu'un technicien insuffisant, il ne peint, dans ce cas, que des fantômes, mais s'il possède le sens plastique, les figures fabuleuses qu'il

crée laissent transparaître sous la trame des signes inventés les figures réelles d'où elles sont issues. C'est le mécanisme essentiel des visionnaires, les seuls qui aient le droit d'être « réalistes », puisque leur regard transfigure le réel. Maria Blanchard appartenait à cette famille de rêveurs éveillés ; elle n'inventait rien, il lui suffisait de regarder autour d'elle ; aussitôt naissaient entre les murs du quartier de Montrouge des visages d'enfants adorables, frères de Jude l'obscur ou de Tess d'Urberville, des têtes d'ivrognes pleins de dignité, des blanchisseuses au regard angélique, des tireuses de cartes nobles comme des pythies. Tout cela sans littérature, parce que le véritable peintre *voit toujours noble*. Il n'y a de vulgarité que dans la mauvaise technique : un mendiant peint à qui l'on a envie de donner vingt sous n'est qu'une mauvaise illustration. Les tableaux réussis ne représentent que des Dieux.

L'exposition terminée, j'ai vu avec tristesse partir pour quelque misérable resserre un chef-d'œuvre indiscutable : le grand pastel intitulé : *le Repas*. Le Musée du jeu de Paume est trop pauvre, paraît-il, pour acheter cette merveille 10.000 fr. ; ce sera donc au Louvre de l'acquérir lorsque les combinaisons des marchands l'auront fait monter à 200.000.

S'il était besoin de démontrer qu'aujourd'hui comme toujours, malgré la multiplicité des galeries et l'effervescence des critiques, tout ce qui frise le génie demeure inadmissible et profondément intolérable, l'exemple de Maria Blanchard y suffirait.

ANDRÉ LHOTE

* * *

REVUE DES LIVRES

Lénine et le Paysan russe, par *Maxime Gorki*, traduit par *M. Dumesnil de Gramont* (N. R. F.).

Le premier de ces essais fixe, à propos de sa mort, quelques traits secondaires de la physionomie de Lénine : la bonté, l'intelligence pratique et, dans l'exil, une pudique et taciturne nostalgie de clocher. Non pas une biographie mais l'affectueuse mise au point d'une grande image, sur un plan où elle n'est pas encore légendaire.

Le deuxième essai souligne durement la cruauté du moujik, son épais égoïsme, son refus de toute valeur non immé-

diatement réalisable. En passant, l'auteur dénonce le préjugé qui fait état du mysticisme naïf du paysan russe, lequel, en vérité, s'en tiendrait à un scepticisme grossier et opportuniste. Les conclusions ne sont pas absolument désespérées : le soc ouvrier et intellectuel a si profondément labouré cette glèbe que l'avenir peut-être y fera germer le grain nouveau.

Cet écrit date de 1922. Qu'en penser après le plan quinquennal ? Mais on y goûte la joie de rencontrer un génie littéraire qui ne craint pas de se compromettre en affichant un attachement sentimental à la vérité objective.

JEAN VAUDAL

*

La Ville, par *Ernst von Salomon*, traduction de N. Guterman (N. R. F.).

L'auteur de ce livre a fait six ans de prison pour agitation politique. On comprend qu'il n'ait eu le loisir ni le souci d'écrire un roman qu'on appellerait bien construit. *La Ville* est cependant un roman d'une extraordinaire beauté et un essai d'un extrême intérêt. Dur à lire, Salomon possède un sens profond du concret. Son héros, Ive, d'abord au service d'une révolte de paysans contre l'impôt, ne tarde pas à comprendre qu'une réforme partielle est insuffisante, La révolution doit créer une Allemagne nouvelle, un monde nouveau. Mais il ne se laisse pas convaincre à une théorie générale (même à celle du national-socialisme). Ce qui existe, ce qui vit, voilà le vrai, voilà sur quoi il faut travailler : aussi bien la paysannerie, que la police, que l'amour. Cela n'empêche pas Salomon d'apercevoir toute l'étendue des problèmes. Une conclusion religieuse apparaît un instant possible. Finalement, Ive en vient au désespoir : il se fait massacrer aux côtés des communistes.

Un peu écrasé par de trop longs monologues, ce roman fait vivre deux personnages bien émouvants : une jeune femme, Hélène, un policier, Brodermann.

ROGER BREUIL

*

Le Paon Blanc, par *D.-H. Lawrence* (Calmann-Lévy).

Comme pour la plupart des romans de Lawrence, les chapitres de ce livre constituent plutôt une série de poèmes que les fragments d'un récit. Il faut lire des descriptions de la campagne anglaise pour sentir ce qui manque à un tel point aux romans paysans français. Le lecteur n'accède à la connaissance des personnages qu'à travers l'atmosphère dans laquelle ils vivent. Cela ne va pas sans prendre du temps et nous n'obtenons pas encore sur les protagonistes la dixième partie des renseignements que Balzac nous eût donnés sur leur compte. Impossible de dire s'ils sont avares ou prodigues, luxurieux ou chastes, travailleurs ou paresseux, intelligents ou bêtes ; impossible

même de se poser une question de cet ordre à leur égard. Seulement, en fin de compte, ils sont deux ou trois (pas plus, car Lawrence était bien incapable de dessiner une silhouette) qui vivent aussi intensément sous nos yeux que nos amis, nos parents les plus chers : C'est un résultat que n'ont jamais atteint les épigones de Balzac empressés à nous fournir le catalogue complet des particularités physiques, morales et intellectuelles de leurs héros. Aussi quand, dans les dernières pages de ce livre qui en compte quatre cents, le drame, très simplement, se noue, il faut bien que nous participions à chaque souffrance de ces êtres qui nous sont devenus si proches.

DENIS MARION

*

Ma Vie avec D.-H. Lawrence au Nouveau-Mexique, par *Mabel Dodge-Luhan* (Grasset).

Quand un bas-bleu a réussi à accaparer un grand homme quelconque, elle ne se contente pas de lui empoisonner l'existence pendant quelques années : il faut encore qu'elle s'en vante.

D. M.

* * *

REVUE DES REVUES

Poèmes révolutionnaires,

Voici l'un des poèmes de Louis Aragon, que publie COMMUNE :

COUPLETS DU BEAU MONDE

Chauffeur au Claridge Roulons
Le rire aveugle des fantoches
alterne avec le bruit des cloches
au pays des chapeaux melons

. . . .

Problèmes sentiments douleurs
vous composez votre dentelle
pour l'oisiveté naturelle
à ceux qui naissent dans les fleurs

Les belles mains de la paresse
ne sont pas douces tous les jours
et les ours dans la fosse aux ours
leur rendraient des points de tendresse

. . . .

L'ombre équivoque des maisons
ressemble à la faux de nos songes
Et le fausset de vos mensonges
éveille l'écho des prisons

L'Eglise de la Madeleine
et la Chambre des Députés
la paix soit aux déshérités
ont les mêmes dents de baleine

Bénis soient les gens du bel air
dans les stations estivales
et les anglais aux belles malles
dans la neige des sports d'hiver

Le couturier l'équilibriste
le flic le mec et l'agio
De Beers Suez Shell ou Ri
c'est le monde capitaliste

*
* *

et Problèmes post-révolutionnaires.

Le SURRÉALISME AU SERVICE DE LA RÉVOLUTION (5) a publié une lettre de M. Ferdinand Alquié, où l'on pouvait lire notamment :

L'auteur du *Paysan de Paris* s'occupe à la confection de poèmes susceptibles d'évoquer en nos mémoires les plus belles pages de nos manuels d'instruction civique — ou trouve l'occasion de s'émouvoir en regardant fabriquer des casseroles. Le vent de crétinisation systématique, qui souffle d'U.R.S.S...

Mon indignation a éclaté, lors de la représentation du *Chemin de la Vie*, à la vue des jeunes cons pour lesquels le travail est le seul but, le seul moyen de vivre, qui tirent vanité d'un uniforme de chef de train, qui n'entrent au bordel — où du moins il y a des chansons et des corps abandonnés — que pour taper sur les femmes.

L'Association des Ecrivains et Artistes révolutionnaires a aussitôt demandé à M. André Breton de désavouer ce texte. M. Breton n'ayant pas répondu, a été exclu, ainsi que M. Paul Eluard, de l'A. E. A. R.. M. Paul Nizan, dans COMMUNE, rappelle ces divers incidents et conclut sur le ton du blâme et du regret :

Les affirmations dialectiques du surréalisme... ne l'empêchent point de poser des problèmes post-révolutionnaires.

*
* *

Tableau de la Poésie.

Le grand nombre de témoignages et de poèmes — plus de six mille — qui nous sont parvenus dans le courant du mois de juillet, nous a empêchés d'achever à temps la préparation du « Tableau de la Poésie en France ».

Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs, qui le trouveront dans un des prochains numéros de la *N. R. F.*

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de la « Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe.

LA HAUSSE DES MÉTAUX

La politique de redressement économique du Président Roosevelt est entrée depuis le 1er août dans une phase nouvelle et nul ne peut dire encore si l'expérience en cours produira les heureux résultats attendus. C'est cette incertitude de l'avenir qui pèse actuellement sur tous les grands marchés du monde et qui se traduit par une réserve générale des acheteurs.

La situation générale n'a cependant rien qui puisse inquiéter les détenteurs de capitaux car, de tous côtés, on sent renaître la confiance et la reprise des affaires s'accentue, signes avant-coureurs d'une nouvelle période de prospérité. Sur le terrain particulier de la finance et de la Bourse, on semble également se préparer à un nouveau cycle d'activité et déjà les initiatives se font jour de la part des animateurs du marché : des syndicats se créent, des émissions sont en préparation et des entreprises nouvelles recommencent à voir le jour.

Il y a là l'indice probant d'une amélioration certaine de la situation financière. La confiance revient c'est indubitable, et nous ne tarderons pas à ressentir les heureux effets de ce réveil de l'esprit d'entreprise.

Le baromètre des prix continue de son côté à marquer le beau fixe et c'est à cet indice qu'il faut s'en tenir si l'on veut apprécier avec exactitude la situation présente de l'économie mondiale. La hausse des métaux et des grandes matières premières est, à cet égard, particulièrement encourageante. Durant ces quatre dernières années, la consommation a eu le temps de liquider ses stocks car les prix étaient descendus à des niveaux exagérément bas. Mais le vent tourne depuis quelque temps et nous ne tarderons pas à assister à des mouvements de grande

envergure sur les valeurs intéressées à la production de tous les métaux.

A ce propos j'attire surtout l'attention de mes lecteurs sur les valeurs de cuivre qui n'ont encore que fort modérément monté et qui peuvent fournir une carrière extrêmement brillante si les cours du métal continuent à s'améliorer sur le rythme actuel. Nous n'avons malheureusement à la cote que fort peu de belles valeurs cuprifères et je me félicite de voir que des entreprises s'organisent actuellement pour exploiter rationnellement les gisements extrêmement riches de la Yougoslavie qui ont déjà fait la brillante fortune des Mines de Bor.

Je reste également partisan des Mines d'or qui ont encore devant elles de belles perspectives tant au point de vue des bénéfices immédiats que des développements qui pourront être poursuivis grâce à la progression des prix de l'or.

Bourse de Londres. — Marché peu actif mais très soutenu. Les achats se sont sensiblement ralentis, mais comme il n'y a rien à vendre, les cours varient peu et laissent une excellente impression pour l'avenir.

Les Fonds anglais sont en hausse, favorablement impressionnés par le gros succès du récent emprunt canadien. Les deux groupes les mieux achalandés et les plus fermes ont été les Mines d'or avec notamment la Sub Nigel, la Simmer and Jack, Crown Mines, Rand Selection et les Mines métalliques soutenues par la hausse des métaux et la diminution progressive des stocks.

Parmi les autres compartiments on remarque la bonne tenue des Grands Magasins, la résistance des pétroles et l'activité qui continue à se manifester dans le groupe des caoutchoucs.

André Ply,
de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

J. M. Alger. — *Air Liquide :* Les affaires dans l'industrie chimique en général, surtout pour les produits à l'exportation, se sont depuis la fin du premier semestre, considérablement ralenties.

. F.

Le public trouvera régulièrement dans

MARIANNE

la chronique bi-mensuelle d'**ÉDOUARD HERRIOT**

la chronique de **LA FOUCHARDIÈRE**

la chronique de **TRISTAN BERNARD**

la chronique dramatique d'**ÉDOUARD BOURDET**

les commentaires d'**EMMANUEL BERL**

la chronique littéraire de **RAMON FERNANDEZ**

la chronique des disques de **JEAN-RICHARD BLOCH**

la chronique des arts de **JEAN CASSOU**

la chronique musicale de **GUY DE POURTALÈS**

la chronique du cinéma d'**ALFRED SAVOIR**

la chronique judiciaire de **MADAME KRAEMER-BA**
et **G. DELATTRE**

la chronique de la femme de **SUZANNE NORMAND**

les leçons de culture physique de **MARCELLE AUCLAI**

les sports par **A. BONTEMPS**

les attractions par **PAUL BRACH**

la cuisine de Madame par **MARIE-CLAUDE FINEBOUCH**

LA PAGE DE MODE

la Santé et la Vie par le professeur **LÉON BERNAR**
le docteur **ROUSSY,** le docteur **LEGROUX,** le profes
PASTEUR-VALLERY-RADOT, les docteurs
GENNES, JERAMEC. etc...

Le public trouvera également dans

MARIANNE

les opinions de

ANDRÉ GIDE
GEORGES DUHAMEL
ROGER MARTIN DU GARD
JEAN-RICHARD BLOCH
ANDRÉ MAUROIS
JEAN GIRAUDOUX
PAUL MORAND
ANDRÉ MALRAUX
ÉDOUARD HERRIOT
PAUL PAINLEVÉ
JOSEPH CAILLAUX
LÉON BLUM - L. FROSSARD
A. DE MONZIE - HENRY DE JOUVENEL
PAUL VALÉRY

essins de **GASSIER, GUILAC, FERJAC, ONNIER, DUBOSC, DUBOUT, PRUVOST,**

eportages de **ROUBAUD, DANJOU, SCIZE, ONTARRON, BLANCHARD, SUZANNE ORMAND & LASSERRE.**

lettres anglaises" d **ANDRÉ MAUROIS,**

lettres allemandes" de **LUDWIG,**

iences par **J. PERRIN, LANGEVIN, FOURNIER,**

ouvelles de **MARCEL AYMÉ, PIERRE BOST, UGENE DABIT, ANDRÉ CHAMSON, OLETTE, D. H. LAWRENCE, JEAN GIONO, EAN PRÉVOST, PHILIPPE HERIAT, LDOUS HUXLEY, DRIEU LA ROCHELLE, GUILLOUX, HENRY DE MONTHERLANT.**

F.

Chemins de Fer du P.-L.-M.

COMBINEZ VOS VOYAGES
EN CHEMIN DE FER ET EN AUTOCAR

Vous pouvez excursionner commodément et à bon compte, en utilisant les billets d'aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ces billets vous permettent d'atteindre la région : Savoie, Dauphiné, Jura, Côte d'Azur, etc... où fonctionne le Service automobile que vous désirez emprunter, de parcourir ce Service et de revenir, par le train, à votre point de départ.

Ils comportent pour le voyage en chemin de fer une réduction de 25 % en 1re classe, de 20 % en 2e et 3e classes, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer au moins 300 km. en chemin de fer et 200 km. en autocar.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares P.L.M. car toutes peuvent vous procurer ces billets.

Chemins de Fer du P.-L.-M.

LES COLIS EXPRESS VONT AUS
VITE QUE LES LETTRES

Vous allez partir en vacances. N'aurez-vo pas à vous faire adresser des objets urge oubliés au dernier moment ?... Ne désirer vous pas aussi envoyer rapidement à vos pare ou à vos amis, des produits de la région vous vous trouverez. Quel meilleur moy pourrez-vous employer que de les expédier p le train comme Colis Express ? Reçus da toutes les gares, aux guichets des bagages dans les principaux bureaux de ville, les co express sont acheminés par les trains les pl rapides.

Dans les villes où fonctionne un service factage, ils sont, sur simple demande, enle à domicile et dirigés sur leur destination sa que vous ayez à vous déranger. De même, vous le desirez, ils peuvent être livrés, p express, au domicile du destinataire, dans deux heures après l'arrivée du train.

Pour des indications plus détaillées, veuil vous renseigner auprès des gares.

Chemins de Fer du P.-O.

SARLADAIS, HAUT-QUERCY ET BAS-LIMOUSIN

Voyage de deux jours dans la vallée de la Dordogne

(17-18 Septembre 1933)

Il existe encore en France des régions trop peu connues et parmi elles l'admirable vallée de la Dordogne dans le Salardais, le Haut-Quercy et le Bas-Limousin. Peut-on trouver en effet un ensemble aussi complètement favorable au tourisme dans son heureuse diversité : cavernes préhistoriques des Eyzies ; châteaux de Beynac, Castelnaud-Fayrac, perchés ainsi que des nids d'aigles au-dessus de la verte vallée ; vieilles bourgades et petite villes, Sarlat, Domme, Souillac ; puis plaqué contre sa falaise, Rocamadour, antique pèlerinage et fameux centre de tourisme ; Alvignac et son site agreste, Padirac et sa rivière souterraine, les Gorges d'Autoire ; Saint-Céré, et, pour finir, Beaulieu, Collonges « la ville rouge » et Brive-la-Gaillarde.

La Compagnie d'Orléans, d'accord avec l'Union nationale des agences de voyages, organise vers cette région pour les 17 et 18 septembre un voyage de deux jours comprenant dans la région une longue et agréable excursion en autocar (départ le 16 septembre au soir, retour à Paris le 19 septembre, 6 heures) au prix forfaitaire de 325 francs, comprenant toutes dépenses de chemin de fer (3e classe), autocar, logement, repas et visites (pour la 2e classe, en chemin de fer, 60 francs de supplément.)

Pour tous renseignements, s'adresser : Aux agences de la Compagnie d'Orléans, 16, boulevard des Capucines et 126, boulevard Raspail, à Paris ; à la Maison de France, 101, avenue des Champs-Elysées, à Paris ; au bureau de tourisme de l'Union nationale des agences de voyages de la gare de Paris-Quai d'Orsay.

Demander notamment le dépliant « La Vallée de la Dordogne » édité par la Compagnie d'Orléans.



nrf Collection " SUCCÈS "

COLLECTION

5 frs SUCCÈS **5 frs**

Les plus grands écrivains d'aujourd'hui
Les œuvres les plus durables

Texte intégral

DEJA PARUS :

1. MAURICE BEDEL. **JÉROME 60° LATITUDE NORD.** (Prix Goncourt, 1927).
2. J. KESSEL (Lauréat du Grand Prix du Roman, 1927). **BELLE DE JOUR.**
3. ANITA LOOS. **LES HOMMES PRÉFÈRENT LES BLONDES.**
4. THOMAS RAUCAT. **L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE.**
5. JOSEPH CONRAD. **TYPHON.** (Traduit par André Gide).
6. ANDRÉ MAUROIS. **BERNARD QUESNAY.**
7. JACQUES DE LACRETELLE. **SILBERMANN** (Prix Femina, 1922).
8. MARTIN MAURICE. **NUIT ET JOUR.**
9. ANDRÉ GIDE. **LA SYMPHONIE PASTORALE** suivie **d'ISABELLE.**
10. J. KESSEL (Lauréat du Grand Prix du Roman 1927). **L'ÉQUIPAGE.**
11. MARIUS LARIQUE. **LES HOMMES PUNIS** (inédit).
12. RAYMOND GEIGER. **HISTOIRES JUIVES.**
13. PAUL MORAND. **OUVERT LA NUIT.**
14. JACK LONDON. **L'AMOUR DE LA VIE.**
15. ARNOLD BENNET. **LE SPECTRE.**
16. PIERRE MAC ORLAN. **LA CAVALIÈRE ELSA** (Prix de la Renaissance, 1922).
17. MARCEL AYMÉ. **ALLER RETOUR.**
18. JEAN CAMP. **VIN NOUVEAU.**
19. HENRI DEBERLY (Lauréat du Prix Goncourt, 1926). **L'IMPUDENTE.**
20. ANITA LOOS. **MAIS ILS ÉPOUSENT LES BRUNES.**
21. JOSEPH CONRAD. **LE NÈGRE DU « NARCISSE ».**
22. PIERRE HUMBOURG. **ESCALE.**
23. J. KESSEL. **LA STEPPE ROUGE.**
24. JACQUES DE LACRETELLE. **L'AME CACHÉE.**
25. MARTIN MAURICE. **AMOUR, TERRE INCONNUE.**
26. PAUL MORAND. **FERMÉ LA NUIT** (Prix de la Renaissance, 1923).
27. PIERRE MAC ORLAN. **LA BANDERA.**
28. MAURICE BEDEL. **MOLINOFF INDRE ET LOIRE.**
29. JOË LEDERER. **LA MUSIQUE DE LA NUIT** (inédit).
30. MARCEL AYMÉ. **LA TABLE-AUX-CREVÉS** (Prix Théophraste Renaudot, 1929).
31. PIERRE BOST. **FAUX NUMÉROS** (inédit).
32. MARIE-ANNE COMNÈNE. **ROSE COLONNA.**
33. LOUIS CODET. **LA FORTUNE DE BÉCOT.**
34. JEAN PRÉVOST. **LES FRÈRES BOUQUINQUANT.**
35. JACQUES-CHARLES. **LE JOURNAL D'UNE FIGURANTE** (inédit).
36. J. KESSEL. **LES CAPTIFS** (Grand Prix du Roman, 1927).
37. GUY MAZELINE (Lauréat du Prix Goncourt, 1932). **PIÈGE DU DÉMON.**
38. HENRI DROUIN. **LA VÉNUS DES CARREFOURS.**
39. MAURICE BEDEL. **PHILIPPINE.**
40. JEAN-RICHARD BLOCH. **SUR UN CARGO.**
41. JACQUES DE LACRETELLE. **AMOUR NUPTIAL** (Grand Prix du Roman, 1930).
42. MARIUS LARIQUE. **DANS LA BROUSSE AVEC LES ÉVADÉS DU BAGNE** (inédit).

A PARAITRE :

URSULA PAROTT. **EX-ÉPOUSE.**
HENRI DEBERLY. **LE SUPPLICE DE PHÈDRE** (Prix Goncourt, 1926).
LOUIS CODET. **LA PETITE CHIQUETTE.**
JOSEPH DELTEIL. **SUR LE FLEUVE AMOUR.**
J. KESSEL. **LES CŒURS PURS** (Grand Prix du Roman, 1927).
RENÉ PETER. **LA CONFIDENCE PASSIONNÉE.**
FERNAND FLEURET. **HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE RATON, FILLE DE JOIE.**
COLETTE ANDRIS. **LA FEMME QUI BOIT.**

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

N. R. F.